This is a digital copy of a book that was preserved for generations on library shelves before it was carefully scanned by Google as part of a project to make the world's books discoverable online.

It has survived long enough for the copyright to expire and the book to enter the public domain. A public domain book is one that was never subject to copyright or whose legal copyright term has expired. Whether a book is in the public domain may vary country to country. Public domain books are our gateways to the past, representing a wealth of history, culture and knowledge that's often difficult to discover.

Marks, notations and other marginalia present in the original volume will appear in this file - a reminder of this book's long journey from the publisher to a library and finally to you.

Usage guidelines

Google is proud to partner with libraries to digitize public domain materials and make them widely accessible. Public domain books belong to the public and we are merely their custodians. Nevertheless, this work is expensive, so in order to keep providing this resource, we have taken steps to prevent abuse by commercial parties, including placing technical restrictions on automated querying.

We also ask that you:

+ *Make non-commercial use of the files* We designed Google Book Search for use by individuals, and we request that you use these files for personal, non-commercial purposes.

+ *Refrain from automated querying* Do not send automated queries of any sort to Google's system: If you are conducting research on machine translation, optical character recognition or other areas where access to a large amount of text is helpful, please contact us. We encourage the use of public domain materials for these purposes and may be able to help.

+ *Maintain attribution* The Google "watermark" you see on each file is essential for informing people about this project and helping them find additional materials through Google Book Search. Please do not remove it.

+ *Keep it legal* Whatever your use, remember that you are responsible for ensuring that what you are doing is legal. Do not assume that just because we believe a book is in the public domain for users in the United States, that the work is also in the public domain for users in other countries. Whether a book is still in copyright varies from country to country, and we can't offer guidance on whether any specific use of any specific book is allowed. Please do not assume that a book's appearance in Google Book Search means it can be used in any manner anywhere in the world. Copyright infringement liability can be quite severe.

About Google Book Search

Google's mission is to organize the world's information and to make it universally accessible and useful. Google Book Search helps readers discover the world's books while helping authors and publishers reach new audiences. You can search through the full text of this book on the web at `http://books.google.com/`

A propos de ce livre

Ceci est une copie numérique d'un ouvrage conservé depuis des générations dans les rayonnages d'une bibliothèque avant d'être numérisé avec précaution par Google dans le cadre d'un projet visant à permettre aux internautes de découvrir l'ensemble du patrimoine littéraire mondial en ligne.

Ce livre étant relativement ancien, il n'est plus protégé par la loi sur les droits d'auteur et appartient à présent au domaine public. L'expression "appartenir au domaine public" signifie que le livre en question n'a jamais été soumis aux droits d'auteur ou que ses droits légaux sont arrivés à expiration. Les conditions requises pour qu'un livre tombe dans le domaine public peuvent varier d'un pays à l'autre. Les livres libres de droit sont autant de liens avec le passé. Ils sont les témoins de la richesse de notre histoire, de notre patrimoine culturel et de la connaissance humaine et sont trop souvent difficilement accessibles au public.

Les notes de bas de page et autres annotations en marge du texte présentes dans le volume original sont reprises dans ce fichier, comme un souvenir du long chemin parcouru par l'ouvrage depuis la maison d'édition en passant par la bibliothèque pour finalement se retrouver entre vos mains.

Consignes d'utilisation

Google est fier de travailler en partenariat avec des bibliothèques à la numérisation des ouvrages appartenant au domaine public et de les rendre ainsi accessibles à tous. Ces livres sont en effet la propriété de tous et de toutes et nous sommes tout simplement les gardiens de ce patrimoine. Il s'agit toutefois d'un projet coûteux. Par conséquent et en vue de poursuivre la diffusion de ces ressources inépuisables, nous avons pris les dispositions nécessaires afin de prévenir les éventuels abus auxquels pourraient se livrer des sites marchands tiers, notamment en instaurant des contraintes techniques relatives aux requêtes automatisées.

Nous vous demandons également de:

+ *Ne pas utiliser les fichiers à des fins commerciales* Nous avons conçu le programme Google Recherche de Livres à l'usage des particuliers. Nous vous demandons donc d'utiliser uniquement ces fichiers à des fins personnelles. Ils ne sauraient en effet être employés dans un quelconque but commercial.

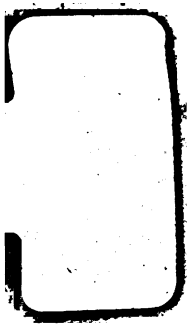
+ *Ne pas procéder à des requêtes automatisées* N'envoyez aucune requête automatisée quelle qu'elle soit au système Google. Si vous effectuez des recherches concernant les logiciels de traduction, la reconnaissance optique de caractères ou tout autre domaine nécessitant de disposer d'importantes quantités de texte, n'hésitez pas à nous contacter. Nous encourageons pour la réalisation de ce type de travaux l'utilisation des ouvrages et documents appartenant au domaine public et serions heureux de vous être utile.

+ *Ne pas supprimer l'attribution* Le filigrane Google contenu dans chaque fichier est indispensable pour informer les internautes de notre projet et leur permettre d'accéder à davantage de documents par l'intermédiaire du Programme Google Recherche de Livres. Ne le supprimez en aucun cas.

+ *Rester dans la légalité* Quelle que soit l'utilisation que vous comptez faire des fichiers, n'oubliez pas qu'il est de votre responsabilité de veiller à respecter la loi. Si un ouvrage appartient au domaine public américain, n'en déduisez pas pour autant qu'il en va de même dans les autres pays. La durée légale des droits d'auteur d'un livre varie d'un pays à l'autre. Nous ne sommes donc pas en mesure de répertorier les ouvrages dont l'utilisation est autorisée et ceux dont elle ne l'est pas. Ne croyez pas que le simple fait d'afficher un livre sur Google Recherche de Livres signifie que celui-ci peut être utilisé de quelque façon que ce soit dans le monde entier. La condamnation à laquelle vous vous exposeriez en cas de violation des droits d'auteur peut être sévère.

À propos du service Google Recherche de Livres

En favorisant la recherche et l'accès à un nombre croissant de livres disponibles dans de nombreuses langues, dont le français, Google souhaite contribuer à promouvoir la diversité culturelle grâce à Google Recherche de Livres. En effet, le Programme Google Recherche de Livres permet aux internautes de découvrir le patrimoine littéraire mondial, tout en aidant les auteurs et les éditeurs à élargir leur public. Vous pouvez effectuer des recherches en ligne dans le texte intégral de cet ouvrage à l'adresse `http://books.google.com`



Declar...

A

REFLEXIONS

SUR LES GRANDS HOMMES

QUI SONT MORTS EN PLAISANTANT.

NOUVELLE EDITION,

Augmentée d'Epitaphes & autres Pieces curieuſes qui n'ont point encore paru.

A AMSTERDAM,

Aux dépens de la Compagnie.

M. D C C. L V I I I.

THE NEW YORK
PUBLIC LIBRARY
59299A
ASTOR, LENOX AND
TILDEN FOUNDATIONS
R 1922 L

PRÉFACE.

IL eſt difficile de déterminer au juſte le goût qui régne aujourd'hui dans le monde. Quelque bizarre qu'il ſoit, un Auteur eſt obligé de s'y conformer, quand il veut plaire au public. On eſt déja las des Livres écrits dans le ſtyle de Monſieur de la Ro-

chefoucault, ou de Monſieur de la Bruyere ; je veux dire, de ceux qui ne contiennent que des maximes détachées ou des réfléxions morales. Les Ouvrages de galanterie, & en général toutes les Hiſtoires qui ont l'air de Roman, n'ont plus de cours ; on commence à préférer la Verité aux vraiſemblances les plus flateuſes, & les plus agréables.

Je ſçai que l'étude de la Philoſophie eſt main-

tenant fort à la mode. Tous ceux qui combattent nos préjugés, ou qui éclairciſſent une matiere abſtraite, ſont bien reçûs, du moins par les lecteurs intelligens. Les plus beaux efforts de l'eſprit humain ſont ceux qui tendent à perfectionner notre Raiſon. Pour moi, je me ſuis ſenti trop foible à la vûë d'un travail ſi conſidérable, & j'ai tâché de mériter par une autre voie, l'approbation du Monde ſçavant

On ne dédaigne pas aujourd'hui un heureux mélange d'érudition & de critique, pourvû que ce mélange ſoit également éloigné de l'aridité des Compilateurs, & de l'affectation du Pédantiſme. Voilà le milieu que j'ai crû devoir tenir, pour donner à cet Ouvrage un air d'élegance & de vivacité.

On trouvera ici des endroits qui paroîtront peut-être chargés d'un trop grad nombre de ci-

tations : j'avoue que c'eſt un mal, mais un mal inévitable merite d'être excuſé. La nature du ſujet a voulu que je me ſerviſſe du témoignage de pluſieurs Auteurs anciens & modernes, je leur ai fait parler leur langue naturelle, quand j'ai crû ne pouvoir conſerver en François les graces & la beauté de l'original. L'Urbanité des Romains, & l'Atticiſme des Grecs ſont des choſes qui s'altérent facilement par une tra-

duction : il faut être auſſi ſûr de ſon génie, que l'étoit feu M. d'Ablancourt, pour entreprendre de naturaliſer les Apophthegmes des Anciens

Comme je n'ai pas travaillé à ce Livre dans le deſſein de toujours badiner, ou de toujours parler ſérieuſement, j'eſpere qu'on y trouvera une aſſez grande variété. Oſerai-je le dire ? J'ai affecté un certain deſordre dans l'arrangement des matieres, afin de les

rendre plus neuves & plus égayées. Une régularité trop ſcrupuleuſe déplaît & ennuye à la fin ; mais un peu d'embarras étonne l'imagination, & l'invite à fixer ſa legéreté naturelle. Il y a des points de vûë qu'on ne cherche que pour trouver des objets, dont la diverſité ſoit pleine de bizarreries ; l'Art même vient ſouvent au ſecours de la nature, pour augmenter un ſi agréable deſordre, & pour le faire mieux ſentir.

Je crains maintenant qu'on ne s'imagine que cet Ouvrage a été composé loin de Paris, & dans des lieux où les bons Livres étoient rares & presque inconnus. Comment éloignerois-je ce soupçon ? Tite-Live, tout habile qu'il étoit, ne put se défaire de je ne sçai quel air de rudesse, qu'il avoit contracté à Padouë. Il y a un certain goût de terroir qui se communique jusques aux Ecrits les plus étudiés.

Grave vitus
Munditiæ pepulere : ſed in longum tamen
ævum
Manſerunt, hodieque manent veſtigia ruris

Horace qui parloit ainſi, ſçavoit fort bien juger de ces matieres contraintes & peu libres, qu'avoient ordinairment les Etrangers en arrivant à Rome. On ne doit plus s'étonner ſi je n'ai pas employé ici certains faits qui auroient pû donner de l'éclat à cet Ouvrage. Ceux qui ſont près des ſources, & à portée de conſulter les Biblio-

theques, ne doivent point négliger juſqu'aux plus petites délicateſſes. Il n'en eſt pas ainſi d'un Auteur qui eſt retiré dans un coin de Province: il ne trouve aucun ſujet d'émulation, & il converſe rarement avec des perſonnes d'eſprit. Tout le monde n'a pas une mémoire auſſi heureuſe & auſſi abondante que Jerôme Magius, qui étant deſtitué de toutes ſortes de Livres, & détenu en priſon par les Turcs, ne laiſ-

ſa pas de compoſer deux Traités, qui ſont encore aujourd'hui l'admiration des Connoiſſeurs.

Il ne me reſte plus qu'à parler dans cette Préface à une eſpece de Critique, dont l'eſprit chagrin & difficile à contenter, s'effarouchera du titre de ce Livre. Pourquoi entretenir, diront-ils, le Public de bagatelles ? Pourquoi lui faire perdre un temps précieux? J'avoue que ſi l'on cherche des Ouvrages d'une

heures de Madame de Mazarin. 74

CHAP. XIII. *Additions à ce qui a été dit dans le IX. & dans le XI. Chap.* 80

CHAP. XIV. *Remarques sur les dernieres paroles d'Henri VIII. Roi d'Angleterre, du Comte de Grammont, &c.* 86

CHAP. XV. *Additions à l'Hiſtoire de l'Academie Françoiſe.* 91

CHAP. XVI. *De la mort de Gaſſendi & du celebre Hobbes.* 94

CHAP. XVII. *Du caractére de l'Abbé Bourdelot.* 99

CHAP. XVIII. *Remarques ſur ceux qui ont compoſé des vers au lit de la mort.* 102

CHAP. XIX. *Examen de quelques inſcriptions aſſez curieuſes.* 109

CHAP. XX. *Des grands Hommes qui n'ont rien perdu de leur gayeté, lorſqu'on les menoit au ſupplice.* 112

CHAP. XXI. *Extrait de quelques penſees de Montagne.* 118

CHAP. XXII, *S'il y a de la bravoure à ſe donner la mort.* 122

CHAP. XXIII. *De quelques particularités qui concernent ce ſujet.* 126

teur fameux qui ſçais de la Sageſſe.

*A Mr. B***.* Toi qui par ta délicateſſe.

Epitaphes, Epigrammes, & autres pieces plaiſantes, pag. 167. *juſques & compris la* page 233.

Le Temple de la Mort. 234

Les Fruits du Mariage. Conte en proſe, imité de Rabelais. 248

Poëſies de Monſieur de la Chapelle. 257. *&c.*

FIN.

REFLEXIONS SUR LES GRANDS HOMMES QUI SONT MORTS EN PLAISANTANT.

A Monſieur de la C H . . .

VOus ſçavez, Monſieur, que cet Ouvrage n'eſt proprement qu'un extrait des longues & agréables converſations que nous avons euës en-

pour faire un Recueil des morts les plus éclatantes dont l'Hiſtoire nous parle. Vous qui êtes ſon partiſan, vous approuverez ce deſſein que j'éxécute en partie. En effet, le veritable point de vûe où je placerois une perſonne qui veut bien juger du ridicule qui regne dans le monde, eſt le lit de la mort. C'eſt là qu'on ſe détrompe néceſſairement des chimeres & des ſottiſes qui ſont l'occupation des hommes. Nous ſommes tous fous; la folie des uns eſt plus bouillante, & celle des autres plus tranquille. La mienne peut-être eſt de vouloir compoſer, que ſçai-je ſi celle du Public ne ſera point de me critiquer? Au reſte, Monſieur, je ne vous fatiguerai point ici par des complimens inutiles. Je hais trop ce langage ennuyeux que la flaterie a inventé, & je laiſſe le plaiſir de vous eſtimer, à ceux qui ont aſſez de délicateſſe pour vous bien connoître.

CHAPITRE I.

La mort eſt plus à ſouhaiter qu'à craindre.

IL eſt certain que les douceurs de la vie n'égalent pas les amertumes dont elle eſt environnée. Pour un jour tranquile & ſerein, on en a quarante où la douleur & la triſteſſe ſe font vivement ſentir. J'aurois du penchant à croire que l'Homme n'eſt point né pour être heureux. Si la jeuneſſe jouit de quelques agrémens, la Nature ſe dédommage avec uſure ſur la vieilleſſe, & elle fait payer bien cher un bonheur, dont on ne connoît tout le prix que quand il eſt perdu. Que dis-je ! Le bel âge lui-même eſt un état duquel on devroit avoir honte. On eſt alors incapable de réflexions, on court après des plaiſirs nuiſibles, & la

Raison elle-même est obligée de ceder. Si elle resiste quelque temps, on la brave, & on se met peu à peu en état de ne la plus craindre. C'est ce qui a fait dire à Madame Deshouliers, dans un de ces momens ou l'esprit est moins touché que le cœur,

Homme vante moins ta Raison:
Vois l'inutilité de ce présent celeste
Pour qui tu dois, dit-on, mépriser tout le reste:
Aussi foible que toi, dans ta jeune saison,
Elle est chancelante, imbecille:
Dans l'âge où tout t'appelle à des plaisir divers,
Vile esclave des Sens, elle s'est inutile:
Quand le sort t'a laissé compter cinquante hivers,
Elle n'est qu'en chagrins fertile;
Et quand tu vieillis, tu la perds.

On ne peut trop étudier l'Homme dans ses differens âges. Quelle foule de passions! Quelle suite de foiblesses & de bizareries! Il faut avoir un grand fonds d'amour pro-

pre pour n'en être pas troublé. Je ne m'étonne plus que perſonne ne ſoit content de ſa condition : comme il n'y en a aucune qui releve entierement de la Raiſon, il n'y a point auſſi dans le monde de vrai bonheur. Quoiqu'on jouiſſe d'une ſanté parfaite, & qu'on nage au milieu des plaiſirs, eſt-on à couvert de cette eſpece d'inquietude qui révolte la délicateſſe ? La ſanté n'eſt proprement qu'un état d'indolence, elle ne réveille aucuns ſentimens vifs, & laiſſe l'ame dans une oiſiveté qui ôte le goût de la poſſeſſion. Cela vient peut-être de ce qu'on eſt moins ſenſible à un avantage dont on jouit actuellement, qu'à celui qu'on attend avec impatience.

Je m'imagine avec plaiſir qu'il y a dans l'Univers une certaine quantité de bien & de mal, qui rend en un ſens toutes les conditions égales. Si les Rois ont plus

d'agrémens que leurs Sujets, ils ſont auſſi plus vivement frappés des diſgraces auſquelles un particulier n'eſt pas ſenſible. Qui étoit à Rome plus heureux que Ciceron? Son éloquence l'avoit élevé aux premieres places de la République, & l'éloquence étoit alors le comble de la perfection: cependant au-milieu de l'eſtime du Senat & des acclamations du Peuple, il ne put ſe conſoler de la mort de ſa fille Tullie. *Non*, écrivoit-il à Atticus, *rien ne peut aujourd'hui me ſoulager, & je hais les Dieux qui m'ont juſqu'ici comblé de trop de biens.* Si l'on pouvoit peſer vingt commodités enſemble, & une incommodité, on verroit ſouvent que cette derniere emporte la balance.

La condition d'autrui paroît plus agréable que la nôtre, parce qu'elle nous eſt moins connuë. Elle reſſemble à ces figures d'Optique,

qui de loin repréſentent une ville, ou une maiſon, & qui de près ne ſont qu'un amas de traits groſſiers & confus. Tout le monde ſçait avec quelle fineſſe Horace * a traité ce triſte ſujet. L'état du monde le plus charmant n'empêche pas les Reines d'envier quelquefois le ſort des Bergeres, telles, par exemple, qu'on les a dépeintes dans l'Aſtrée. Elles ne cherchent en amour qu'à ſatisfaire le penchant ſecret de leur cœur; au-lieu qu'une Princeſſe eſt ſouvent une victime qu'on ſacrifie à l'ambition, ou à d'autres raiſons politiques. Voilà ce que produit ce faux point d'honneur dont nous nous ſommes follement rendus les eſclaves.

Pour ce qui eſt des Sçavans, on ſçait qu'ils ſont en poſſeſſion de ſe brouiller avec la fortune.

* Voyez la 1. Satyre du 1. Liv.

Diogene renaît dans tous le siécles, & son tonneau n'est que trop souvent l'appanage du bel esprit. Il y a là dedans je ne sçai quelle fatalité, dont on n'oseroit se plaindre : car les disgraces donnent un air de vivacité qui manque aux personnes trop heureuses. Les Muses, par exemple, ne sont jamais plus éloquentes que quand elles sont chagrines. Dût-on m'accuser de malignité, je préfere Ovide éxilé à Ovide galant, & je pourrois en quelque chose ressembler à l'Empereur Caligula, qui voyant foüetter un Comedien, trouva sa voix si harmonieuse, qu'il fit durer le supplice pour faire durer son plaisir. Je n'entreprendrai point ici de tracer l'histoire de tous les Sçavans qui se sont plaints de leur mauvaise destinée. Il suffit d'avertir les Curieux, que *Pierius Valerianus* & *Thomas Spizelius*, l'un en Italie & l'autre en

Allemagne, ont fort bien écrit ſur le malheur des gens de Lettres

Puiſqu'il n'y a point dans le Monde de condition heureuſe, on doit aiſément ſe dégoûter de la vie. Elle eſt aſſez mépriſable d'elle-même, mais ſur-tout elle paroît telle à ceux qui ont quelque diſcernement. La Mothe le Vayer a joüé un beau rôle en France ; rien ne lui manquoit, ſoit du côté de l'eſprit, ſoit du côté de la fortune. Cependant il étoit tellement fatigué de la condition humaine, qu'il auroit été fâché de recommencer la carriere qu'il venoit de courir. *Je n'échangerois pas*, dit-il dans une de ſes Lettres, *les trois jours calamiteux qui me reſtent dans un âge auſſi avancé qu'eſt le mien, contre les longues années que ſe promettent une infinité de jeunes gens dont je connois tous les divertiſſemens.* En effet, nous devons nous regarder comme étant

sur un grand théatre, & ayant quelque part à la Comedie qui se joüe dans le Monde. Le rôle des uns est plus long, ou plus éclatant, & celui des autres plus court, mais ils sont tous également ennuyeux & ridicules. Celui qui considére ce qui se passe pendant une année, connoît ce qui se passera dans la suite des temps. Ce ne sont que les mêmes évenemens combinés de différentes manieres.

Si l'on concevoit dans toute son étenduë les bizarreries du Genre-humain, qu'on auroit de plaisir à s'en voir séparé! La vûe d'une troupe de visionnaires qui courent après des chimeres, qui s'inquietent de bagatelles, qui haïssent le soir ce qu'ils ont aimé le matin, qui s'entretuent pour un pouce de terre; cette vûë, dis-je, n'est-elle pas capable de nous revolter? Encore si les hommes étoient assez heureux pour ne point sçavoir qu'ils

ſont ridicules ; mais on s'eſt donné bien de la peine & bien des ſoins afin d'en être pleinement convaincu. Je pourrois même dire que nos plus ſages réfléxions ne ſervent qu'à faire voir que nous ſommes plus extravagans. Cela confirme la plaiſanterie de Momus. Il prétendoit que les Dieux étoient pleins de nectar quand ils firent les hommes, & qu'ils ne purent regarder leur ouvrage de ſens froid ſans en rire.

On voit aſſez qu'il ne faut qu'être raiſonnable pour ne point craindre la mort : un peu de bon goût, & quelque connoiſſance des affaires du monde, nous mettent au-deſſus de ces terreurs ridicules qui agitent le Vulgaire. Si l'on vouloit aller juſqu'à cette partie de la Philoſophie qui regarde les mœurs, que la vie paroîtroit haïſſable ! On me dira peut-être qu'il y a peu de gens

dans le Monde qui regardent la mort sans effroi; ai-je aussi prétendu dire qu'il y eut beaucoup de personnes raisonnables?

CHAPITRE II.

Si la vûe de la mort peut être un sujet de plaisir?

J'AI tâché jusques ici d'ôter à la mort cet air affreux qui l'accompagne presque toujours. On peut maintenant s'apprivoiser avec elle, même badiner; son abord n'est pas si rude, ni si farouche qu'on le croit ordinairement. J'ose la comparer à ces Animaux sauvages qu'on apporte d'un Royaume étranger: ils sont terribles à la premiere vûe, l'œil se fait ensuite une habitude de ne les plus craindre. Malgré l'attachement que l'Homme a pour la vie, il se voit dans l'heureuse necessité de se familia-

riſer avec la mort, & ce n'eſt que par foibleſſe qu'il s'en fait une affaire d'importance. J'en appelle au jugement de Monſieur de Fontenelle : tout le monde ſçait qu'il a blâmé * Caton d'Utique d'avoir quitté la vie trop ſérieuſement. Que l'indifference fait honneur à un Philoſophe, quand elle eſt bien ménagée ! Je trouve que les Poëtes ſont preſque les ſeuls dans le monde ſçavant qui ont bien parlé de la mort. Cette vûe leur a fourni mille penſées vives & agréables, dont les Connoiſſeurs ſentent toute la beauté. J'avoue que le Vulgaire ignorant peut s'en choquer, mais le Vulgaire ſçait-il ce que c'eſt que délicateſſe ? Il faut un art infini, pour rappeller le ſouvenir de la mort dans des Piéces folâtres & badines : c'eſt-là une maniere de s'exciter au plaiſir

* *Voyez ſes dialogues des Morts, T. II*

peu commune, mais pleine de fineſſe & de bon goût : elle n'eſt auſſi en uſage que parmi des perſonnes d'un merite exquis.

Anacréon eſt inimitable, dans ces momens où la crainte d'une mort prochaine l'oblige à inventer de nouveaux plaiſirs : on le voit s'irriter contre ſon propre ſort, & trouver en même temps le moyen de ſe rendre heureux. Rien auſſi ne doit plus nous engager à jouir d'un bien, que l'appréhenſion de le perdre bien-tôt. Voilà le vrai ſiſtême des Poëtes qui ont vécu du temps d'Auguſte ; ſyſtême aſſez rafiné pour n'être point criminel. Je doute qu'on voulût aujourd'hui ſe faire un mérite auprès des Dames, en leur parlant de la mort ; cette galanterie ſeroit mal reçûë. Catulle pourtant, qui ſe piquoit d'une politeſſe peu ordinaire, étoit là-deſſus d'un goût fort different du nôtre, comme on

le peut voir par cette belle épigramme :

Vivamus, mea Leſbia, atque amemus,
Rumoreſque ſenum ſeveriorum
Omnes unius æſtimemus aſſis.
Soles occidere ac redire poſſunt;
Nobis, quùm ſemel occidit brevis lux,
Nox eſt perpetua una dormienda.

TRADUCTION.

Songeons à jouir de la vie,
Puiſque l'amour, chere Leſbie,
Nous offre de doux paſſetemps.
Moquons-nous des vains réglemens
Qu'oppoſe la froide vieilleſſe
Aux ſoins d'une aimable tendreſſe.
Le Soleil chaque jour
Se cache & renait tour à tour :
Mais helas ! Quand la mort cruelle
Viendra finir notre bonheur,
Rien ne pourra vaincre l'horreur
De la nuit éternelle.

Antoine Muret en commentant ces vers de Catulle, fait une

réfléxion très-judicieuse. *Admonitu mortis puellam ad fruendas secum voluptates cohortatur; est autem hoc argumentum Poëtis perfamiliare.* On trouve dans Horace plusieurs morceaux qui confirment la remarque précedente. Comme c'étoit l'esprit le plus délié de son siécle, il a entierement connu l'usage qu'on pouvoit faire de la pensée de la mort au-milieu des jeux & des plaisirs. Cette pensée n'est point aussi importune qu'on croit, puisqu'elle sert de principal agrément à un ancien hymne du Poëte Cecilius. *Qu'on m'assure*, dit-il, *que je vivrai six mois, je les employerai si bien que je n'aurai aucun regret de mourir au septiéme.*

Les Modernes n'ont pas laissé quelquefois d'imiter les vûes élegantes des beaux esprits de l'ancienne Grece, ou de Rome. Je trouve sur tout que les Italiens en ont fort approché, peut-être parce

qu'ils ſont plus propres que d'autres à rafiner ſur le plaiſir. C'eſt là le caractere de la Nation : je n'en donnerai pour preuve que la fin d'une Elegie de Sannazar, Gentilhomme Néapolitain.

Puiſque nous joüiſſons d'une verte jeuneſſe,
Et qu'elle nous permet l'uſage des plaiſirs,
Vivons au gré de nos deſirs,
La raiſon ne convient qu'à l'affreuſe vieilleſſe.
Je la vois s'avancer, elle hâte ſes pas,
Pour chaſſer loin de nous & les Jeux & les Graces,
Prévenons ces triſtes diſgraces :
Que la crainte d'un prompt trépas
Réchauffe nos ardeurs, & faſſe que l'amour
Eloigne de nos cœurs une indigne foibleſſe.
Trop heureux, ſi la mort nous ſurprend quelque jour,
Enyvrés d'une douce & flateuſe tendreſſe ! (*a*)

On a grand tort de n'offrir aux

(*a*) Voyez la 3. Elegie du 1. Liv. de Sannazar.

mourans qu'un ſpectacle triſte & funeſte. Ne vaudroit-il pas mieux, diſoit un bel eſprit (*a*) leur donner alors tous les plaiſirs dont ils ſont capables? La nature a beſoin d'être agréablement flatée, lorſqu'elle commence à s'affoiblir. C'eſt ce que Petrone a prétendu nous marquer, en décrivant au milieu d'une affreuſe tempête la maniere dont Encolpe vouloit périr. *Dérobons encore*, crioit-il, *quelques plaiſirs à la fatalité qui hâte notre perte.* L'honnête homme ne fuit point la volupté, quand elle eſt marquée au coin de la ſageſſe. Pourquoi en fruſtrer ceux qui ſont dans le lit d'infirmité? Eſt-il quelque ſituation dans la vie où l'on ait plus beſoin de penſées badines & divertiſſantes?

Je ne veux ici conſulter que

(*a*) L'Abbé de Saint Real dans ſes Oeuvres poſthumes.

cette partie du Monde, qui ne ſe gouverne point par préjugés, ni par habitudes; elle avouera ſans peine que l'idée de la mort s'accorde fort bien avec le plaiſir. Le fameux repas de Trimalcion en en eſt une preuve aſſez brillante. On y ſervit aux conviés un ſquelette d'argent, pour les exciter davantage à la joye, & pour les avertir que le temps du plaiſir étoit court & précieux. Voilà un de ces tours adroits dont la Morale quelquefois libertine ſe ſert, afin de ne point effaroucher notre amour-propre. Je penſe que le Lecteur eſt maintenant aſſez préparé à voir des gens qui badinent avec la mort. Heureux, ſi je puis l'engager à ſuivre quelque jour de ſi beaux modéles!

CHAPITRE III.

Idée générale d'une mort plaisante.

RIEN ne doit plus nous frapper dans l'histoire des grands Hommes, que la maniere dont ils soutiennent les approches du trépas. Je crois que ces derniers momens sont les seuls, où l'on ne puisse emprunter un visage étranger. Nous nous déguisons pendant la vie; mais le masque tombe à la vûe de la mort, & l'Homme se voit, pour ainsi dire, dans son deshabillé. Quelle doit être alors sa surprise! Tout l'occupe sans le toucher: tout sert à faire évanouïr ce dehors prompeux qui le cachoit à lui-même. Il se trouve seul & sans idées flateuses, parce qu'il ne peut plus se prêter aux objets exterieurs. Cette vûe a cela d'utile en flatant notre curiosité,

qu'elle nous inſtruit. *Il n'eſt rien de quoi*, diſoit Montagne, *je m'informe ſi volontiers que de la mort des hommes ; quelle parole, quel viſage, quelle contenance ils y ont eû ; mille endroits des hiſtoires que je remarque ſi attentivement. Il y paroit, à la farciſſure de mes exemples, & que j'ai en particuliere affection cette matiere.*

Je ſuis perſuadé que la derniere heure de notre vie eſt celle qui décide de toutes les autres. Un ancien Philoſophe avoit renvoyé l'heureux Crœſus à ce moment critique : & qui peut bien juger d'une piece, ſans en avoir yû le dénouëment ? Il n'eſt point ſi difficile de s'expoſer à la mort, quand on n'a pas le loiſir d'y penſer. Sa vûe ne fait alors aucune impreſſion. Oſerai-je l'aſſurer, le courage eſt ſouvent un beau maſque, qui ſert à cacher une férocité ſtupide & groſſiere. Je ſuis peu content

des idées qu'on a sur l'Heroïsme : elles sont l'ouvrage de la vanité humaine, & l'on sçait que la vanité ne consulte gueres le bon sens. L'image de ces Guerriers qui affrontent sans réfléxions toutes sortes de hazards, n'a pour moi rien de sensible & de touchant. J'ai plus de plaisir à étudier un Philosophe, qui, sans se troubler, tombe nonchalamment entre les bras de la Mort. Il y a dans cette espece de valeur beaucoup de délicatesse, & la valeur ordinaire est brutale.

On en tombera d'accord, si l'on refléchit sur la mort de Petrone. C'étoit l'homme du monde qui se connoissoit le mieux en plaisirs, & cette science est toujours la marque d'un goût exquis. J'avancerai sans crainte qu'aucun Romain n'a sçû si bien que lui l'art d'entretenir une cour voluptueuse par des divertissemens nouveaux. Il avoit aussi gagné toute la confiance

ſiance de Néron, & cet Empereur l'établit ſouverain Juge de la politeſſe & du bon goût. * Un emploi ſi galant lui convenoit fort : libre de ſoins, n'aimant point à ſe contraindre, & préférant, comme il faiſoit, une douce oiſiveté à tout ce qui fait l'embarras de la vie, il étoit très-propre à regler les jeux, les ſpectacles & les repas où Néron venoit ſe délaſſer. Tacite convient lui-même qu'il ne régnoit dans ces parties de plaiſir qu'une débauche polie & ſpirituelle.

La Cour qui commençoit à tomber dans un libertinage groſſier, ſe dégoûta peu à peu du rafinement de Petrone. Il s'en apperçut, & ſe dégoûta auſſi de la Cour. Cette occaſion parut favorable à ceux qui vouloient le perdre : ils y réûſſirent, en flatant l'eſprit

* *Arbiter elegantiarum*, dit Tacite.

de l'Empereur par des plaisirs outrés, & tels qu'ils pouvoient convenir à son naturel féroce. Ce fut alors que Petrone remarqua qu'il étoit temps de quitter la vie. Il se mit dans un bain chaud, & se fit ouvrir les veines pour mourir plus tranquillement. On dit que dans ces derniers momens il s'amusa à composer quelques vers ; il eut soin de rassembler ses meilleurs amis, & après avoir folâtré à son ordinaire, il expira sans inquiétude. Je défie la plus maligne critique de trouver dans cette mort aucune circonstance qui ne soit la preuve d'un courage exquis & curieusement soûtenu. J'ose par conséquent nommer Petrone, le Philosophe le plus libertin, & le libertin le plus Philosophe qu'on ait vû.

Voilà une de ces morts voluptueuses qu'on ne sçauroit assez admirer. On n'y trouve, ni la con-

trainte, ni l'embarras d'une perſonne qui craint, ou qui regrette la vie. Peut-on avoir trop d'adreſſe, afin de ſe ménager des plaiſirs dans un temps où tout ne retrace que des idées funeſtes : Il faut pour cela reſſembler à Petrone ; je veux dire, à un homme qui avoit acquis par une longue expérience cet art ſi utile, qui nous fait tirer quelque douceur des choſes les plus déſagréables.

Je mépriſe les morts trop ſérieuſes, dont le principal mérite conſiſte dans un grand air d'affectation. La valeur qui eſt concertée, n'eſt pas la plus eſtimable : un peu de nonchalance ſied bien aux perſonnes qui abandonnent la vie. J'entens cette nonchalance, qui eſt le vrai & le premier ſentiment d'une joie pure. Comme elle naît du repos de l'eſprit, y a-t-il volupté qui lui ſoit préférable? J'aurois tort de la propoſer aux rê-

veurs, aux eſprits ſombres & cachés : rien ne leur plaît que ce qui eſt éxactement dans les régles du ſérieux. Ils ſeroient fâchés qu'on diminuât l'horreur que la mort ſemble inſpirer, en les détournant ingénieuſement de ce que ſa vûe a de triſte.

Cependant la Science la plus utile à l'Homme, eſt de ſçavoir ménager ce petit fonds de joies ſecrettes que la Nature lui a données en naiſſant. Au lieu de l'employer tout à-fait dans les heures de plaiſir, il en doit réſerver une partie, pour ces momens où le chagrin & l'inquiétude prennent malgré lui le deſſus. Voici peut-être la ſeule occaſion où l'avarice deviendroit une vertu.

Les Anciens en général s'imaginoient mourir délicieuſement, lorſqu'ils expiroient entre les bras des perſonnes qu'ils avoient le plus aimées. Le grave, le ſentencieux

Pindare avoit prié les Dieux de lui accorder ce qu'il y avoit de plus charmant dans la vie, & ils permirent qu'il mourut en appuyant la tête ſur les genoux d'un ami qu'il chériſſoit tendrement. Cela me fait reſſouvenir du celebre Ange Politien. Il étoit du nombre de ces beaux eſprits, que Laurent de Medicis honoroit de ſon eſtime & de ſon amitié. On peut aſſurer auſſi qu'il en paroiſſoit fort digne, & par ſa grande habilité dans les belles Lettres, & par le ſoin qu'il prenoit de corriger les anciens Auteurs : occupation qui ſeroit aujourd'hui peu glorieuſe, les Compilateurs n'étant plus à la mode. Au reſte, Politien peut paſſer pour un excellent Poëte : malgré la violence d'une fiévre chaude qui le tourmentoit, il compoſa quelques couplets de chanſon pour un jeune Grec qu'il avoit logé chez lui. Il ſe leva enſuite, &

ſe mit à jouer de ſon luth, d'un air ſi tendre & ſi gracieux, qu'il expira en achevant le ſecond couplet.

A parler de bon ſens, l'homme raiſonnable dans ſa meilleure ſanté doit agir comme s'il alloit mourir; & en mourant, il doit ſonger qu'il peut vivre encore. Cette maxime l'engageroit à ne rien perdre de ſa gayeté ordinaire, en quelque temps que ce fût.

CHAPITRE IV.

De l'indifférence que pluſieurs Sçavans ont témoigné pour la mort.

ON contracte dans la République des Lettres je ne ſçai quelle nonchalance, qui paroit en un ſens ne point manquer de vivacité. L'habitude peu commune où l'on y eſt de voir tout par ſes yeux, pourroit bien en être l'ori-

gine. Cette habitude fait connoître inſenſiblement le faux éclat du monde, & en dégoûte ſans peine. Quand on eſt né pour raiſonner, on ſe prête aux hommes, & jamais on ne s'y livre. Meritent-ils (vains & diſſipés comme ils ſont) un commerce trop aſſidu, ou trop recherché de notre part? Rempli de ces idées, le Philoſophe ſe joue de la mort: il va nonchalamment où tant de gens ſont allés avant lui, & où il ſera ſuivi de tant d'autres. Un de nos meilleurs Poëtes * a fort bien exprimé cette penſée dans les vers qu'il fit mettre ſur la porte de ſon cabinet.

Las d'eſpérer & de me plaindre
Des Grands, de l'Amour & du Sort,
J'attens patiemment la mort,
Sans la deſirer, ni la craindre.

Monſieur Bayle ne s'eſt point refuſé à cette indifférence, où ſon

* *Maynard.*

caractére d'homme d'esprit sembloit le porter : caractére assez difficile à soûtenir dans un siécle aussi éclairé que le nôtre. Il avoit tant de mépris pour la vie, qu'il ne voulut point modérer l'ardeur d'une fievre lente qui le brûloit depuis longtemps. Elle ne l'empêcha pas de continuer un ouvrage épineux & plein de discussions critiques, qu'il avoit entrepris contre Monsieur le Clerc. Il s'appliqua même pendant une grande partie de la nuit à le retoucher, & comme il finissoit son travail, la mort le * surprit. Je doute qu'aucune passion puisse nous emporter aussi loin que l'amour des Sciences : si cependant on doit traiter de passion ce qui a fait l'attachement des plus grands Hommes dans chaque siécle.

Comme les Ouvrages de Mon-

* *Voyez l'Avertissement des* Entretiens de Themiste & de Maxime, *Tome* 2.

ſieur Bayle ſont entre les mains de tout le monde, il eſt à propos de parler un peu de ſa maniere d'écrire. Un ſtyle délicat & regulier eſt peut-être la ſeule choſe qui lui ait manqué. Hardi, vif dans ſes narrations, il s'abandonnoit trop à ſon génie : éxact & laborieux, il aimoit trop à faire uſage de ſes lectures. C'eſt ce qui l'a jetté ſouvent dans des digreſſions ennuyeuſes, quoique fort ſçavantes. Malgré tout cela il a eu le bonheur de faire goûter ſa maniere d'écrire ; & le Public même s'eſt déclaré hautement en ſa faveur.

La vie de certains hommes eſt pleine de traits originaux. On remarque dans leurs moindres actions je ne ſçai quel air de ſuperiorité qui prévient & qui touche. C'eſt principalement à l'approche du trépas, que tout ce qu'ils ont de force d'eſprit ſe raſſemble, pour ainſi dire, afin de leur faire plus d'hon-

neur. Monsieur Tschirnhaus, un de ceux à qui la nouvelle Géometrie a le plus d'obligation, ne proféra en expirant que ces paroles : *Triomphe, victoire*, comme s'il eut donné des marques publiques de la joie qu'il goûtoit en ce dernier moment. Cette espece de joie n'est connuë que du Philosophe. Pour le celebre Longolius, il crut obliger ses meilleurs amis en leur apprenant que sa mort approchoit. Il leur écrivit cette nouvelle d'un air badin, & avec moins d'émotion que s'il eut eû quelque voyage à faire. C'est Sainte-Marthe qui a pris soin de nous instruire de cette particularité. Longolius avoit fait son étude principale de l'éloquence : nous avons encore plusieurs harangues de sa façon, où il a tâché d'imiter la politesse qui brilloit à la Cour d'Auguste. Son régne est une époque fameuse pour les Ouvrages d'esprit.

Je reviens à cette indifférence qui eſt ſi ordinaire dans la République des Lettres. Qu'eſt-elle autre choſe, qu'un ſentiment exquis de l'ame qui ſert à amortir toute la vivacité des objets, afin de la laiſſer dans une aſſiete tranquille? Il faut pour cela une ſorte d'étude, qui ſuppoſe plus de méditation que de lecture.

Le plus beau trait d'indifférence qu'on puiſſe recueillir des Anciens, regarde le Philoſophe Pyrrhon, l'un des plus grands défenſeurs de l'Art de douter. Il ſoutenoit un jour que c'étoit preſque la même choſe, de vivre ou de mourir: Et pourquoi ne mourez-vous pas, lui dit quelqu'un? C'eſt, répondit-il, parce que je ne vois aucune différence entre la vie & la mort. Cette repartie eſt naturelle; & les beautés qui ſont toutes de la Nature, frappent du premier abord.

Ajoutons aux morts dont nous

avons déja parlé, celle de Jerôme Cardan, célébre Italien. Elle a un air d'extravagance qui eſt aſſez rare. De quoi l'homme n'eſt-il pas capable ! Sa conduite eſt un fonds inépuiſable de groteſques & be bizarreries. Revenons à Cardan. Il eſt ſi connu par ſes malheurs & ſes diſparates, que je m'abſtiendrai de parler de ſa perſonne. Pour ce qui regarde ſes Ecrits, on y trouve en plus d'un endroit des penſées qui ſentent l'homme original, & des ſaillies qui ne peuvent convenir qu'à un viſionnaire. Il avoit ſur-tout beaucoup de déférence pour ce qu'on nomme Sciences occultes, & ayant lui-même tiré ſon horoſcope, il trouva qu'il devoit mourir un certain jour. Afin de vérifier ſon thême aſtrologique, il ne voulut pas manger, & prit ſi bien ſes meſures, que ſa prédiction fut heureuſement confirmée. Il avoit

peur qu'en vivant, on lui reprochât qu'il s'étoit trompé. Si les Aſtrologues s'aviſent jamais de faire imprimer l'hiſtoire des plus zélés Défenſeurs de leur Art, Cardan y pourroit occuper la premiere place * & je doute que perſonne lui portât envie.

* *Voyez le jugement que Naudé en a fait, il ſe rapporte au mien.*

CHAPITRE V.

Remarques ſur la mort de Démocrite, & ſur celle de Pomponius Atticus.

LE Public s'imagine que la vie des Philoſophes doit être remplie d'évenements rares & extraordinaires : Il ſe donne une peine infinie pour rencontrer du merveilleux dans toutes leurs actions : la fable même lui plaît au défaut de la verité. C'eſt là un rafine-

ment de l'amour propre ; l'ignorance s'en trouve soulagée en quelque façon : ou elle abaisse, ou elle éleve entierement. Il y a sur ce pied-là beaucoup de mensonges dans Diogene Laërce, & dans les autres Ecrivains de l'Histoire Philosophique : mais cela ne m'étonne point, il est assez difficile d'aller éxactement à la Verité, lorsqu'on est sûr de plaire en la déguisant.

Je ne parlerai point des fables qu'on a débitées touchant Démocrite, elles me meneroient trop loin. Je crains aussi de dire des choses inutiles, & cela est inévitable quand on veut justifier quelqu'un, principalement sur des bagatelles. Je serai plus goûté en donnant une idée juste du caractére de ce Philosophe ; cette matiere est intereſſante. C'étoit un homme retiré, obscur, & qui n'aimoit que la méditation ; pro-

pre par conſequent à développer les ſecrets de la Nature. L'habitude qu'il avoit priſe de traduire tout en ridicule, lui a fait beaucoup d'honneur; & ce devoit être pour un Philoſophe un agréable ſujet de raillerie, que le ſpectacle du monde. A voir les hommes comme ils ſont faits, peut-on s'empêcher de s'en mocquer ? Toute leur vie ſe paſſe dans des allées, ou des venuës : peu de ſoin des choſes néceſſaires, & beaucoup d'attachement à celles qui ſont inutiles.

Revenons à Démocrite. Quand il ſe vit incapable de ſouffrir les incommodités d'une longue vieilleſſe, il réſolut de quitter la vie. Sa ſœur en fut allarmée, & elle le pria de différer ſon trépas, juſqu'à ce que les trois fêtes de Cérès fuſſent paſſées. Pour lui plaire, il ſe fit apporter un pot de miel, & vécut encore quelques

jours, par un excès de complaisance : après quoi ce sage vieillard s'abandonna librement à la mort. Je ne crois pas qu'on ait eu raison de l'accuser de magie. Le caractére d'esprit-fort que Lucien lui donne, semble détruire ce que des Auteurs trop crédules ont écrit sur cette matiere. Apparemment le siécle où Democrite vivoit, étoit semblable au nôtre; je veux dire, que les petits esprits s'y donnoient la liberté d'attaquer ceux qui s'élevoient au-dessus des préjugés du Vulgaire

Je dois maintenant parler d'Atticus. Il étoit l'ami intime de Ciceron, & cela fait à mon gré une partie de son éloge. Délicat dans ses manieres, & agréable dans ses parties de plaisirs, il cherchoit cette douce volupté qui convient aux honnêtes gens : purement homme de cabinet, il ne voulut jamais se mêler d'aucunes affaires.

Ceſar & Pompée l'eſtimerent également, quoiqu'il n'eut embraſſé le parti ni de l'un, ni de l'autre, pendant la guerre civile. Le vrai mérite eſt toujours goûté, quand ce ſeroit celui d'un ennemi mortel.

Atticus joüit toujours d'une ſanté parfaite. Se voyant malade dans un âge fort avancé, il fit aſſembler toute ſa famille, & lui expliqua en peu de mots le deſſein où il étoit de mourir. Sa réſolution parut hardie, mais ſon air enjoüé fit connoître qu'on ne pourroit l'en détourner. Il s'abſtint effectivement de toute nourriture; & l'on dit qu'à meſure que ſa mort approchoit, ſa gayeté ſembloit redoubler. Il faut ſe ſentir en quelque maniere ſupérieur à la vie, pour en diſpoſer ſi librement. Chaque ſiécle fournit peu de ces hommes rares & intrepides: ils ſont pourtant néceſſaires de temps en

temps, pour nous faire connoître notre foibleſſe.

Malgré les raiſons d'un nouveau Critique, j'ai crû devoir dépeindre Atticus comme un honnête homme : peut-être qu'il ne l'étoit que par temperament. Ces ſortes de vertus qui ne demandent aucun effort, ont beaucoup de douceur dans le commerce de la vie. Et qui ſçait s'il y en a d'autres ? S'il y en a, elles ne ſont pas fort communes, & ce ſont pourtant les plus eſtimables.

CHAPITRE VI.

Quel temps eſt le plus avantageux à l'Homme pour mourir.

ON ne peut être long-temps heureux. Telle eſt notre deſtinée. La fortune paſſe avec tant de rapidité, qu'elle laiſſe à peine entrevoir ſes faveurs. Il ſemble

que ſon inconſtance l'empêche de ſe fixer en aucun lieu, pour rendre un bonheur ſolide. Peut-être auſſi y a-t-il trop de gens à contenter. Elle ne peut ſuffire à tout le monde, & les fonds lui manquent, c'eſt là au moins ſon excuſe : mais qui oſeroit verifier ſi elle ne fait pas quelque double emploi, rendroit un ſervice eſſentiel au Public.

Parlons plus ſérieuſement. Un bonheur qui a trop d'éclat, eſt toujours de peu de durée : ſouvent même il annonce une ſuite prochaine de diſgraces. On peut là-deſſus ſe rapporter à l'expérience : elle étonne quelquefois la Raiſon elle-même, & la rectifie. C'eſt pour éviter des malheurs certains, que la mort eſt ſouhaitable dans quelques momens. Combien de fois s'eſt-on plaint qu'on avoit vécu trop d'un jour ? *Nimirùm hâc unâ die plus vixi, mihi quàm vi-*

vendum fuit, diſoit Laberius dans une de ſes Paſquinades. Cette réfléxion a été ſouvent répétée, quoique ſortie de la bouche d'un Comédien. L'eſpace d'un ſeul jour va ternir la plus belle réputation. Que de Miniſtres & de Generaux d'armée feroient figure dans l'hiſtoire des grands Hommes, s'ils étoient morts, l'un après quelque heureuſe négociation, & l'autre après une bataille gagnée! Il n'a fallu ſouvent qu'un mauvais ſuccès pour faire oublier ce qu'ils avoient fait de plus éclatant.

L'amour a été cauſe pluſieurs fois qu'on a ſouhaité la mort, après avoir reçu des faveurs diſtinguées d'une Maîtreſſe. Les Poëtes en peuvent rendre raiſon : il n'y a point de gens qui ſoient moins diſcrets qu'eux ſur un pareil article. Voilà une imitation de ces beaux vers de Petrone, *Qualis nox fuit illa, &c.*

Ah que cette nuit fut charmante !
Quels baiſers ! Quels embraſſemens !
Une chaleur vive & touchante
Nous ſaiſit en ces doux momens.
Dieux ! Quelle en étoit la douceur !
Nos ames de plaiſirs mollement alterées,
Sur nos lévres, helas, joüiſſoient d'un bonheur
Dont elles ſembloient enyvrées.
Chagrins mortels, cuiſans deſirs,
Pourriez-vous me porter envie ?
Après avoir goûté de ſi tendres plaiſirs,
On ne doit plus aimer la vie.

Un ſage Lacédémonien donna des conſeils preſque ſemblables à Diagoras, le jour que ſes trois fils furent couronnés aux Jeux Olympiques. Comme il vit que tout le peuple s'efforçoit d'applaudir à ce vieillard & de jetter des fleurs ſur ſa perſonne, il l'aborda froidement, & ne lui dit que ces paroles : *Meurs, Diagoras, car tu es trop heureux.* Il mourut effectivement de joie & de plaiſir entre les

bras de ſes enfans. S'il eſt vrai, ſuivant le ſyſtême des Anciens, que les Dieux ne font que nous prêter à la vie, ils ne peuvent nous donner une plus grande marque d'amitié, qu'en nous la raviſſant dans des circonſtances favorables. Combien nous épargnent-ils par-là de chagrins?

Ciceron en faiſant l'éloge d'un de ſes amis, crut devoir compter parmi ſes bonnes fortunes, qu'il étoit mort avant les malheurs arrivés à Rome. *Si Reipublicæ caſus ſecuti ſunt, ut mihi non erepta à Diis immortalibus L. Craſſo vita, ſed donata mors eſſe videatur.* Ciceron parloit là en homme qui chériſſoit véritablement ſa patrie, & l'on peut dire en général que jamais Nation n'a porté l'amour du bien public plus loin que la Romaine.

Ce ſeroit ici le lieu de parler des perſonnes qui ſont mortes de

joie ; mais cela me feroit perdre mon ſujet de vûë. Je prétens inſtruire le Lecteur, & un ſimple Recueil de faits hiſtoriques ne ſerviroit qu'à l'amuſer. Il lui faut certaines matieres choiſies, où les réfléxions ſe préſentent d'elles-mêmes. C'eſt alors que l'eſprit ſe réveille, & qu'il veut ſe faire honneur d'un travail dont il a tout le profit ſans en avoir eu la peine. Cependant, comme on trouve des curieux de toute eſpece, je renverrai à Valere Maxime & à Pline le Naturaliſte, ceux qui voudront avoir une connoiſſance éxacte des Anciens qu'on a vû mourir de joie. Pour ce qui eſt des Modernes, je ne dirai qu'un mot du Pape Leon X. On ſçait qu'il avoit beaucoup de ce feu qui cauſe les grandes paſſions, & qui les fait paſſer quelquefois pour des vertus. Comme il étoit à quelques lieuës de Rome dans une maiſon de plaiſance, un Couriet

vint lui apprendre qu'on avoit chassé les François de Milan & de Pavie. Il reçut ces nouvelles avec tant de satisfaction, qu'il expira peu après de plaisir. Cette mort est assez singuliere dans un Pape.

La prudence nous prescrit certains momens heureux pour quitter un emploi, ou une charge considerable. On se retire, alors du monde avec toute son estime; quelques heures après on commence à l'ennuyer. Il est de l'interêt d'un homme sage de connoître le temps le plus propre à faire retraite, & cette science ne s'acquiert pas aisément, elle demande une attention presque continuelle sur soi-même pour résister à l'amour-propre; sans quoi voudroit-on souscrire à cette maxime si judicieuse,

Solve senescentem maturè sanus equum, ne
Peccet ad extremum ridendus & ilia ducat.

Je puis appliquer indifferemment

à

à tous les hommes ce qu'Horace appliquoit en particulier aux Poëtes qui vouloient vieillir ſur le Parnaſſe; mais ce ſeroit peu de choſe, ſi nous n'étions que ridicules à un certain âge.

CHAPITRE VII.

Examen d'une penſée de Valere-Maxime.

JE me ſçai bon gré de pouvoir ici faire l'éloge d'Anacréon. C'eſt à mon jugement le Poëte le plus tendre de toute l'Antiquité, & celui qui a le mieux connu le fin de la galanterie. Ses vers ont beaucoup de cet agrément qui plaît aux Connoiſſeurs, ſa maniere de faire l'amour ſe ſent plus de notre ſiécle, que de celui où il vivoit; c'eſt là une marque de la beauté de ſon génie. Les Anciens n'avoient aucune teinture de la vraie poli-

teſſe, & j'oſe dire, malgré l'eſtime qu'on a pour eux, qu'ils étoient auſſi groſſiers dans une ruelle, qu'on y eſt aujourd'hui délicat. Il a fallu bien des ſiécles pour perfectionner l'Art d'aimer.

On me pardonnera ſi je m'intereſſe un peu trop à ce qui regarde Anacréon; il eſt du nombre de ces grands Hommes qui ſont nés uniquement pour plaire. Valere-Maxime lui a dreſſé un éloge magnifique & d'un tour aſſez nouveau. *La Nature*, dit-il, *a paru très-liberale à ſon égard, en le doüant de l'eſprit poëtique, & en lui accordant une mort tranquille.* Il joint ces deux choſes enſemble, mais je crois le ſecond avantage préférable au premier. On ſe repent quelquefois d'être Poëte, & l'on ſe trouve toujours bien de n'avoir pas le loiſir de regretter la vie. Au reſte, la penſée de Valere-Maxime eſt fort de mon goût.

Qu'on ne s'imagine point qu'Anacréon ſe fît un métier de compoſer des vers. Senſible à la tendreſſe, & aimant avec fureur la bonne chere, il ne donnoit à l'étude que le temps qu'il déroboit à ſon plaiſir. On voit auſſi régner dans la plûpart de ſes compoſitions un air de nonchalance, qui le faiſoit ſouhaiter de tous les honnêtes gens de la Gréce. Cet air même lui étoit ſi naturel, qu'on le repréſenta comme un homme à demi yvre, qui ſe préparoit à joüer de la flute.

Chacun ſent avec plaiſir quel avantage c'eſt que d'expirer tranquillement. Une mort douce eſt en quelque façon l'image de la vie : le point qui les ſépare l'une de l'autre devient imperceptible. S'il y a quelque différence, elle n'eſt cauſée que par les objets qui nous environnent alors ; objets fâcheux & qui nous font faire de triſtes réflexions. Car la mort en elle-mê-

me n'a rien de lugubre, c'eſt un moment ſemblable à celui où l'on ſe livre au ſommeil; & faut-il tant de précautions pour s'endormir ?

Si j'ai avancé que la mort devoit être l'image de la vie, on ne doit pas m'en faire un crime. J'entens cette vie tranquille, éxemte de trouble & d'agitation, telle enfin que l'ingénieux Marot la ſouhaitoit par cette épigramme.

S'on nous laiſſoit nos jours en paix uſer,
Du temps préſent à loiſir diſpoſer,
Et librement vivre comme il faut vivre,
Palais & Cours ne nous faudroit plus ſuivre,
Plaids, ne procès, ne les riches maiſons
Avec leur gloire & enfumés blaſons :
Mais ſous belle ombre, en chambre & galeries
Nous pourmenans, livres & railleries,
Dames & bains, ſeroient les paſſetemps,
Lieux & labeurs de nos eſprits contens.
Las ! maintenant à nous point ne vivons,
Et le bon temps perir pour nous ſçavons,
Et s'envoler, ſans remedes quelconques.
Puiſqu'on le ſçait, que ne vit-on bien doncques?

CHAPITRE VIII.

Remarques ſur le caractère de l'Empereur Veſpaſien.

IL n'y a gueres d'excès où la baſſe flaterie n'ait précipité l'homme, abandonné à lui-même. Peu contente de déguiſer des crimes expoſés à la vûë publique, elle a ſouvent orné le Vice des dehors de la Vertu. Les plus grands Princes lui doivent une partie de leur gloire : la Verité ne prodigue pas ſi aiſément les loüanges. C'eſt là ce qui rend la lecture de l'Hiſtoire dangereuſe, ou du moins peu agréable aux perſonnes ſincéres.

Je ne connois point de Peuple au monde qui ait porté plus loin la flaterie que les Romains. Baſſement attachés à ceux qui les gouvernoient, ils ont approuvé & leurs fureurs & leurs extrava-

gances. Les actions les plus criminelles devenoient l'objet de l'admiration publique. Je plains le sort des Rois : ils ne peuvent jamais s'assurer qu'ils sont vertueux. Souvent même on les met au rang des Dieux, lorsqu'ils se croyent tout-à-fait indignes de l'estime des hommes. Voila une des plus grandes folies dont les Romains ayent pû s'aviser : jamais ridicule n'a été porté plus loin.

L'Empereur Vespasien le fit bien sentir à ses principaux Courtisans, adulateurs fades & insipides. Voulant leur marquer qu'il étoit fort malade, il s'écria avec un souris malin, *je m'apperçois que je vais devenir Dieu*. Le flateur est insensible à de tels reproches ; il ne peut se persuader que l'Homme aime la Verité.

Avec des talens médiocres, Vespasien a été un assez grand Prince. Il sçavoit assaisonner d'un

tour brillant les vertus les plus communes. Guidé par des mœurs douces & tranquilles, il ne regardoit point le Trône comme le Theâtre des grandes paſſions. Il s'appliqua uniquement à rétablir la Juſtice, à faire fleurir les beaux Arts & à réprimer la licence des Soldats. Une heureuſe *médiocrité* eſt quelquefois plus utile qu'un genie ſublime, aux Rois qui veulent gouverner ſagement.

CHAPITRE IX.

Plaiſanteries d'Auguſte mourant, de Rabelais, &c.

IL eſt quelquefois néceſſaire de faire ſentir au Public, que ceux qu'on appelle grands Hommes ne different des autres que par la ſcience de bien cacher leurs vices, ou par le choix de certains défauts éclatans. Beaucoup d'adreſſe leur tient lieu de mérite, &

je suis persuadé que telle action qu'on admire depuis long-temps, paroîtroit mépriſable, ſi l'on en pouvoit pénétrer le véritable motif. Le monde eſt une dupe qu'on trompe quand on veut, & ſans beaucoup de peine. Il y a pourtant certaines meſures à garder avec lui : ceux qui réüſſiſſent le mieux ſont traités de grands Hommes, & les autres ſont generalement oubliés. Quelle bizarrerie !

Auguſte a été un de ceux qui ont le mieux diſſimulé leurs défauts. Habile dans cette politique rafinée que Machiavel a réduite en préceptes, il cachoit ſon ambition ſous de beaux dehors. Fidele en apparence à ce qu'il devoit aux loix du Triumvirat, il ne cherchoit en effet qu'à ſe rendre ſeul Maître de l'Empire. Jamais perſonne n'a ſçû mieux que lui l'art de mettre tout à profit ; l'eſprit qui ne laiſſe perdre aucun

des avantages qui ſe préſentent, eſt le plus propre pour le Trône.

Peu ſemblable aux Princes qui veulent ſeulement qu'on les craigne, Auguſte vouloit qu'on l'eſtimât. C'étoit pour y forcer toute la République, qu'il eut envie de quitter l'Empire. Sa feinte modération lui valut mille éloges. Né pour les plaiſirs, il aima la paix & fit fleurir les Sciences. Sa Cour étoit polie & agréable, en un mot, le rendez-vous des beaux eſprits de toute l'Europe. Les Virgiles & les Horaces n'eurent d'autre titre que leur mérite pour y être admis. Ce fut avec de telles gens qu'Auguſte mena une vie d'autant plus voluptueuſe, qu'il connoiſſoit par lui-même tout le prix de la volupté. Suétone nous aſſure que ſa derniere maladie ne lui ôta rien de ſon enjoûment naturel. Se voyant un jour plus mal qu'à l'ordinaire, il demanda un miroir,

& fit accommoder ſes cheveux, comme ſi cette parure alloit lui ſervir de quelque choſe. Après quoi il ſe tourna vers ceux qui étoient dans ſa chambre; & leur dit en riant : *Trouvez-vous que je ſois bon Comédien* ? Cette plaiſanterie fut relevée par un vers Grec, dont voici le ſens,

Que chacun aujourd'hui s'abandonne à la joie
Je rends grace au Deſtin de la mort qu'il m'envoie.

On peut ici rappeller ce bon mot de Petrone, *Mundus univerſus exercet hiſtrioniam*, tous les hommes ſont Comédiens. Ils ſe donnent en ſpectacle à tour de rôle, les uns ſont ſiflés & les autres applaudis, le caprice en décide : je dis bien le caprice, car la Raiſon oſeroit-elle le faire ?

Les dernieres paroles de Rabelais ſont aſſez ſemblables à cel-

les d'Auguſte. Cela ne m'étonne point, Rabelais étoit un plaiſant de profeſſion, original en ce genre d'écrire qui dépend d'un mélange bizarre de ſerieux & de comique. Peut-être lui a-t-on fait trop d'honneur dans ces derniers temps, lors qu'on a voulu trouver du myſtere dans tout ce qu'il a écrit. Quoiqu'il en ſoit, un Commentaire ſur cet auteur pourroit plaire, s'il partoit de main de maître. On a dit quelque part que Gui Patin avoit entrepris ce travail; perſonne certainement n'y étoit plus propre que lui.

Tout le monde rend juſtice au Cardinal du Bellai, qui protégea Rabelais d'une façon particuliere. A peine fut-il informé de ſa maladie, qu'il envoya un Page pour ſçavoir de ſes nouvelles. De pareilles attentions deviennent aſſez rares dans ceux qui ſont au-deſſus des autres, ou qui croyent l'être.

Rabelais badina long-temps avec le Page qui l'étoit venu voir ; mais sentant tout à coup que sa mort approchoit, rapporte à Monseigneur, lui dit-il, l'état où tu me vois : je m'en vais chercher un grand, peut-être il est au nid de la pie, qu'il s'y tienne, & pour toi tu ne seras jamais qu'un fol, *tire le rideau, la farce est jouée.* Cette saillie est digne d'un homme qui excelloit dans l'art de plaisanter. Je doute que notre siécle, quoique plus sçavant que celui où Rabelais vivoit, pût lui apprendre quelque chose de nouveau sur cet article.

J'ai parlé avec assez de précision des deux morts précédentes, il est juste de passer maintenant à celle de Malherbe, l'un des premiers & des plus grands Maîtres qui ayent formé le goût de la France. Monsieur Despreaux nous a fait sentir toute l'obligation que notre Poë-

ſie lui avoit : elle changea tout d'un coup, & devint réglée, d'indocile & de libertine qu'elle étoit auparavant. Malherbe avoit un génie heureux, & propre à ſe frayer de nouvelles routes : il penſoit noblement, il peignoit les objets d'une maniere vive & touchante ; en un mot, il étoit né avec les diſpoſitions qu'Horace demande dans un Poëte.

Cui mens divinior, atque os
Magna ſonaturum, des nominis hujus honorem.

Racan, homme de qualité, & bel eſprit en même temps, nous a laiſſé la vie de Malherbe écrite d'un air fort ſincére. On y remarque avec plaiſir qu'il étoit aſſez Philoſophe, ſur tout depuis la mort de ſon fils : il donna même de grandes marques de Stoïciſme pendant ſa derniere maladie, & ces marques ne doivent point, à

mon avis, paroître ſuſpectes. Une heure avant que de mourir *il s'éveilla*, dit Racan, *comme en ſurſaut, pour reprendre ſon Hôteſſe, qui lui ſervoit de garde, d'un mot qui n'étoit pas bien François à ſon gré; & comme ſon Confeſſeur lui en fit réprimande, il lui dit qu'il ne pouvoit s'en empêcher, & qu'il vouloit défendre juſques à la mort la pureté de la Langue Françoiſe.* Voilà une délicateſſe d'oreille pouſſée à bout, & dont il n'y a aucun exemple dans nos Puriſtes nouveaux. On ſçait bien quels ſont les Auteurs que je veux déſigner par là.

Malherbe n'avoit pas trop bonne opinion de la Poëſie, quoiqu'il ſe fût toujours adonné à ce genre d'écrire. Quelqu'un ſe plaignoit devant lui de ce qu'il n'y avoit des recompenſes que pour ceux qui alloient à l'armée, ou qui entroient dans les affaires; il

lui avoüa franchement qu'il n'en étoit pas ſurpris, & *qu'un Poëte lui paroiſſoit auſſi utile à un Etat, qu'un bon Joueur de quilles.* Je ne veux pas tout-à-fait approuver cette comparaiſon ; elle choque trop de perſonnes à la fois. Je dirai pourtant que je trouve aſſez étrange, qu'il y ait un Art particulier dans le monde de débiter des fables & des menſonges.

CHAPITRE X.

Traduction d'un morceau conſidérable de Suetone.

L'Illuſtre imitateur de Theophraſte a propoſé dans ſes nouveaux Caractéres un problême aſſez curieux, que perſonne n'a encore réſolu. Il vouloit qu'on lui déterminât au juſte, quelle ſorte d'eſprit étoit propre à faire fortune. Cette queſtion devient plus difficile & plus compliquée de

jour en jour : car jamais on n'a tant vû de ces hommes miserables qui s'élevent sans aucun merite : notre siécle sera sous ce point de vûë un siécle assez bizarre. Quoiqu'il en soit, tous les Royaumes ont fourni des établissemens pompeux où le hazard seul avoit part ; ce qui est aussi propre à exciter les foux qui courent après la fortune, qu'à rendre sages ceux qui la mépriſent.

L'Empire Romain a vû souvent de ces hommes peu illustres, que le destin capricieux & bizarre conduisoit jusques sur le Trône. Salvius Otho, un des douze premiers Cesars, peut en servir d'exemple. Le mariage honteux de son bisayeul, & l'attachement de Tibere pour sa grand-mere, furent les deux sources de son bonheur. Une mauvaise circonstance sert autant qu'une bonne, pour nous faire briller dans le monde.

Combien de fortunes ne ſont dûes qu'à des crimes?

Othon n'avoit aucune de ces qualités éminentes qui ſont néceſſaires à un Souverain. Naturellement timide, il ne voulut jamais paroître à la tête de ſon armée pour combattre en perſonne Vitellius. Sa lâcheté rüina entierement ſes affaires, & la crainte de tomber vif entre les mains d'un ennemi cruel, lui fit prendre la réſolution de ſe tuer. Voici comme Suetone rapporte ce fait.

Un Soldat ayant appris à Othon la défaite entiere de ſon armée, & ne pouvant lui faire croire cette nouvelle, parce qu'on l'accuſoit de fourberie, ou de lâcheté: ce Soldat, dis-je, tira ſon épée & ſe tua. L'Empereur frémit à cette vûë, & jura qu'il ne ſeroit jamais la cauſe de la mort de perſonne. Se tournant enſuite vers ſes principaux Courtiſans, il les pria de

lui donner un bon conseil. Après plusieurs protestations semblables de confiance & d'amitié, il rentra dans son cabinet pour écrire à sa sœur deux lettres de condoléance. Il crut aussi que son devoir l'engageoit à brûler certains papiers secrets, & à remettre aux plus fideles de ses domestiques tout l'argent qui lui restoit entre les mains.

Après ces préparatifs, Othon s'apperçut par quelque émeute populaire qu'on arrêtoit prisonniers ceux qui vouloient sortir de la Ville. Il défendit expressément aux principaux Officiers de sa Cour de leur faire aucun mal, & il s'écria d'un air mocqueur, *prêtons-nous à la vie encore l'espace d'une nuit.* Tout le monde eut alors la liberté de le voir; il but un verre d'eau, & ayant choisi le plus tranchant de deux poignards qu'on lui présenta, il le mit lui-même sous le cheve de son lit. Après quoi il

ſe coucha tranquillement, les portes de ſa chambre ouvertes, & il s'endormit ſans aucune inquiétude. Son premier ſoin en s'éveillant fut de rechercher ſon poignard & de s'en frapper.

Ainſi mourut Othon, toujours foible & toujours inconſtant, excepté le dernier jour de ſa vie. La choſe me paroît aſſez bizarre : il ne devint grand Homme que dans le temps que les autres ceſſent de l'être.

CHAPITRE XI.

De quelques femmes qui ſont mortes en plaiſantant.

JE ne crois pas que l'intrépidité ſoit la vertu favorite du beau Séxe. Il ſemble que les paſſions douces & flateuſes qui lui ſont tombées en partage, l'empêchent d'avoir du goût pour un heroïſme

trop relevé. Cela ne m'étonne point; tout caractére dont l'enjoûment eſt la baſe, s'accommode peu de ce qu'il y a de ſublime dans les mœurs. Naturellement tendres, & coquettes par raiſon, les femmes ne cherchent qu'à exceller dans l'art de plaire. Bien-loin de vouloir en impoſer au monde par un courage affecté, elles ſe font un point d'honneur de montrer quelque foibleſſe. On auroit grand tort de les en blâmer, une belle triomphe, même en cédant.

Quoique l'intrepidité ſoit inutile aux femmes, on ne laiſſe pas de trouver parmi elles des Heroïnes, des Philoſophes, & même des eſprits-forts. Tout dépend des premieres impreſſions qu'on leur donne; & en général les perſonnes qui ont le plus de vivacité ſont les plus propres à ſe laiſſer prévenir. L'Hiſtoire ancienne & moderne

ne nous parle que d'un très-petit nombre de femmes qui ont badiné avec la mort. Une des plus remarquables eſt Mademoiſelle de Limeuil, fille d'honneur de Catherine de Medicis. Toute jeune encore, elle ſe fit connoître à la Cour par ſes bons mots, & même par des paſquinades remplies de ſel Attique. Un ancien Auteur avoue ſans peine qu'*elle étoit fort grande parleuſe, brocardeuſe, & très-bien, & fort à propos.* Eſt-il un lieu au monde où l'humeur médiſante trouve mieux ſon compte qu'à la Cour? Quand elle ne ſeroit pleine que de ces ſots de qualité, qui préferent le clinquant du Taſſe à l'or de Virgile, un Satyrique y ſeroit au comble de ſa joie.

Je ne puis finir de meilleure grace ce qui regarde Mademoiſelle de Limeuil, qu'en me ſervant des propres termes de Brantome. Voici comme il s'exprime, avec ſa

naïveté ordinaire. » Quand l'heure » de la mort fut venuë, elle fit ve- » nir à soi son valet, qui s'appel- » loit Julien, & qui sçavoit très- » bien jouer du violon. Julien, » lui dit-elle, prenez votre violon, » & sonnez moi toujours, jusqu'à » ce que vous me voyiez morte, » la défaite des Suisses, & le mieux » que vous pourrez; & quand » vous serez sur le mot, *tout est* » *perdu*, sonnez-le par quatre ou » cinq fois le plus piteusement que » vous pourrez. Ce que fit l'autre, » & elle-même lui aidoit de la » voix, & quand ce vint *tout est* » *perdu*, elle réïtera par deux fois, » & se tournant de l'autre côté du » chevet, elle dit à ses compagnes, » *tout est perdu à ce coup, & à bon* » *escient*, & ainsi décéda. « Mademoiselle de Limeuil avoit une sœur parfaitement belle, mais qui ne la valoit pas du côté de l'esprit. Telle est la destinée de la plûpart

des choſes excellentes : on ne les voit preſque jamais unies enſemble, & cependant a-t-on quelque droit de s'en plaindre ?

Il ne faut pas long-temps conſulter le goût des femmes, pour ſçavoir qu'elles aiment mieux être jolies & un peu ſottes, que ſpirituelles avec beaucoup de laideur. Cette préférence qui ſe donne à la beauté me paroît un ſentiment commun à tout le Séxe. La Reine Elizabeth n'en étoit pas éxempte : malgré l'orgueil du trône, elle fit un préſent conſidérable à un jeune Hollandois qui l'avoit ſeulement trouvée belle. Remarquons en paſſant que l'amour-propre eſt inſéparable de l'homme : je ne ſçai même s'il ne fait pas une partie eſſentielle de ſon caractére. Celui qui en ſeroit deſtitué, ne pourroit au plus devenir qu'un habitant de la République imaginaire de Platon.

Je ne prétens pas ici faire le

procès à la mémoire d'Elizabeth. J'avoue avec plaisir qu'elle étoit née ce que les autres Princesses ne deviennent que par une longue étude. Jalouse de son pouvoir, & habile dans l'art de se faire craindre, elle témoigna autant de courage pendant sa vie, que d'indifference à sa mort. Voici ce que j'en ai lû dans les Mémoires secrets d'un fameux Italien, nommé Vittorio Siri. Cette Reine étant assise sur son lit, les yeux tournés vers la terre & un doigt dans la bouche, fit venir sa Musique ordinaire, qu'elle entendit jusqu'au dernier soupir avec une joie inconcevable. On ne doit point trouver mauvais qu'une femme se procure à l'approche de la mort, tous les plaisirs dont son imagination peut s'aviser : elle éloigne par là des idées trop accablantes ; une distraction agréable est souvent un remède sûr contre bien des chagrins. Qu'on

Qu'on me permette de joindre à la mort d'Elizabeth, celle d'Anne de Boleyn ſa mere. Fameuſe par ſa grandeur, autant que par ſes diſgraces, elle ne deſcendit du Thrône que pour monter ſur l'échaffaut. Peu de jours heureux lui valurent une mort bien flétriſſante : il eſt quelquefois à craindre d'être trop bien avec la fortune, elle ſe plaît à joüer de mauvais tours. Anne de Boleyn fut ſujette à de grandes inégalités d'eſprit pendant tout le temps de ſa priſon : elle pleuroit & chantoit tour à tour, elle paſſoit en un moment de la joie à la triſteſſe. Etant ſur l'échaffaut, elle demanda à l'Executeur s'il ſçavoit bien ſon métier, & tout d'un coup on la vit s'abandonner à de grands éclats de rire. Il y a peut-être un peu d'extravagance & de bizarrerie dans cette conduite : mais qui ne ſçait que les plus grands Hommes

péchent par ces deux endroits ? Un Ancien l'a dit, *Nullum magnum ingenium sine mixturâ dementiæ.*

CHAPITRE XII.

Des dernieres heures de Madame de Mazarin.

LE nom & les aventures de cette Ducheſſe ont fait tant de bruit dans le monde, que j'aurois mauvaiſe grace d'entrer ici dans un trop grand détail. Elle fut menée en France à l'âge de ſix ans, & elle hérita des biens immenſes du Cardinal Mazarin, en épouſant le Duc de la Meilleraye. L'humeur ſcrupuleuſe & ſévére de ſon mari l'obligea, après pluſieurs ſéparations paſſageres, de ſortir de France. Elle ſe fixa en Angleterre, & y fut généralement eſtimée de tout le monde. Monſieur de Saint-Evremond, qui ſe connoiſſoit ſi

bien en mérite, s'attacha à elle d'une façon toute particuliere, & ne perdit aucune occaſion de la loüer. Quoiqu'elle ne ſoit pas l'auteur des Memoires qui portent ſon nom, on ne peut ſans injuſtice lui refuſer le titre de bel eſprit.

Elle fit en mourant l'aveu du monde qui prouve le mieux une indévotion enracinée. Je me ferai aſſez entendre, en diſant qu'elle expira auſſi nonchalamment que ſi tout alloit finir avec elle. En effet un Auteur curieux nous apprend * qu'*elle conſerva* juſqu'au dernier moment de ſa vie, *les mêmes ſentimens que M. de Saint-Evremond lui attribue dans une de ſes Lettres* : où pour la détourner du deſſein qu'elle avoit pris de ſe retirer dans un Couvent,

* Voyez la vie de M. de Saint-Evremond, pag. CCXVII. & CLXXX. CLXXXI. édition de Paris, 1711.

il lui parle de cette maniere : *Encore si vous étiez touchée d'une grace particuliere de Dieu, qui vous attachât à son service, on excuseroit la dureté de votre condition par l'ardeur de votre zele, qui vous rendroit tout supportable. Mais vous n'êtes, ni convaincuë ni touchée; & il vous faut apprendre à croire celui que vous allez servir si durement.* Dans la situation où se trouvoit Madame de Mazarin, on se met aisément au-dessus de ces formalités dont les superstitieux se servent, à l'approche du trépas.

Elle avoüa cependant qu'elle étoit fâchée de mourir avant M. de Saint-Evremond. *Je voudrois voir*, dit-elle agréablement, *s'il conservera jusqu'à la fin & cette indifférence pour la vie & cet esprit libre de préjugés, dont il se fait un si grand mérite* L'évenement ne démentit point des souhaits si favorables aux Esprits-forts. En ef-

ſet ou ne remarqua en lui aucun regret de quitter la vie, quoique ſon unique étude pendant plus de quarante ans eût été de courir après toutes ſortes de plaiſirs. Il donna tête baiſſée dans l'éternité, pour me ſervir d'une expreſſion de Montagne, ſans la conſiderer ni la reconnoître. L'Auteur de ſa vie n'a pas jugé à propos d'entrer dans aucun détail, mais ſon ſilence en dit aſſez.

J'ai appris d'ailleurs qu'au lieu de s'affliger à la vûë de la mort, M. de Saint-Evremond avoit reſervé toute ſa gaieté pour ces derniers momens. Plus enjoüé & plus badin qu'à l'ordinaire, il plaiſantoit agréablement ſur ſa fin prochaine. Il dit un jour *qu'il avoit grande envie de ſe reconcilier*, & comme on interpretoit ces paroles dans un ſens dévot, il s'expliqua en ajoutant *que c'étoit avec l'appétit.* Je retrouve avec plaiſir dans

cette saillie, le véritable caractére d'un vieillard voluptueux.

Ceux qui ont entendu parler de Mademoiselle de Lenclos, seront bien aises d'apprendre un fait curieux qui la regarde. Cette charmante personne nous a montré qu'il pouvoit y avoir de la délicatesse jusques dans le libertinage. Elle fut tour à tour maîtresse de plusieurs Seigneurs de la Cour; mais loin d'agir avec eux en femme interessée, elle se piqua toujours d'une liberalité ingenieuse & propre à réveiller les plaisirs. Aussi tous ceux qui l'avoient aimée pendant sa jeunesse, se firent un devoir de lui envoyer des presens considerables, quand l'âge lui eût ôté tous ses charmes. Monsieur le Duc de la R..... ne fut pas des derniers. Le Pere de Mademoiselle de Lenclos l'avoit excitée par de puissantes raisons à suivre le train de vie qu'elle embrassa dans.

la ſuite : car étant au lit de la mort, il la fit venir, & l'ayant regardée d'un œil languiſſant, *Ma fille*, lui dit-il, *vous voyez que tout ce qui me reſte en ce moment eſt un ſouvenir fâcheux des plaiſirs qui me quittent. Leur poſſeſſion n'a pas été de longue durée, & c'eſt la ſeule choſe dont je puis me plaindre à la Nature : mais, helas ! que mes regrets ſont inutiles ! Vous qui avez à me ſurvivre, profitez d'un temps précieux, & ne devenez point ſcrupuleuſe ſur le nombre, mais ſur le choix de vos plaiſirs.*

Je tiens ces particularités d'un homme d'eſprit, qui m'a aſſuré les avoir appriſes de Mademoiſelle de Lenclos. Elle connoiſſoit à fond tout le prix d'une vie voluptueuſe, & elle vouloit qu'on lui rendît là-deſſus juſtice.

CHAPITRE XIII.

Additions à ce qui a été dit dans le IX. & dans le XI. Chapitre.

IL suffit de nommer Machiavel, pour faire naître l'idée d'un excellent Politique. La nature l'avoit forcé dès sa jeunesse, à saisir ce qu'il y avoit d'essentiel dans la science de l'homme d'Etat. Elle l'engagea peu après à entrer dans le cabinet des Princes, & à démêler les principaux motifs qui les faisoient agir. Avec un esprit pénetrant, il ne pouvoit qu'y beaucoup profiter. Aussi ses Ouvrages représentent-ils naïvement ce que le Thrône éxige du Souverain, & ce que le Souverain éxige de ses Sujets. On me permettra de ne point assurer que cela s'accorde toujours avec l'équité naturelle.

Florence étoit la patrie de Ma-

chiavel. Né avec un eſprit inquiet & républicain, il ne put s'accommoder de la nouvelle domination des Medicis. Cependant la choſe devoit paroître délicate à tout homme de bon ſens. On puniſſoit alors le moindre ſoupçon avec autant de ſévérité que le vrai crime, & c'en étoit un que d'avoir plus d'eſprit que les autres.

La trop bonne opinion qu'on avoit des lumieres de Machiavel, penſa lui coûter cher. On le crut Auteur d'une conjuration qui s'étoit tramée contre le Cardinal Julien de Medicis, & on le vint arrêter par ſon ordre. Sa priſon dura pluſieurs mois, & la perte de tous ſes biens ſuivit ſon élargiſſement. Ce fut alors qu'il commença à ſe déchaîner contre les nouveaux Tyrans. Philoſophe rigide, il ſe faiſoit honneur de ſa miſere; & Satyrique outré, il ſe mocquoit de tout. La mort même, qu'il at-

tendoit avec impatience, lui parut un nouveau sujet de raillerie. Plus hardi en cela que le fameux Aretin, qui, ayant plaisanté toute sa vie, n'osa le faire en expirant, il étoit tombé dans un bigotisme outré.

Le foible d'un certain âge est la superstition. Les grands Hommes, avec toute leur adresse, ont quelquefois bien de la peine à s'en exempter. Périclès, qui avoit toujours fait l'esprit-fort, se voyant désespéré des Médecins, eut recours aux ligatures & aux incantations magiques. Un de ses amis, l'étant venu voir, lui demanda des nouvelles de sa santé: *Jugez*, dit-il, *du malheureux état où je me trouve, par l'attirail qui m'environne. Il faut que je sois bien malade, puisque je suis devenu superstitieux.* L'homme me paroîtroit véritablement habile, s'il pouvoit se mettre au-dessus des impressions machinales. Mais, quoi! Acti-il

assez de force d'esprit pour cela ?

Je vais passer à la mort de Buchanan, où peut-être on trouvera plus de courage que dans celle de Periclès. Cependant les dernieres paroles de ce fameux Grec prises en un certain sens, peuvent plaire aux Connoisseurs. Buchanan écrivoit avec beaucoup de politesse : Son Histoire d'Ecosse est en son genre une des plus fines productions des Modernes. Il est étonnant, disoit Monsieur de Thou, qu'un homme sorti de la poussiere du College ait si bien entendu les interêts des Princes. Buchanan étoit Ecossois de nation : il sortit fort jeune de sa patrie, & après avoir long-temps voyagé, il y revint passer les dernieres années de sa vie. Un mérite connu lui avoit procuré à la Cour une fortune assez considerable. A peine commençoit-il à en goûter les douceurs, qu'une fievre lente vint le

préparer à la mort. Sa maladie ne l'étonna point : un Philosophe se détermine d'autant plus aisément à quitter la vie, qu'il ne tient presque point aux objets extérieurs.

Buchanan pendant tout le cours de sa fiévre ne voulut prendre aucun remede. Soigneux de consulter les mouvemens secrets de la Nature, il s'abandonnoit à un instinct aidé par le bon sens. Nullement convaincu de la capacité des Médecins, il les bravoit ouvertement ; on dit même qu'après avoir appris d'eux que le vin lui étoit mortel, il prit un verre à la main, & mourut en reïtant cette Elegie de Properce.

Cinthia prima suis miserum me cepit ocellis,
Contactum nullis ante cupidinibus.
Tum mihi, &c.

Si le Public se déclare jamais pour ceux qui expirent d'une maniere conforme à leur génie & à

leurs paſſions favorites, on avouëra ſans peine que Buchanan eſt mort en parfait buveur, & la fameuſe Lays en femme galante. Ce dernier caractére étoit peut-être le plus difficile à ſoutenir.

Lays avoit une de ces beautés privilegiées, dont la Nature paroit aſſez avare. Elle eut toujours à ſa ſuite une foule d'amans choiſis, qui achetoient chérement ſes moindres faveurs. Sçavante en l'art de toucher & de plaire, elle dompta juſqu'à des Philoſophes, gens farouches & intraitables, que l'amour ne réduit qu'avec peine; mais enfin il réduit tout; & la ſageſſe elle-même eſt obligée de céder aux efforts d'une coquette habile. On peut s'imaginer aiſément quelles étoient les occupations de Lays. En qualité de jolie femme, elle ne ſongeoit qu'à ſa parure; en qualité de conquerante, elle ſe procuroit chaque jour

de nouveaux charmes. La vieillesse, qui est ordinairement accompagnée de regrets & de chagrins, ne lui fit point quitter son train de vie. Elle expira au milieu de ces mêmes plaisirs qui lui avoient été si chers. Qu'il me soit permis de ne point m'expliquer plus ouvertement, de peur de blesser la pureté de notre Langue. C'étoit sans doute à la mort de Laïs qu'Ovide faisoit allusion dans ces vers échappés à une Muse trop indiscrete.

O utinam Veneris possem languescere motu!
Cum morior, medium solvar & inter opus.

CHAPITRE XIV.

Remarques sur les dernieres paroles d'Henri VIII. Roi d'Angleterre, du Comte de Grammont, &c.

LA Religion des Rois est bien différente de celle du Peuple;

quoiqu'en apparence elle semble être la même. Superstitieux, inappliqué, peu capable d'examen, le Peuple se laisse aisément séduire. Sa folle avidité pour le merveilleux ou pour l'incroyable, lui fait souvent rechercher le faux. La vérité nuë & dépouillée de ses ornemens flateurs qui surprennent l'imagination, le fatigue : quelquefois même elle l'ennuie. Les Rois au contraire regardent la Religion comme une partie de leur domaine, qu'ils sont maîtres d'aliéner, quand il leur plaît. Nourris dans ces sentimens, ils insultent à l'ignorance populaire, & se joüent, pour ainsi dire, de la crédulité de leurs Sujets. Que la condition des hommes qui obéissent, est malheureuse ! On les trompe grossiérement, & pour comble de disgrace, on les oblige à respecter le plus vil séducteur.

Il n'y a guères de Pays où la

Religion n'ait joué des rôles assez bizarres. Une distinée malheureuse la rend propre à fournir des scénes comiques, souvent même burlesques. L'incrédulité s'en divertit. Amie de la Raison, elle n'est point soumise à ces passions fines & ingenieuses que la politique sçait mettre en œuvre. Je ne vois que l'ignorance capable d'approuver ces grands changemens qui arrivent dans le sein des Religions. Ils ne me paroissent souvent fondés que sur l'ambition, ou sur un desir aveugle de se venger. C'est peut-être à ces deux motifs qu'on peut légitimement attribuer la révolution arrivée en Angleterre, sous le regne d'Henri VIII.

Ce Prince étoit né grand homme : persuadé cependant qu'il devoit régler ses démarches plutôt par ce qu'il pensoit lui-même, que par ce que les autres pou-

voient penſer. Il y a là deſſous une eſpece de vanité qui égale le vrai courage. Henri VIII. abandonné des Médecins, demanda un verre de vin blanc, & comme on le lui préſentoit, il s'écria d'un ton railleur, *Tout eſt perdu.* Ces dernieres paroles qu'il proféra enſuite juſques à la mort, témoignérent ouvertement l'averſion qu'il avoit pour les Moines, gens vils, intereſſés & haiſſables par la baſſeſſe de leurs mœurs.

Le Comte de Grammont n'étoit pas fort éloigné de cette eſpece de mépris. Senſible aux charmes d'une vie voluptueuſe il dédaignoit de s'inſtruire des différentes opinions des hommes. Leur bizarrerie les avoit renduës mépriſables à ſes yeux. Le Roi prévenu de ſon irreligion, & inſtruit en même temps qu'il étoit dangereuſement malade, lui envoya le Marquis de Dangeau, pour l'ex-

citer à mourir en bon Chrétien. Chaque âge a son goût & ses maximes. *Mr. de Grammont* (*a*) *qui étoit presque agonisant, se tourna alors du côté de la Comtesse sa femme qui avoit toujours été fort dévote, & lui dit : Comtesse, si vous n'y prenez garde, Dangeau vous escamotera ma conversion.* Cette saillie paroissoit si heureuse à M. de Saint-Evremond, qu'il l'auroit achetée aux dépens de sa vie : les esprits-forts ne sont pas toujours ceux qui meurent avec le plus de hardiesse. Que ne doit-on pas craindre du dérangement de notre machine ?

Le *bon homme* Des Yveteaux (c'est ainsi que le nommoit la charmante (*b*) *Ninon*) se voyant peu éloigné de la mort, fit jouer une

(*a*) Voyez la Vie de M. de Saint Evremond, donnée au public par M. Des Maizeaux, page ccxv. *& suiv.* édition de Paris.

(*b*) Mademoiselle de Lenclos.

sarabande, *afin*, disoit-il, *que son ame passât plus gayement.* C'est connoître tout le prix de la vie, que de n'en vouloir pas abandonner un seul moment à la crainte ou à la tristesse.

CHAPITRE XV.

Additions à l'Histoire de l'Academie Françoise.

IL n'y a gueres d'Ouvrage plus propre à faire sentir le genie de la Langue Françoise, que les Plaidoyers de M. Patru. Egalement éloigné de la sécheresse & de l'affectation, son éloquence est partout mâle, nerveuse & susceptible de nouvelles idées. Peut-être ne lui a-t-il manqué, pour être grand Orateur, que de sçavoir l'art de plaider heureusement. M. Patru négligea toujours les faveurs de la fortune, si difficiles à acquerir sans

crime. Satisfait de sa médiocrité, il vivoit dans l'indépendance.

M. Bossuet, Evêque de Meaux, ayant appris qu'il étoit au lit de la mort, l'alla trouver & l'excita par les paroles du monde les plus séduisantes, à joüer le dernier acte de la comédie, à la maniere de l'Eglise de Rome. *Monsieur*, lui dit-il, *on vous a regardé jusqu'ici comme un esprit-fort : songez à détromper le public par des discours sinceres & religieux. Il est plus à propos que je me taise*, s'écria-t-il d'un air badin: *On ne parle en ces derniers momens que par foiblesse ou par vanité.*

Il y a des grimaces de Religion, il y en a de politique ausquelles on veut soûmettre les mourans. C'est par là que des Corps considerables se soûtiennent dans le monde, & que des Societés nombreuses se sont enrichies. On pourroit trouver un point de vûë sous lequel toutes leurs fourberies paroîtroient

bien ridicules. Le Préſident R... une heure avant que d'expirer, leur fit bien ſentir ce qu'il en penſoit. *Vous ſerez payé*, dit-il à un Prêtre qui l'étoit venu exhorter à la mort, *mais laiſſez-moi en répos.*

Je trouve un plus grand air de ſingularité dans la mort de M. Peliſſon, principalement connu par ſon Hiſtoire de l'Academie Françoiſe. Il avoit été Secrétaire de M. Fouquet & il fut enveloppé dans ſa diſgrace. Le crédit de ſes amis, ſon mérite perſonnel & ſurtout la réputation de bel eſprit qu'il s'étoit acquiſe, le tirérent enfin de la Baſtille. Choſe étrange, comme à la Cour les grands poſtes ſont gliſſans !

Il s'abandonna dans la ſuite aux controverſes ; genre d'étude ſec, épineux & plein d'illuſions. Il écrivit même contre les Calviniſtes d'une maniere aſſez vive, mais ſans aucun fruit : telle eſt la deſti-

née de toutes les disputes de Religion. Je suis uniquement surpris qu'un homme aussi zelé pour le Catholicisme que M. Pelisson, n'en ait voulu donner aucune marque extérieure, au lit de la mort. Il avoua que jusqu'à ce moment *il n'avoit agi que par politique.* Rien n'est plus bruleſque que de s'imaginer que l'homme écrit toujours suivant ce qu'il pense, & pense toujours suivant ce qu'il écrit.

CHAPITRE XVI.

De la mort de Gassendi & du célébre Hobbes.

IL y a une Philosophie austére & sauvage, dont je ne fais aucun cas. Elle n'aime la sageſſe que par rapport à cette sévérité chagrine qui l'accompagne. Elle tire l'homme du commerce de la vie, pour le plonger dans des spéculations chimériques. Tout ce qui

eſt ſimple & naturel, lui déplaît : la vérité même perd chez elle une partie de ſon mérite.

C'eſt cette eſpece de Philoſophie qui a été le partage des plus fameux Miſantropes * de l'antiquité. A force de diſcuſſions & de recherches épineuſes, ils ſe ſont trouvés au-delà du vrai. Que ce ſoit un paradoxe ou non, j'oſe aſſurer qu'on arrive ſouvent à la folie par le même chemin qui devoit conduire à la ſageſſe. Il faut un jugement bien délicat pour ne s'y point méprendre. Rendons là-deſſus juſtice à Epicure : perſonne n'a mieux ſçû que lui, rendre la volupté raiſonnable. C'eſt un art charmant, que celui de ſçavoir jouir avec délicateſſe des mêmes plaiſirs que le vulgaire goûte groſſiérement.

Gaſſendi eſt le Philoſophe qui a mis dans un plus beau jour les

* Diogene, Chryſippe, &c.

sentimens d'Epicure, & c'est aussi le Philosophe moderne que j'estime le plus. Sçavant sans rudesse & poli par tempérament, il n'a donné la Physique que pour ce qu'elle étoit, obscure, douteuse & souvent fausse. Il a plus insisté sur la Morale : c'est aussi la science qui devroit occuper l'homme uniquement, celle qui décide & du prix & de l'usage des plaisirs. Il est étonnant qu'on s'inquiéte de tant de choses inutiles, & qu'on néglige l'art de vivre agréablement. Gassendi étoit peu jaloux de ses connoissances, même de celles qu'il devoit à la pénétration de son genie. Il ne le témoigna que trop naïvement à l'heure de la mort.

Un de ses amis le vint voir, & l'ayant entretenu quelque temps sur sa maladie, lui demanda ce qu'il pensoit alors. Gassendi, après s'être bien assuré que personne ne pou-

pouvoit l'entendre, répondit en ces termes : *Je ne ſçai qui m'a mis au monde : j'ignore & quelle y étoit ma deſtinée & pourquoi l'on m'en retire.* On peut compter ſur une ignorance ſoutenuë de l'étude de quarante années. Elle a moins de brillant que la ſcience préſomptueuſe, mais elle a plus de ſolidité.

Parlons maintenant du fameux Hobbes, un des plus grands génies d'Angleterre. Il penſoit avec beaucoup de liberté, & il s'exprimoit avec beaucoup de hardieſſe : l'air déciſif a particulierement caractériſé ſes plus beaux ouvrages. Ennemi de la ſuperſtition, il haiſſoit tous ceux qui cherchent à entretenir la crédulité populaire. Les Théologiens ſur tout devinrent l'objet de ſon averſion. Il mépriſoit & leurs idées extravagantes & leur conduite ridicule. Rien n'eſt plus honteux pour le genre-humain, que de voir un nombre preſque

infini de personnes dans le monde, destinées uniquement à forger des chimères & à répandre des erreurs. Hobbes ne se dément point dans sa derniere maladie. Envisageant la mort sans effroi, il lût avec plaisir plusieurs épitaphes que ses amis lui destinoient, & il dit en plaisantant qu'il leur préferoit celle-ci : *Voici la Pierre du* (a) *Philosophe*.. Prêt enfin à rendre l'ame, il s'écria : *Je vais faire un grand saut dans l'obscurité.* C'est à l'incertitude où se terminent toutes nos méditations. Chose plaisante ! L'homme est assez habile, quand il est sincérement convaincu de son ignorance.

Hobbes avoit un foible assez remarquable dans un homme peu attentif aux opinions populaires. Il craignoit de se trouver seul :

(a) La raillerie est fondée sur ce qu'on se sert aussi en Anglois de cette expression, pour dire *la Pierre Philosophale*.

il redoutoit * la puiſſance chimérique des Lemures & des Sorciers. Peut-on maintenant donner une définition éxacte de l'eſprit-fort ?

* Voyez la vie de Hobbes écrite en latin.

CHAPITRE XVII.

Du caractére de l'Abbé Bourdelot.

C'EST un art difficile que celui de railler finement. Une plaiſanterie délicate eſt l'ouvrage d'un goût excellent, & le lien le plus agréable de la ſocieté. Cette matiere n'eſt ſuſceptible d'aucunes régles : la Nature ſeule doit s'en mêler. Il faut qu'elle communique à l'eſprit cette politeſſe vive, qui empêche sûrement que la converſation ne ſoit froide & inanimée. On tombe dans un défaut ſi eſſentiel ou par le comique outré, ou par de fades plaiſanteries. L'Abbé Bourdelot, ſi connu en France, évita ces deux extrêmités

592991

avec le plus grand bonheur du monde. Il étoit Medecin de Christine, Reine de Suede, dans le temps qu'elle voulut voir tous les Sçavans de l'Europe : action assez burlesque pour une Princesse raisonnable. L'Abbé Bourdelot n'épargna point ceux qui apporterent à la Cour toute l'austérité de leur cabinet. Il en faisoit chaque jour de nouvelles plaisanteries : il attaqua particulierement *Samuel Bochart* & le fameux *Isaac Vossius*, qui avoient perdu parmi leurs livres cette élégance d'esprit si nécessaire à la societé. Un défaut essentiel à ceux qui ne sont touchés que d'une étude délicate, est de mépriser les sciences trop serieuses & trop profondes : ils ont peut-être raison : la politesse de l'esprit est préférable aux connoissances arides & aux recherches épineuses.

Lassé de la Cour de Suede, l'Abbé Bourdelot revint en Fran-

ce, où il s'attacha particulierement à Monſieur le Prince de Condé. Il fut bien-tôt connu de tous les Sçavans de Paris, qui regardoient ſa maiſon comme le ſéjour de la liberté. On s'y aſſembloit toutes les ſemaines, une ou deux fois, & la raillerie délicate n'y étoit point épargnée. L'Abbé Bourdelot entretenoit ordinairement la compagnie d'une maniere polie & enjoûée. Il mourut avec les mêmes diſpoſitions d'eſprit, ſa vivacité naturelle ne l'abandonna point.

Le Curé de Saint S.... vint l'exhorter dans ſa derniere maladie; mais peu content de ſon zéle, il fut frappé de la groſſiereté de ſes expreſſions, & il le pria de lui parler en Latin. Le Prêtre étonné s'accommoda à la volonté du malade & voulut citer un paſſage de Saint Auguſtin: *Quoi! Monſieur*, dit-il, en ouvrant un œil mourant, *pouvez-vous approuver un pareil*

langage? Mon oreille eſt choquée des expreſſions rudes d'un Afriquain. Je n'oſe décider ſi cette repartie eſt blâmable; mais auſſi doit-on l'abandonner à la critique des perſonnes ſcrupuleuſes.

CHAPITRE XVIII.

Remarques ſur ceux qui ont compoſé des vers au lit de la mort.

LE monde n'a jamais manqué de Poëtes, mais on en a vû peu qui ayent expiré entre les bras des Muſes. Il ſemble qu'elles ſoient trop badines pour un moment ſi ſérieux. L'empereur Adrien n'en a pas jugé ainſi. Philoſophe juſques ſur le Thrône, il compoſa une heure avant que de mourir ces vers pleins d'enjoûment:

Ma petite ame, ma mignonne,
Tu t'en vas donc, ma fille, & Dieu ſçache où tu vas;

Tu pars ſeulette, nuë & tremblotante, Helas!
Que deviendra ton humeur foldhomme?
Que deviendront tant de jolis ébats. *

On remarque au travers de la gaieté d'Adrien, un grand fonds d'incrédulité ſur les affaires de l'autre monde. Il étoit aſſez habile pour douter, mais il n'oſoit examiner pourquoi il doutoit. C'eſt ordinairement à force d'étudier la Religion, qu'on ſe trouve engagé à ne rien croire. L'incertitude des grands Hommes s'établit ſur les mêmes principes qui ſervent à convaincre le vulgaire.

Je crains d'en avoir trop dit ſur une matiére auſſi délicate. Il y a certaines erreurs dans le monde, qui ont droit de paroître impunément & de braver toute la Philoſophie. Ces ſortes d'erreurs ſont d'autant plus à craindre, que les

* *Ces vers ſont de la traduction de Monſieur de Fontenelle.*

hommes se font une loi de ne les point combattre.

Passons de l'Empereur Adrien à quelques Sçavans de profession qui meritent d'avoir place dans ce Recueil. Le premier qui s'offre à mon esprit, est Elisius Calentius, Poëte celebre à la Cour d'Alphonse, Roi de Naples. Il écrivoit avec beaucoup de politesse, & n'écrivoit que pour s'amuser : jamais personne n'a été plus propre que lui à prendre le temps comme il viendroit, & à ne point s'embarasser du lendemain. Aussi a-t-il vécu dans une grande pauvreté, ne possedant pour tout revenus que le titre de bel esprit. Son épitaphe le témoigne assez ; c'est lui-même qui a eu soin de la composer en expirant.

Ingenium natura dedit, fortuna Poëtæ
Defuit, atque inopem vivere fecit amor.

Elisius Calentius ne pouvoit

mieux repréſenter ſon caractére que par ces vers, où l'on voit briller beaucoup de naïveté. Combien y a-t-il de Poëtes à qui ils conviennent de la même maniere? Paſſerat, par exemple, n'eut d'autres biens qu'une réputation acquiſe à grands frais, il ne voulut pas même en amaſſer, faiſant moins de cas de toutes les richeſſes du monde que de la vraie érudition. Voilà des ſentimens que notre ſiecle aura de la peine à approuver, & quiconque oſeroit aujourd'hui les ſoûtenir en Public, ſe feroit au moins traiter de viſionnaire : tant il eſt vrai qu'on trouve peu de gens en état de comprendre, qu'il y a quelque choſe de meilleur, par rapport à l'homme, que d'être riche.

Revenons à Paſſerat. Il avoit l'eſprit aſſez juſte, & l'on voyoit briller également en lui la vivacité de l'Orateur & la douceur du

Poëte. Il étoit du nombre de ces *hominum venustiorum* dont parle Catulle, & que nous ne pouvons bien exprimer en notre langue. Ce que je dis, est connu de tous ceux qui ont lû ses Ouvrages, & qui sont encore touchés des graces de la Langue Latine. Comme Passerat aimoit à railler finement, il conserva son esprit railleur jusques dans cette épitaphe qu'il se fit en mourant.

Jean Passerat ici sommeille
Attendant que l'Ange l'éveille,
Et croit qu'il se réveillera
Quand la trompette sonnera.
S'il faut que maintenant en la fosse je tombe,
Qui ai toujours aimé la paix & le repos
Afin que rien ne pese à ma cendre & mes os,
Amis, de mauvais vers ne chargez point ma tombe.

On peut remarquer en passant jusqu'où alloit le bon goût de Passerat, qui ne vouloit pas qu'on le

louât d'une maniere peu ingénieuſe. Je ne ſçai ſi ſes mnâes ne furent point troublées par quelque indiſcret Panégyriſte ; car c'eſt une choſe difficile que de faire ſeulement un éloge médiocre.

Ne mettons pas au rang des loüanges mauvaiſes & inſipides, le remerciment que Mellin de Saint-Gelais fit à ſon luth, de tous les plaiſirs qu'il lui avoit procurés. Ce remerciment eſt conçû en des termes aſſez choiſis, pour mériter l'attention du Lecteur.

Barbite, qui varios leniſti pectoris æſtus,
Dum juvenem nunc ſors, nunc agitabat amor,
Perſice ad extremum rapidæque incendia febris,
Quâ potes, infirmo fac leviora ſeni.
Certè ego te faciam ſuperas evectus in oras
Inſignem ad citharæ ſidus habere locum.

Il eſt aiſé de voir que Mellin de Saint-Gelais a compoſé ces vers preſque en expirant. Attentif à ſe

procurer des idées divertissantes, il ne pouvoit s'y prendre de meilleure grace qu'en se livrant aux Muses. Aussi ont-elles une adresse merveilleuse pour bannir toutes sortes de chagrins : leur commerce fait oublier à l'homme qu'il est raisonnable, pour le plonger dans de douces rêveries. Que sçai-je si les plaisirs qui dépendent d'une imagination peu réglée, ne sont pas les plus sensibles ? Le Poëte Ronsard se voyant au moment fatal où il devoit mourir, s'avisa de faire des vers pour une maîtresse qu'il aimoit depuis long-temps. La chose lui réussit : il quitta la vie sans s'en appercevoir. Quoiqu'on en puisse dire, les caractéres les plus sages ne sont pas toujours les plus propres à nous rendre heureux.

CHAPITRE XIX.

Examen de quelques inſcriptions aſſez curieuſes.

IL y a certaines profeſſions dans le monde qui paroiſſent mépriſables en elle-mêmes; les perſonnes pourtant qui y excellent, ſont généralement eſtimées. Je voudrois qu'on me pût rendre raiſon de cette bizarrerie.

Le métier de Courtiſanne eſt une choſe odieuſe, cependant Rodope & Phryné ont paru avec éclat dans leur pays, & jamais la vertu ne leur auroit merité autant d'applaudiſſement que leur coquetterie. Aſſurées du goût que les hommes auront toujours pour leur métier, elles ſe ſont mêmes crûës en droit de tranſmettre leurs noms à la poſtérité par des inſcriptions & des monumens; choſe plai-

CHAPITRE XX.

Des grands Hommes qui n'ont rien perdu de leur gaieté, lorsqu'on les menoit au supplice.

LE courage de ces fameux criminels que leur malheur conduit sur l'échaffaut, est souvent une espece de fureur pour conserver les débris d'une réputation mourante. Je ne sçai quel desir de fausse gloire ne laisse rien alors aux mouvemens de la nature. Nos Poëtes tragiques ont fort bien connu cette dureté de courage; ils inspirent aux Heros qui vont au supplice un air intrépide & féroce, qui s'aigrit par le ressouvenir de leur grandeur passée, & par l'approche d'une mort certaine. L'expérience nous apprend qu'on plaint ceux qui souffrent, & qu'on loue ceux qui souffrent courageu-

ſement. Ainſi la conſtance des illuſtres malheureux eſt intereſſée : c'eſt le dernier hommage qu'ils rendent à la vertu, & c'eſt ſouvent un hommage forcé, qui ne merite aucune eſtime. Je me défie de ces ſentimens qui s'éloignent trop du naturel, & dont le ſublime eſt mêlé de ridicule. Ces deux choſes ſont auſſi voiſines l'une de l'autre, que l'extrême ſageſſe & la folie.

On ne doit donc compter que ſur le courage de ceux qui attendent nonchalamment les plus affreux ſupplices. Leur indifférence me paroît préférable à la vaine fierté de certains Héros qui inſultent à leurs malheurs.

J'aime à voir un grand Chancélier d'Angleterre, qui continue ſes bons mots, même après avoir entendu ſa condamnation. On s'apperçoit bien que je parle de Thomas Morus, un de ces hommes illuſtres, qui ſe perdent par

trop de mérite : c'eſt quelquefois le plus grand des malheurs que de penſer, & ſur-tout de parler autrement que le vulgaire : l'ignorance qui ne ſçauroit ſouffrir les perſonnes rares, ſe tourne en jalouſie, & la jalouſie, quand elle manque de veritables accuſations pour perdre quelqu'un, en invente. Cela s'eſt vû plus d'une fois dans ces temps où l'on puniſſoit avec la derniere rigueur les nouveaux Sectaires; temps malheureux, & qui ne peuvent s'ajuſter avec l'honneur du genre humain. De quel droit, foibles & ſujets à l'erreur, voulons-nous obliger les autres hommes à penſer comme nous ?

Etienne Dolet, qu'on brûla à Paris l'an 1546. n'avoit d'autre crime qu'un trop grand attachement aux nouveaux dogmes de Calvin. On lui fit là-deſſus ſon procès, & les Juges mal-inſtruits ou prévenus, le condamnérent au

dernier ſupplice. Il ne perdit point ſa belle humeur dans cette rencontre, & peu attentif aux diſcours d'un Cordelier qui l'accompagnoit, il ne ceſſa de plaiſanter. Apparemment l'éloquence du Moine ne l'avoit gueres touché. Un autre Sçavant, brûlé pour crime d'Athéïſme à Toulouſe, conſerva autant de gaieté qu'Etienne Dolet, quand il fut au lieu du ſupplice. Ce Sçavant eſt Lucilio Vanini, célebre parmi les Eſprits-forts modernes : on l'accuſa d'enſeigner ſecrettement l'indifférence des Religions, & il fut condamné au feu par un Arrêt du Parlement de Toulouſe. Etant ſur le bûcher, Vanini s'écria d'une voix diſtincte : *Jeſus-Chriſt a, dit-on, craint la mort ; & moi, je ſuis intrépide en ce dernier moment.* Il couronna par ces paroles une vie aſſez libertine ; je ne parle que d'un libertinage de ſentimens. Les plus

honnêtes hommes parmi les Anciens y ont été fort sujets : les Aristides, les Phocions, les Socrates, ces ames roides & vertueuses, paroissoient assez indifferens sur le chapitre de la Religion. Qu'on dise après cela que l'esprit d'incrédulité est toujours une marque de débauche.

J'ai parlé ci-dessus de Phocion, pour avoir lieu de rapporter ses dernieres paroles. C'étoit un homme vertueux, sans aucun ménagement. Comme on le menoit au supplice, un jeune étourdi lui cracha au visage. Il se mit à sourire, & se tournant vers les Magistrats qui l'accompagnoient, *avertissez ce personnage*, leur dit-il, *de ne pas ouvrir une autre fois la bouche si desagréablement*. C'est sans doute un ancien usage de la Justice, que de mener tuer les hommes en cérémonie. Elle étoit aussi ridicule du temps de Phocion, que de ce-

lui de Boileau : on peut craindre qu'elle ne change pas ſitot.

Rapprochons-nous maintenant du ſiécle où vivoit le Cardinal de Richelieu. Habile dans cet Art de gouverner, qui ſuppoſe toujours un eſprit ſublime, il ſçut profiter de la foibleſſe d'un Roi peu éclairé, pour ſatisfaire ſes paſſions particulieres : car la vûë du bien de l'état n'a point été le ſeul motif qui le faiſoit agir. Quoi qu'il en ſoit, le Duc de Montmorenci, Meſſieurs de Thou, de Saint-Marc &c. ont ſouffert la mort avec beaucoup de fermeté. Le plus fier heroïſme ne peut aller plus loin. J'admire principalement M. de Thou, qui a le courage de ſe compoſer une épitaphe, & le Duc de Montmorenci, qui ſe ſert d'expreſſions tendres & paſſionnées en écrivant à ſa femme. Il faut être plus que grand Homme pour entrer dans ces petits détails : il faut ſçavoir badiner avec la mort.

CHAPITRE XXI.

Extrait de quelques pensées de Montagne.

JE lis avec plaisir les Auteurs qui se plaignent au naturel dans leurs ouvrages : on y voit régner peu d'affectation, & beaucoup de cette maniere vive & agréable qui charme les personnes sensibles aux beautés naïves. Montagne est un de ceux qui ont écrit sans art, ni préparation ; il s'est montré au Public dans son deshabillé. Simple, touchant, mais avec cela convaincu de la méchanceté du cœur humain, il s'est fait une sorte d'esprit propre à plaire ; aussi en le lisant se sent-on forcé à l'aimer : peu d'Auteurs sont assez heureux pour cela.

Je ne ſçai ſi Montagne eſt mort en plaiſantant, il étoit du moins réſolu à tirer parti de ce dernier moment. *Jamais homme ne ſe prépara à quitter le monde plus purement & pleinement, & ne s'en deſprint plus univerſellement qu'il s'attendoit de faire. Il ne ridoit non plus le front du penſement de la mort, que d'une autre. Il la nommoit l'unique port des tourmens de cette vie, le ſouverain bien de nature, ſeul appui de notre liberté, & commune & prompte recepte à tous maux.* Avec des ſentimens ſi généreux, eſt-il étonnant qu'il ait dit, *que tout revient à un, que l'homme ſe donne ſa fin, ou qu'il la ſouffre, qu'il coure au-devant de ſon jour, ou qu'il l'attende?* En effet, le paſſage de la vie au trépas doit-il être regardé comme quelque choſe de ſi conſidérable? Après une ſérieuſe attention, on avoüe ingenûment que c'eſt moins que rien.

Montagne en cent endroits de ses Essais a parlé avec éloge des morts plaisantes & *entremelées de gaudisserie*. Voici principalement ce qu'il en dit dans le chapitre XL. du premier Livre. Je rapporte ses propres paroles. » Combien voit-» on de personnes populaires con-» duites à la mort, & non à une » mort simple, mais meslée de » honte, & quelquefois de griefs » tourmens, y apporter une telle » asseurance, qui par opiniastreté » qui par simplesse naturelle, » qu'on n'y apperçoit rien de » changé de leur état ordinaire : » établissans leurs affaires domes-» tiques, se recommandans à leurs » amis, chantans, préchans & » entretenans le peuple ; voire » y meslans quelquefois des mots » pour rire, & beuvans à leurs » cognoissances, aussi-bien que So-» crate ? Un que l'on menoit au » gibet, disoit qu'on gardast de

» passer

» paſſer par telle ruë ; car il y avoit » danger qu'un Marchand lui fit » mettre la main ſur le collet à » cauſe d'une vieille dette. Un au- » tre diſoit au Bourreau qu'il ne le » touchât pas à la gorge, de peur » de le faire tréſſaillir de rire, tant » il étoit chatouilleux. L'autre re- » pondit à ſon Confeſſeur, qui lui » promettoit qu'il ſouperoit ce » jour-là avec Notre-Seigneur : » Allez vous y en, vous, car de ma » part je jeûne. Un autre ayant de- » mandé à boire, & le Bourreau » ayant bû le premier, dit ne vou- » loir boire après lui, de peur de » prendre le mal de Naples &c. Et » de ces viles ames de bouffons, il » s'en eſt trouvé qui n'ont voulu » abandonner leur gaudiſſerie en » la mort même. Celui à qui le » Bourreau donnoit le branle, s'é- » cria, vogue la galére, qui étoit » ſon refrein ordinaire &c. « Le reſte du chapitre mérite d'être lû.

CHAPITRE XXII.

S'il y a de la bravoure à se donner la mort.

ON prodigue un peu trop dans le monde le titre de grand-Homme, & on y prend pour une vertu ce qui n'est proprement qu'une brutalité déguisée. Si je prenois pour juge l'Auteur de l'Art de penser, il avoueroit que *puisque la bravoure ôte ordinairement à l'ame la connoissance du péril, elle ne doit passer que pour une vertu machinale.* Ainsi les Heros doivent plus à leur tempérament, qu'au soin qu'ils ont de paroître tels.

N'y auroit-il en effet qu'à se tuer dans un malheur pressant, pour devenir grand-Homme ? Ne seroit-ce pas laisser à des passions étrangeres le soin de notre répu-

tation? On ne peut gueres aimer la vie, lorſqu'on eſt accablé de chagrins & de douleurs cuiſantes: la mort eſt alors un bien aſſez conſidérable, pour la chercher de quelque façon que ce ſoit. Je me ſouviens d'avoir lû, qu'au paſſage du Rhin, Monſieur le Comte de G... arrêta le piſtolet à la main Monſieur D... qui ſe vouloit jetter dans la riviére des premiers. Vous ſeriez heureux, lui dit-il, de vous noyer aujourd'hui, un homme auſſi endetté que vous ne doit point craindre la mort; mais payez-moi les deux mille louis que vous me devez, & vous paſſerez enſuite tant qu'il vous plaira. C'eſt là reprocher finement à un homme qu'il n'eſt brave que par néceſſité, & que le déſeſpoir eſt ce qui éxcite ſon courage. Certainement Monſieur D..... ne reſſembloit pas à ce Romain dont Auguſte fit acheter le lit. Comme

on s'en étonnoit, il répondit à un de ses Courtisans; *habenda est ad somnum culcita illa, in qua ille cùm tantum deberet, dormire potuit.*

Il n'y a jamais eû lieu au monde où tant de personnes se soient tuées volontairement qu'à Rome. Cette République s'est distinguée par la sévérité de son courage : il semble même qu'elle n'ait point mis assez de différence entre les mouvemens de la vertu heroïque & la dureté d'une humeur féroce. Saint-Evremond l'a bien reconnu dans ses Remarques critiques sur le génie du Peuple Romain.

J'avoüerai cependant qu'il y a des occasions où il est glorieux de se tuer; mais il faut alors que la mort soit accompagnée de certaines circonstances, qui ne marquent ni désespoir, ni brutalité. Le Sophiste dont parle Suétone, me plaît assez. Las de lutter con-

tre une fâcheuſe maladie, il aſſembla le Peuple pour lui expliquer les raiſons qu'il avoit de ſe procurer la mort. On fut étonné de ſa hardieſſe, & on l'approuva. Séneque le Tragique a fort bien établi le droit que les hommes ont ſur leur vie; nous acquerons ce droit en naiſſant, & c'eſt le ſeul qui nous met au-deſſus de la Nature même. Voici les vers de Séneque.

Ubique mors eſt, optime hoc cavit Deus.
Eripere vitam nemo non homini poteſt,
At nemo mortem: mille ad hanc aditus patent.

C'eſt une injuſtice que de traiter en criminel celui qui hâte ſa mort. Mais les Loix ſont-elles toujours conformes au bon ſens, & ne varient-elles pas ſelon le génie de chaque Nation? On gardoit à Marſeille, aux frais du public, un breuvage préparé pour ceux qui

vouloient abandonner la vie. On eſtimoit à Rome les Heros qui oſoient ſe tuer. Brutus & Caſſius, ces illuſtres meurtriers de Jules-Ceſar, ont paſſé pour les derniers des Romains. Peut-être en les nommant ainſi, n'avoit-on en vûë que le courage avec lequel ils s'étoient l'un & l'autre procurés la mort.

Avoüons-le de bonne foi, les idées de vertu & de vice ſont aſſez chimeriques : elles ſuppoſent autant de vanité que d'ignorance, & ce ſont-là les deux écueils de l'eſprit humain.

CHAPITRE XXIII.

De quelques particularités qui concernent ce ſujet.

IL y a de grandes bizarreries dans la mort des hommse. Les

eſprits-forts tombent en expirant dans les plus petites minuties de la Religion, & les Philoſophes quelquefois deviennent fous ou viſionnaires. François Bacon, ſi connu par ſes livres du rétabliſſement des Sciences, mourut en homme peu ſenſé. Sorbiere raconte qu'il laiſſa par ſon teſtament plus d'un million de legs, lui qui avoit mangé tout ſon bien. Il legua ſur tout quatre cent mille francs à un Collége dont il avoit formé le plan en ſon imagination. C'eſt une choſe aſſez triſte, que l'homme ne puiſſe pas s'aſſurer qu'il ſera raiſonnable tout le temps de ſa vie.

Je ne ſçai ſi Scarron a traité la mort avec cet air burleſque qui lui étoit ſi naturel; mais il a eû l'avantage de faire rire les gens de l'autre monde. C'eſt Ménage qui l'aſſure; nous devons nous en

rapporter à ſa parole, car les Poëtes donnent-ils jamais de caution?

Deliciæ procerum, tota notiſſimus urbe,
Venerat ad ſtygias Scarro facetus aquas:
Solvuntur riſu, mœſtiſſima turba, ſilentes;
Hic jocus & luſus, hic lacrimant veneres.

Un vieux Poëte a débité quelque choſe de ſemblable en parlant de Rabelais : ſes vers ſont plus naturels que ceux de Menage.

Pluton, Prince du noir empire,
Où les tiens ne tiens jamais,
Reçois aujourd'hui Rabelais
Et vous aurez tous de quoi rire. *

Je dirai en paſſant que les morts ſont gens de grande réfléxion, accoutumés à moraliſer, & qui ont oublié juſques au nom de plaiſanterie. Il ne falloit pas moins d'un Scarron, ou d'un Rabelais, afin de les exciter à rire. Pour Molie-

* *L'Auteur de ces 4. vers eſt J. Antoin. Baïf.*

re, cet excellent Comique, qui a ſçu joindre la naïveté à l'enjoûment, il mourut preſque ſur le théâtre, à une repréſentation de ſon *Malade imaginaire*. Un Poëte Latin a dit aſſez joliment, que la mort fut choquée de voir qu'il oſoit la contrefaire.

Roſcius hîc ſitus eſt triſti Molierus in urnâ,
Cui genus humanum ludere, lusus erat.
Dùm ludit Mortem, Mors indignata jocantem
Corripit & mimum ſingere ſæva negat.

L'illuſtre Moliere avoit beaucoup de ce génie heureux & propre à caractériſer les hommes. Il ſçavoit l'art de donner un tour original aux penſées les plus communes; nous n'avons rien dans les anciens Comiques qui lui ſoit préférable. Avec un grand attachement au plaiſir, Moliere ne laiſſoit pas d'être Philoſophe; mais ſa Philoſophie peu ſéche & peu aride, lui faiſoit mépriſer la

vie, dans le temps même qu'il en joüissoit avec le plus d'ardeur. Voila à quoi se réduit le nouveau Sistême que j'ose présenter au Public ; Sistême fondé sur les lumieres de la droite Raison, qui nous engage à continuer en mourant le train ordinaire de notre vie.

FIN.

POESIES DIVERSES

Vitiis ſine nemo naſcitur, optimus
ille eſt
Qui minimis urgetur.

AVERTISSEMENT.

LE Public peut être assuré que ces Poësies partent de la même main, que les *Réfléxions sur les grands hommes qui sont morts en plaisantant.* On y reconnoîtra le genie de Monsieur D*** hardi & entierement contraire aux vaines bagatelles qui occupent les hommes. Peut-être échaperont-elles aux injures

AVERTISSEMENT
de certains Journaliſtes : du moins le Public eſt trop judicieux pour ſe déclarer en faveur de ſi indignes Cenſeurs.

POESIES DIVERSES.

CHANSON.

Iris, je ne puis m'en défendre,
L'Amour va briller dans mon cœur;
Si le vôtre étoit aussi tendre,
Helas! quel seroit mon bonheur!

Je vous fais un aveu sincere
Et je prens à témoin l'Amour:
Puis-je esperer pour mon salaire,
Belle Iris, un peu de retour.

LE PANTAGRUELISME.

A M. D. L. R.

Maitre François, honneur du temps passé,
Et dont les sots n'ont l'ouvrage effacé,
Dit qu'un bon Pantagrueliste
Mieux vaut qu'Avocat ou Sophiste,
Que Chroniqueur, que devot Pâpelard,
Ou Medecin à visage blaffard.
Or avez bien appris par vos lectures
Ce qu'est Pantagrueli'er:
C'est du bon temps joyeusement user,
Peu lire ès doctes écritures,
Sans remord prendre ses ébats,
N'avoir procès, ne noise, ne debats,
Chercher souvent la gente bachelette,
Point n'épargner la Veuve blondelette,
Boire, manger, rire & chanter d'autant,
Sans cure avoir ni soin du demeurant.
Ainsi vivoit le très-bon Epicure,
Homme benoît, ami de la Nature,
Qui ne cherchoit en tous ses passetemps
Que douce joie & vrais contentemens.

Ainſi vivons ſans remords, ſans contrainte,
Et délivrés d'une ſervile crainte,
Bornons nos plus charmans deſirs
A joüir des tendres plaiſirs.

CHANSON.

QUe Bacchus, que l'Amour envoie
De tendres Buveurs en ces lieux :
Jeux charmans, Plaiſirs gracieux,
C'eſt à vous d'exciter la joie :
Traitons aujourd'hui la Raiſon
De Folie ou bien de Chanſon :
Que l'Amour ne ſonge qu'à boire ;
Que Bacchus s'enflamme en ce jour ;
Faiſons balancer la victoire
Entre le bon Vin & l'Amour.

EPIGRAMME.

DAns un * fauteuil certain ample Chanoine
Se repoſoit après un long repas.
Un Juif ardent & bruſque comme un Moine
Lui propoſoit maints & maints joyeux cas:
Parbleu, dit-il, avec votre M***
Vous nous croyez étourdir diablement.
L'homme de Dieu ſe levant en furie,
Voulut citer le N***. T***
Pour le N***, ma foi, je le recuſe:
A tel Ouvrage aucun Juif ne s'amuſe.
Hé bien du V***, je fais un cas pareil,
Répond ſoudain le Chanoine vermeil.
Que maintenant Juge habile décide
En qui des deux git raiſon plus ſolide.

* *Une plaiſanterie arrivée à Londres chez feue Madame la Ducheſſe de Mazarin, a fait naître cette Epigramme.*

A MADEMOISELLE DE BRISAMBOUR.

EN me promenant ce matin
J'ai rencontré l'Amour badin,
Plus paré qu'à ſon ordinaire :
Que cherchez-vous ? à qui voulez-vous plaire ?
Lui dis-je avec un ris malin ?
Ami, ce n'eſt point ſans deſſein,
Que l'Art a ſervi la nature
Pour rehauſſer votre parure.
Je vais trouver, me répondit l'Amour,
Une jeune & tendre Bergere,
Qui plaît, ſans ſonger même à plaire ;
C'eſt l'adorable Briſambour.
Quelle a d'attraits ! ô Dieux ! qu'elle a de charmes !
Un eſprit fin, un modeſte enjoûment,
Un viſage plein d'agrément,
Tout m'autoriſe à lui rendre les armes,
Et tout conſpire à m'enflamer.
Jugez de ſon rare merite,
Puiſque l'Amour oſe l'aimer . . . . .

Mais le temps preſſe, je vous quitte,
Et je crains de perdre avec vous
Des momens qui me ſont trop doux,

Ah ! qu'il faut être aimable,
Charmante Briſambourg,
Pour ſe faire aimer de l'Amour.
Ce Dieu ſi fier, ſi redoutale
Cede à l'éclat de vos beaux yeux :
Son goût & ſa délicateſſe
Brillent dans ſa tendreſſe.
Que votre ſort eſt glorieux !

A MADAME DE M***

IL eſt un fameux Monaſtére,
Bâti dans l'Iſle de Cythére,
Où Dame Venus tient ſa Cour.
Là vient ſe repoſer l'Amour,
Quand armé de ſa gente flèche,
A jeune cœur il a fait brèche.
Là demeurent charmans Plaiſirs,
Jeux badins, gracieux Deſirs.
Là jamais ne parut Triſteſſe,
Mais bien douce & ſaine Allegreſſe,
Qui de ſi gentille maiſon
Pour jamais chaſſa la Raiſon,
Monſtre cruel, dont la manie
S'oppoſe au repos de la vie.
Là delivré de ſoins jaloux,
L'Amant s'éxerce en l'Art de plaire
Et ne ſent de bonheur plus doux,
Que de vivre avec ſa Bergere.
Là Sceptres ſont comptés pour rien,
Papes & Rois ſont bagatelle :
Mais le cœur tendre d'une belle
Paſſe pour unique & vrai bien.

C'eſt dans ce charmant Monaſtére
Que d'Amour ſont les Rituels,

Livres fameux & ſolemnels,
Où par la Reine de Cythere
Sont conſacré les noms vantés
De toutes ces rares Beautés,
Qui par eſprit & gentilleſſe,
Par coups d'œil vifs, par dits flateurs,
Ont ſçû d'amour & de tendreſſe
Echauffer les plus nobles cœurs.

Or ſçachez, Dame incomparable,
Qu'avez une place honorable
Dans cet ouvrage redouté,
On y vante votre beauté
Beaucoup plus que celle d'Helene,
D'Andromaque ou de Polixene.
Là votre air tendre & gracieux,
Votre eſprit plein de mignardiſe,
Vos yeux où l'Amour ſe déguiſe,
Sont décrits en ſtyle pompeux.
Bref, rien n'eſt paſſé ſous ſilence,
Ni traits vifs, ni diſcours flateurs,
Ni la troupe d'adorateurs
Aſſervie à votre puiſſance.

Rendez donc graces à l'Amour,
Mais ſans rougir de ſa victoire:
Songez à chanter chaque jour
Et ſon triomphe & votre gloire:

CONTRE QUELQUES MAUVAIS POETES.

OBſcure & vile Populace,
Inſipides Auteurs,
Qui dans les bourbiers du Parnaſſe
Rimez, en dépit des neuf Sœurs,
Aiguiſez vos plumes cyniques,
Armez-vous de traits Satyriques,
Ajoutez de monſtrueux vers
A votre proſe de travers.
Je ne ferai, lâches Critiques,
Que vous répondre par mes ris :
Et c'eſt un aſſez digne prix
De vos fureurs antilyriques.

EPIGRAMME.

MOn défaut eſt la paillardiſe :
C'eſt-là mon unique péché,
Diſoit au vieux Pére Moïſe
Un jeune Gars fort débauché :
Et puis lui nommant ſa maîtreſſe,
Vantoit ſa force & ſon adreſſe
A ce jeu qu'Amour rend ſi doux,
Et qui nous fait à tous envie.
Mon Dieu, quelle chienne de vie !
Répondit le Moine jaloux.
Là, là, mon Pere, point tant chienne.
L'Amour eſt un plaiſant lien.
Hé, maugrebleu je le ſçai bien,
Je ne parle que de la mienne.

SUR

SUR LA PRISON DU ROY DE ***

LE Grand Seigneur eſt bon Geolier,
Bien gardera ſon priſonnier.
A chercheur de mainte aventure,
Convient telle déconfiture.
Ce Don Quichote couronné,
L'honneur de la Chevalerie,
Eſt juſtement empriſonné.
Heureux, s'il l'étoit pour ſa vie!
A tous Pourfendeurs de Géans
Dieu donne même deſtinée:
Ne tient-il qu'à tuer des gens,
Pour avoir los & renommée?

A MADAME

L A C. D. M.

SE livrer aux tendres plaiſirs
Eſt choſe que Nature ordonne ;
Mépriſer gracieux deſirs
Eſt peché que Dieu ne pardonne.
Femmes ſont faites pour charmer
Cœur délicat qui ſçait aimer.
Le bon Bacchus, Dieu d'allegreſſe,
Inſpire mainte gentilleſſe :
Par lui les Catons ſont maudits,
Et gens de bien ſont ébaudis.

Or à Bacchus, comme à Cythere,
Offrons vœux, encens & priere.
Parmi douces joyeuſetés,
Menons plaiſante & ſaine vie,
Et de notre ſort enchantés,
D'un rang pompeux n'ayons envie.
Pourquoi perdre d'utiles jours ?
Le temps preſſe, & le plus bel âge
Eſt celui qu'au gré des Amours,

On livre au tendre badinage.
Qui s'affaire en ce pays-ci,
Plus Malheureux ſera dans l'autre.
Pour moi, qui de rien n'ai ſouci,
Du plaiſir je me fais l'Apôtre;
Mais je veux plaiſir ſans ennui,
Et qui ſoins n'entraîne après lui.

Or, vous en qui gît gentilleſſe,
Eſprit, beauté, tour gracieux,
Que penſez-vous de ces bas lieux,
Où pleins d'orgueil & de foibleſſe,
Les Mortels pipés & pipeurs
S'agitent pour de vains honneurs?
Bien plutôt goûtez l'avantage
D'être bifive, & plainement ſage;
Préferez les plaiſirs flateurs,
A l'éclat des fauſſes grandeurs.

SUR UNE COMPAGNIE MAL-ASSORTIE.

DAns une Salle basse & fort mal éclairée,
Un cercle d'Aigrefins d'un air respectueux,
Entouroit du logis la Dame malparée.
Sa fille au teint blême, aux noirs yeux,
Effrayoit d'un regard la cohorte importune
Des flateurs doucereux qui vouloient être siens.
Jugez pour des Parisiens,
La bonne & l'heureuse fortune!

EPITAPHE DE M. * * * *.

CY gît à la fleur de son âge,
Un Philosophe nonchalant,
Amoureux sans être galant
Et vertueux sans être sage.
Il eut peu de dévotion,
Peu de soins, peu d'ambition.
Il regarda toute la vie,
Comme un songe, une rêverie:
Sérieux par tempérament,
Studieux par amusement,
Il suivoit la loi toujours sûre
De la bonne & douce Nature.

D

2. S. *

[illegible] les pas d'Horace
[illegible] du Parnaſſe,
[illegible] melodieux
[illegible] plus puiſſant des Dieux,
[illegible] deſtinée.
[illegible] mentée.

[illegible] écrit en naiſſant,
[illegible] & naiſſant,
[illegible] Junon ennemie
[illegible] mourante vie.
[illegible] abhorré,
[illegible] égaré,
[illegible] la lumiere
[illegible] meurtre.
[illegible] rétribution
[illegible] mortelle poiſon
[illegible] de veine en veine,
[illegible] triſte & certaine.
[illegible].

[illegible] Epître peu de
[illegible] de la petite vé-

Le Medecin m'avoit abandonné.
Déja saisi d'une infernale joie,
Le noir Pluton couvoit de l'œil sa proie,
Et le cœur plein d'un lugubre succès,
Jà me comptois au rang de ses Sujets.
Peu s'en fallut : j'allois d'un pas rapide
Prendre séance au Manoir ténébreux,
Dernier séjour des Mortels malheureux.
L'affreuse Mort, helas ! étoit mon guide.
Je la suivois : la noire Deïté
Tenant en main son flambeau redouté,
Me conduisoit à travers les ténebres,
Lieux pleins d'horreurs, lugubres & funebres
Quand tout à coup elle fit un faux pas.
Je m'écriai de dépit & de rage :
La Mort n'osa parfaire son ouvrage,
Et moi fuyant les horreurs du trépas,
Je rappellai ma chaleur engourdie.
Lors à mes yeux toute ma maladie
Parut un Songe, Enfant du noir sommeil,
Mais que bientôt dissipe le reveil.
Depui[illegible]de la Mort abusée
Le [illegible]dit ma pensée.
[illegible]x de se ressouvenir
I[illegible]e l'on a pû souffrir !
[illegible] Nautonnier paisible,
[illegible]oute un charmant repos,
[illegible] d'un naufrage terrible,
[illegible]nés & les flots.
[illegible]toi que mon cœur préfere

Aux vains trésors que prise le Vulgaire,
Bien précieux, objet de mes desirs,
Vien dans ces lieux ranimer les Plaisirs,
Les Jeux, les Ris, la charmante Allegresse
Et les Amours & l'heureuse Tendresse.
Helas ! sans toi d'un solide bonheur
Peut-on trouver le vestige flateur ?
Sans toi l'éclat d'une haute naissance,
L'honneur brillant, l'immortelle science,
Et les trésors d'Attale ou de Cresus,
Ne sont pour moi que des biens superflus.

ODE

A MONSIEUR D***

SUR LA RETRAITE.

O Toi, qui du monde flateur
As reconnu l'éclat trompeur,
Et qui de l'homme mépriſable
Plains la baſſeſſe déplorable :
Ami, dans ces tranquilles lieux,
Où loin de l'affreuſe licence,
Regne l'aimable nonchalance,
Cherchons un bonheur gracieux.

Doux repos, helas ! que mon cœur
Eſt touché de votre douceur !
Que j'aime cette ſolitude,
Où l'on vit ſans inquiétude,
Où jamais de la vanité
L'on ne connut l'éclat funeſte !
C'eſt toi, monſtre, que je deteſte,
Qui troubles notre liberté.

En vain sous des lambris pompeux,
On croit goûter un sort heureux :
La noire tristesse environne
La plus éclatante couronne,
Et souvent le plaisir naïf
S'échappe d'une Cour fleurie,
Pour assaisonner la folie
D'un indolent & sage oisif.

Vous, qui dans les brillantes Cours
Passez vos plus fortunés jours,
Qui par une vertu barbare
Suivez l'honneur qui vous égare,
Ah! concevez tous vos malheurs.
L'Ambition à l'œil perfide,
Vous sert de tyran & de guide :
Seule, elle anime vos fureurs.

Arrêtez, coupables mortels !
A qui dressez-vous ces autels ... ô.
Dieux ! la trahison y préside.
Sous ses pieds la vertu timide
S'abandonne à de tristes pleurs.
Fortune sanglante & cruelle,
Toi, qu'adore un peuple rebelle,
N'insulte point à ses malheurs.

Que dis-je ? l'aimable équité
Gémit dans la captivité,
Et de ſes dépouilles ornée
Brille la licence effrenée.
Je vois le Sage malheureux
Pouſſer une plainte importune ;
Mais favori de la fortune,
Le mechant joüit de ſes vœux.

L'Yvreſſe d'un fatal poiſon
Rend l'homme ſourd à la raiſon.
Tout en lui n'eſt qu'un fol caprice.
Tantôt la cruelle avarice
Remplit ſon cœur de vains deſirs,
Tantôt, au gré de ſa tendreſſe,
Une Laïs enchantereſſe
Le livre à d'indignes plaiſirs.

Oui, je vois le monde pervers
En proye à d'infames travers :
J'y vois briller l'extravagance,
Et l'injuſtice, & l'ignorance.
Orgueilleux, mais foibles mortels,
D'un Dieu vengeur triſtes victimes,
Juſques à quand aux plus grands crimes
Eleverez-vous des autels ?

Ah ! cherchons un lieu retiré,
Qui soit des humains ignoré :
Sejour de la paix desirable,
Où jamais la guerre implacable
Ne porta ses noires fureurs.
Là dans l'ignorance profonde
Des maux qui déchirent le monde
Nous gouterons mille douceurs.

Heureux l'homme qui vit pour soi !
Il est son modele & son Roi.
Il suit de la sage Nature
La voix toujours aimable & sûre.
Soigneux de consulter son cœur,
Il en connoît le vrai système,
Et ne se tend point à lui-même
Le piege d'un crime flateur.

Tous les jours se levent pour lui
Exemts de chagrin & d'ennui.
Le présent flate sa pensée,
Mais jamais son ame blessée
N'a craint un avenir douteux.
Satisfait de la jouïssance
Des biens remis en sa puissance,
Il goute un repos précieux.

PRIERE

D'UNE * VIEILLE COURTISANE,

En consacrant à la Déesse Venus son Miroir.

LAïs, qui mit sa gloire à servir les Amours,
Vient t'offrir, ô Venus, ce seul bien qui lui reste.
Qu'il ne te soit jamais funeste,
En te rapellant tes beaux jours :
Que ce Miroir juste & fidele
Te représente toujours belle.
Pour moi, qui de l'amour ignore l'agrément;
Dont les yeux ont perdu leur air vif & charmant,
Je n'ose plus songer à plaire.
Ah ! que je serois temeraire.

De

* *Ces vers sont imités d'une Epigramme Latine d'Ausone.*

De vouloir dans ce jour, peu sûre de mes traits,
Chercher encor en moi quelques foibles attraits !
Je ne puis, malheureuse, offrir à ma pensée
Qu'un triste souvenir de ma beauté passée.

A MONSIEUR S***

MEDECIN.

DOcteur fameux, qui sçais de la Sagesse
Par dits badins éjoüir l'âpreté,
Et qui cherchant la douce volupté,
As de ton cœur banni vaine tristesse :
Lis cette Epitre, où sont propos joyeux,
Traits naïfs & tours gracieux,
Qui ne plairont ès esprits populaires,
Remplis d'erreurs & de sottes chimeres;
Mais à toi seul, à tes amis charmans,
J'offre mes vers ; & ma Muse badine
Point n'a cherché les applaudissemens
De la populace chagrine.

A la raison jadis tous les mortels
Offroient encens, élevoient des autels,

Loin d'eux encore habitoit l'impoſture,
La trahiſon, l'erreur, la vanité
Et la ſotte crédulité.
Chacun ſoigneux d'écouter la Nature,
Point n'eſtimoit immoderés plaiſirs,
Qui ſont ſujets à vaine repentance;
Mais par flateuſe & douce accoutumance,
Sçavoit regler ſes vœux & ſes deſirs.
N'étoit alors mention de Digeſtes,
De Loix, de Code ou de Procès funeſtes.
Nul ne péchoit, auſſi ne ſçavoit-on
Le plaiſant & burleſque nom
Ou de Grand, Chambre ou de Tournelle,
Aucun fat mollement couché
Sur un harnois de Fleurs de Lis jonché,
N'avoit encore au bon Droit fait querelle.
Tout étoit également bon,
Car tout étoit reglé par la nature:
Le moins ſçavant penſoit en Epicure,
Et vivoit mieux que le divin Platon.
On ne voyoit pour lors dévots à gages,
Pédants caffards, pieux vauriens,
Riches paſteurs & ſots paroiſſiens,
Enfin tous ces menus uſages
Qui du Vulgaire garroté
Fomentent la crédulité.
Quand tout à coup de la cave infernale:

Sortit l'Ignorance fatale.
A ſes côtés marchoit l'erreur,
Monſtre cruel, ſçavant Prothée,
Aux yeux malins, au ris moqueur,
Qui s'écria d'une voix concertée :
Quoi ! parmi ces mortels heureux
Régnera toujours la Juſtice ?
Que par un triſte ſacrifice,
La Vérité cède à mes vœux.
Auſſi-tôt elle ſe déguiſe,
Et ſous le viſage emprunté
De maint Docteur à barbe griſe
Elle chaſſa la Liberté.
D'extravagance & de fatuité
L'humaine race alors fut abreuvée.
On vit expirer l'Equité.
La raiſon triſte & baſſouée
Vers les Cieux reprit ſon eſſort.
Pour s'aveugler chacun fit maint effort,
Et renviant ſur ſes propres chimeres,
Voulut du Faux arborer les banieres,
Et ſe ſoumettre à ſes noirs documens.
Avint cependant que reſtérent
Au monde encor quelques honnêtes-gens,
Qui des ſots très-bien ſe raillérent.
Tels ſont ces ſublimes Eſprits
Qu'arma la piquante Satyre,

Et dont les ſolides Ecrits
Font aujourd'hui qu'on les admire.
Tels ſerons-nous, ſi du bon ſens
Ecoutons les vrais mouvemens,
Et ſi devenus raiſonnables,
Ne recevons de chimeriques fables.

A MONSIEUR B***

TOi, qui par ta délicateſſe
Nous rends aimable la ſagaſſe,
Et dont l'éloquente douceur
Flatant l'eſprit, touche le cœur;
Sçavant maître dans l'art de plaire,
Apren ce que tu dois penſer
De certain diſcours * populaire,
Qui certes a dû m'offenſer.
Eſt-il rien de plus ridicule
Qu'un homme ſain & dégagé
D'un contagieux préjugé,
Qui devient à la mort crédule,

* *On fit courir le bruit qu'étant fort malade, j'avois conſulté je ne ſçai quel Charlatan, qui prétendoit avec de ſimples paroles guerir les plus cruelles maladies.*

Se laisse mener par le bec,
Et semblable aux ames vulgaires,
Implore de vaines chimeres!
Ainsi fit jadis certain Grec,
Homme de vertu reconnuë,
Et qui faisoit profession
De braver toute illusion.
Il ne put soûtenir la vûë
Ni les approches du trépas,
Sans tomber dans d'étranges cas,
Et se livrer ès mains impures
Des hardis fauteurs d'impostures.
Bien duit-il à certaines gens,
Dont on renomme l'ignorance,
De manquer de persévérance;
Mais de tout homme de bon sens
Le caractére est la constance.
Pour moi, qui dès ma tendre enfance
Ai scu, libre en mes sentimens,
Me parer dès faux jugemens,
Conduit par un guide fidéle,
Mon premier maître & mon modéle,
J'ai voulu de la vérité
Suivre la douce autorité.
Sans dépendre d'aucun système,
Hardi, j'ai pensé par moi-même.
J'ai lû, j'ai cherché, j'ai douté,

Cinq ans entiers j'ai médité :
Et tous mes ſoins, toutes mes peines
Ne m'ont rendu que plus douteux,
Plus perplexe & plus ſoupçonneux.
Que de croyances incertaines,
Que d'erreurs, que d'obliquités,
Que de fades ambiguités
Rendent, helas! l'humaine engeance
Un théatre d'extravagance!
Ainſi du vulgaire hébété
J'ai plaint le funeſte ſervage,
Et par un chemin écarté,
Je me ſuis tiré d'eſclavage.
Pour toi, qui ſçais mes ſentimens,
Ami, dédaigne la ſotiſe
D'un peuple qui ſe tympaniſe,
En me prêtant ſes erremens.
Croi-moi : l'interêt ni la crainte
Ne me feront jamais maſquer,
Et quoiqu'on uſe de contrainte,
L'erreur ne pourra m'offuſquer.
Quoi! j'aurois pû de cent ſornettes
Railler en parfaite ſanté,
Et puis au moment redouté,
(Temps que craignent les femelettes),
On m'eut vû plein d'égaremens,
Trahir mes premiers ſentimens.

Non, non : de pareilles baſſeſſes
Mon cœur ne fut point infecté,
Et ſage dans ſa vanité,
Il ſçait mieux cacher ſes foibleſſes.
Mais c'eſt aſſez t'entretenir.
Je vais donc ma lettre finir,
En te ſouhaitant longue vie,
Sans chagrin, ſans mélancolie,
Corps ſain, eſprit hilarieux,
Et plaiſirs approuvés des Dieux.

FIN.

EPITAPHES
ET
AUTRES PIÉCES
PLAISANTES.

EPITAPHES
ET
AUTRES PIECES
PLAISANTES.

EPITAPHE
D'ADAM ET D'EVE.

Hic jacet non natus,
Attamen defunctus:
Hic jacet defuncta,
Attamen non nata.

DE LOTH.

CY Loth, ſa Femme en ſel, ſa Ville en cendre,
Il but & fit ſon gendre.

DE MONSIEUR DE LANGRES.

MOnſieur de Langres eſt mort Teſtateur olographe,
Et vous me promettez, ſi j'en fais l'Epitaphe,
Les cent écus par lui legués à cet effet.
Parbleu, l'argent eſt bon dans le temps où nous ſommes.
Payez. Le voilà fait.

DU MEME.

DU MEME. par La Monnoye

CY gît un très-grand Perſonnage,
Qui fut d'un illuſtre Lignage,
Qui poſſeda mille vertus,
Qui ne trompa jamais, qui fut toujours fort ſage.
Je n'en dirai pas d'avantage :
C'eſt trop mentir pour cent écus.

D'UN EVESQUE DE LANGRES, *Grand Joüeur.*

LE bon Prélat qui gît ſous cette Pierre,
Aima le Jeu plus qu'homme de la terre ;
Quand il mourut, il n'avoit pas un liard :
Et comme perdre étoit chez lui coutûme,
S'il a gagné Paradis, on préſume
Que ce doit être un grand coup de hazard.

D'UN FOL.

CY gît un Fol nommé PAQUET,
Qui mourut d'un coup de mousquet,
Lorsqu'il vouloit lever la crête :
Certes, je pense que le Sort
Lui mit du plomb dans la tête
Pour le rendre sage à la mort.

D'UNE FEMME PUBLIQUE.

CY gît PAQUETTE CAVILLIER
En son petit particulier. *

* *Cette Epitaphe est au Cimetiere des saints Innocens à Paris.*

D'UN DOCTEUR.

CY gît très-ſçavante perſonne,
Qui ſe nommoit Maître GIPARD,
Des Docteurs avoit la couronne,
Dieu ait à ſon ame égard,
Le priant plutôt que plus tard
De le prendre en ſa compagnie,
Et de l'ôter du feu qui ard,
Car plein étoit de Prud'homie.

D'UN PHILOSOPHE.

NUd du Ciel je ſuis deſcendu,
Et nud je ſuis ſous cette pierre;
Donc pour venir ſur la terre
Je n'ai ni gagné ni perdu.

D'UN AVARE.

LE plus avare homme de Rennes
Repoſe ſous ce marbre blanc :
Il mourut exprès le premier jour de l'an,
De peur de donner des Etrennes.

AUTRE

D'un Avare qui mourut peu de temps après l'établiſſement de la Capitation.

POur éviter la Capitation,
Dom AUGUSTIN eut recours à la Parque.
Il crut par là trouver l'éxemption ;
Mais comme il fut prêt d'entrer en la Barque,
Voyant Caron, qui, l'arrêtant au bord,
Lui demanda le tribut ordinaire :
Helas ! dit-il, que le Sort m'eſt contraire !
Par tête on paye encore après la mort.

D'UN FOURBE.

CY gît à qui malice & fraude étoit commune,
Dieu veuille avoir ſon ame, au cas qu'il en ait une.

D'UN ABBE'

DE CLAIRVAUX.

AUriculas aſini meritò fert improbus Abbas,
Quod Monachis Pintas fecerit eſſe breves.

DE JEAN

ET D'ELISABETH.

CY-deſſous gît mon Frere JEAN,
Nous le verrons au Jugement
Avec ma Sœur ELISABETH:
Si bene fecit, habet.

D'UN DE'BAUCHE'.

JE suis mort d'amour enrrepris
Entre les bras d'une Dame :
Bienheureux d'avoir rendu l'ame
Au même endroit où je l'ai pris !

D'UNE BELLE DAME *morte en Couche.*

CY gît, morte au printemps de sa verte jeunesse,
GLICERE, nouvelle Psiché,
Dont les divins appas inspiroient la tendresse,
Et qu'on ne vit jamais sans en être touché.
Venus, pour s'affranchir de la douleur cruelle
De se voir préférer cette aimable Mortelle,
Dans un Accouchement lui fit perdre le jour :
Mais la jeune & belle GLICERE
Triomphant de Venus, en mourant devint mere
D'un enfant plus beau que l'Amour.

AUTRE.

ENtre vous qui par ici passés
Ne priez pour les Trépassés ;
Priez plutôt qu'il gele fort,
Car s'il dégele, je suis mort.

AUTRE

CY gît qui d'un air enjoüé,
L'ame de tout soin franche & quitte,
Dit en mourant, Dieu soit loüé,
Je ne ferai plus de Visite.

Un galant Homme fatigué des Visites qu'il avoit été oblige de faire pendant sa vie, fit à ce sujet cette Epitaphe, pour être gravée sur sa Tombe.

D'UN TRACASSIER.

ICy gît le ſieur DE LA BONNE,
Qui tracaſſoit plus que perſonne ;
Il s'en venoit, il s'en alloit,
Il ne ſçavoit ce qu'il vouloit :
On doute même s'il repoſe
Au repoſoir de toutes choſes.

D'UN MARE'CHAL.

CY gît JAQUES LE MARE'CHAL,
Lequel en tombant de cheval,
Se fit au cul, ſans vous déplaire,
Deux grands pertuis, ſans l'ordinaire.

D'UN CURE'.

Hic malè jacet
Et benè tacet
Magister Rochus,
Noster Parochus,
Qui non divini
Cantûs, sed vini,
Nec animarum,
Sed fœminarum,
Tunc cùm vivebat,
Curam gerebat.
Viris amatus
Eò quod bibax,
Fœminis gratus
Eò quod salax;
Illi bibaces
Illum bibacem
Vellent sub tecto;
Illæ Salaces
Illum salacem
Vellent in lecto;
Sed neutris adest,
Nam clausus hîc est.

DAns cette Fosse
Notre Curé,
ROCH de la CROSSE,
Gît enterré,
Qui n'avoit cure
De Chant divin
Ni d'Ecriture,
Mais de bon vin;
Au soin des ames
Vacquant fort peu,
Joüant beau Jeu
Avec les Dames;
D'elles cheri
Pour la couchette,
Et des maris
Pour la buvette;
Mais ni cocus,
Ni leurs femelles
De ses nouvelles
N'entendront plus,
Car dans la terre,
Sous cette pierre,
Il est reclus.

D'UN DE'BAUCHE'.

Qui blandæ Veneri cunctos sacraverat annos,
Non aliter vitam linquere dignus erat.

DE MAITRE GAULARD.

CY-dessous gît Maître GAULARD,
Je suis bien marri de sa mort;
Mais il faut mourir tôt ou tard:
Puisqu'il est mort il a donc tort.

EPITAPHE

Qui se trouve dans un Cimetière d'Orléans.

Omnia transibunt, nos ibimus, ibitis, ibunt,
Ignari, gnari conditione pari.

D'UN HOMME DOUX.

CY gît qui vivoit doucement,
Sans être incommode à perſonne;
A ſa mort même expreſſément
Il a défendu que l'on ſonne.

D'UN COURTISAN.

CY gît un Courtiſan,
Qui d'eſpoir ſe repût:
Jadis il ſentoit bon, le muſc & le ſaffran,
Mais maintenant, hélas! il pue.

D'UNE DE'VOTE.

CY gît une Dévote, & qui fut des plus franches,
Qui ſous de modeſtes atours
Alloit à Veſpres les Dimanches:
Que faiſoit-elle les autres jours?
C'eſt une autre paire de manches.

D'UNE DAME

Qui mourut en Petant.

VOus, qui passez, priez pour cette Dame
Qui, en petant, par le cul rendit l'ame

DE L'EVESQUE DE LUCON.

CY gît & qui dort d'un bon somme,
Monsieur l'Evêque de Luçon,
Qui d'argent avoit trouvé somme.
Plût au bon Dieu que je l'eussons !

DE COLAS.

COLAS est mort de maladie,
Tu veux que j'en plaigne le sort:
Que diable veux-tu que j'en die ?
Colas vivoit, Colas est mort.

D'UN COCU.

ICy gît NICOLAS TUYAU,
Qui de trois femmes fut truyau:
Il l'eut été d'une quatriéme,
Mais il n'étoit qu'à ſa troiſiéme.

D'UN NOMMÉ CHRETIEN.

Qui avoit toujours bû ſur une table de pierre, qui fut miſe ſur ſon Tombeau.

LE bon CHRETIEN qui m'a fait faire,
Bûvoit ſur moi, faiſant grand'chere.
Las! il eſt mort, il n'y boit plus.
Cy gît deſſous, qui but deſſus.

D'UN HOMME DE RIEN.

Et ſans naiſſance, devenu riche & puiſſant.

TErra tegit terram.

DE MOLIERE.

PAſſant, icy repoſe un qu'on dit être mort.
Je ne ſçai s'il vit ou s'il dort.
La Maladie Imaginaire
Ne peut pas l'avoir fait mourir,
C'eſt un tour qu'il joüe à plaiſir,
Car il aimoit à contrefaire ;
Quoiqu'il en ſoit, cy gît Moliere :
Comme il étoit Comédien,
S'il fait le mort, il le fait bien.

DU MESME.

Roſcius hic ſitus eſt triſti MOLIERUS in urnâ,
Cui genus humanum laudere ludus erat.
Dùm ludit Mortem, Mors indignata jocantem
Corripit, & mimum fingere ſæva necat.

DU MESME.

CY gît qui parut sur la Scéne
Le Singe de la vie humaine,
Qui n'aura jamais son égal ;
Qui voulant de la mort, ainsi que de la vie,
Etre l'Imitateur dans une Comédie,
Pour trop bien réüssir, y réüssit fort mal ;
Car la mort en étant ravie,
Trouva si belle la Copie,
Qu'elle en fit un Original.

DE GRIFFE,

Célebre Imprimeur Allemand.

LE grand Griffe, qui tout griffe,
A griffé le corps de Griffe.

DE CHARLES-QUINT.

Hic qui jacet intus,
Fuit CHAROLUS-QUINTUS.
Dic pro illo bis vel ter
Ave Maria & Pater noster.

D'UN AVARE.

*Silvius * hic ſitus eſt gratis qui nil dedit unquàm,*
Mortuus eſt, gratis quod legis iſta dolet.

* Profeſſeur en Médecine à Paris.

TRADUCTION

D'HENRY ETIENNE.

ICy gît SILVIUS auquel onc en ſa vie
De donner rien gratis ne prit aucune envie,
Et ores qu'il eſt mort & tout rongé de vers,
Encor a-t-il dépit qu'on lit gratis ces vers.

DE MONSIEUR CHERAC.

ICy gît Monſieur de CHERAC,
Qui baiſoit *ab hoc* & *ab hac*.

AUTRE.

CY gît le gros MARTIN, ce n'eſt pas grand dommage.
Il n'eut pas fait grand bruit, quand il eût plus vécu.
Il eut, quand il vivoit, tous les traits du viſage
Reſſemblans ſi très-fort à ceux-là de ſon cul,
Que lorſqu'il déceda, ſon ame triſte & louche
S'envola par le cul, le prenant pour la bouche.

DE MONSIEUR DE LA FONTAINE.

JEAN s'en alla comme il étoit venu,
Mangea ſon fonds après ſon revenu,
Et crut les biens choſe peu néceſſaire.
Quant à ſon temps, bien le ſçut diſpenſer,
Deux parts en fit, dont il ſouloit paſſer
L'une à dormir & l'autre à ne rien faire.

DE REGNIER,

Poëte Satyrique.

J'Ai vécu ſans nul penſement,
Me laiſſant aller doucement
A la bonne loi naturelle.
Ceci m'étonne fort pourquoi
La mort oſa ſonger à moi,
Qui ne ſongeai jamais à elle.

EPITAPHE

Qui eſt dans l'Egliſe des Cordeliers de Troyes.

CY repoſe & gît LOUIS DUVAL, Ecuyer en ſon vivant, Seigneur Haut-Juſticier, Moyen & Bas de la Terre & Seigneurie de Fay, de Bois, &c. lequel décéda dans cette ville de Troyes le dernier Décembre l'an 1602. & qui de ſon vivant avoit donné tous ſes biens à ſon Fils, réſervant pour lui les uſufruits ſa vie durant. Il prie ceux qui liront cette Mémoire de prier Dieu pour lui, & de ne pas faire comme lui, car il s'en eſt mal trouvé.

DE MONSIEUR COLBERT

Par un Payſan.

C'Eſt COLBERT qui git ici:
Trop tôt venu, trop tard parti.

VERS D'UN GASCON

Sur la promeſſe que le Prince de Condé avoit fait à celui qui feroit la meilleure Epitaphe pour feu ſon Pere.

POur publier tant de vertus,
Et bien chanter tant de hauts faits de gloire,
Mille écus! Rien que mille écus!
Ce n'eſt pas un ſol par victoire.

D'UN GRAND PARLEUR.

HIc tacet.

LES QUATRE VERS DE MAYNARD

En ſa retraite

LAs d'eſperer & de me plaindre
Des Grands, des Muſes & du Sort,
C'eſt ici que j'attens la mort,
Sans la deſirer ni la craindre.

EPITAPHE

qui ſuit les Vers précédens

IN veni portum, ſpes & fortuna valete
Nil mihi vobiſcum, ludite nunc alios.

DU CARDINAL MAZARIN,

Par un Officier Suiſſe mécontent.

CY gît un Pocre d'Italie,
Qui me caſſit mon Compagnie.

D'UNE MECHANTE FEMME,

Par ſon mari.

CY gît ma Femme. Ah! quelle eſt bien pour ſon repos & pour le mien.

DE MALHERBE,

Poëte.

L'Apollon de nos jours, MALHERBE, ici repoſe.
Il a vécu long-temps ſans beaucoup de ſupport
En quel ſiécle? Paſſant, je n'en dis autre choſe.
Il eſt mort pauvre, & moi, je vis comme il eſt mort.

DU CARDINAL DE RETZ.

ILLE *inquietus, hic quieſcit* GONDIUS.

D'UN MEDECIN.

HÆc ſub humo, per quem tot jacuere, jacet.

DE GAZA-CHRIST,

Prétendu, ou ſoit diſant Roi d'Ethiopie, mort à Ruël en 1638.

CY gît le Roi d'Ethiopie,
Soit Original ou Copie,
La mort a vuidé les débats
Si Roi fut ou ne le fut pas.

DE PIERRE L'ARETIN,

Poëte impie & Athée.

CY gît l'ARETIN, qui tant qu'il a vécu a médit de tout le monde, excepté de Dieu, duquel n'a point parlé, ne le connoiſſant pas.

AUTRE.

QUi giace l'Aretino, Poëta Toſco,
Che d'ogni un diſſe mal fuorche di Dio
Scuſandoſi col dir io non lo conoſco.

AUTRE.

LE temps par qui tout ſe conſume,
Dans cette pierre a mis le corps
De l'ARETIN, de qui la plume
Bleſſa les vivans & les morts :
Son ancre norcit la mémoire
Des Monarques, de qui la gloire
Eſt vivante après le trépas;
Et s'il n'a pas contre Dieu même
Commis quelque horrible blaſphême,
C'eſt qu'il ne le connoiſſoit pas.

D'UN MEDECIN.

HAc *sub humo, per quem tot jacuere, jacet.*

DE GAZA-CHRIST,

Prétendu, ou soit disant Roi d'Ethiopie, mort à Ruël en 1638.

CY gît le Roi d'Ethiopie,
Soit Original ou Copie,
La mort a vuidé les débats
Si Roi fut ou ne le fut pas.

DE PIERRE L'ARETIN,

Poëte impie & Athée.

CY gît l'ARETIN, qui tant qu'il a vécu a médit de tout le monde, excepté de Dieu, duquel n'a point parlé, ne le connoissant pas.

AUTRE.

QUi giace l'Aretino, Poëta Toſco,
Che d'ogni un diſſe mal fuorche di Dio
Scuſandoſi col dir io non lo conoſco.

AUTRE.

LE temps par qui tout ſe conſume,
Dans cette pierre a mis le corps
De l'ARETIN, de qui la plume
Bleſſa les vivans & les morts :
Son ancre norcit la mémoire
Des Monarques, de qui la gloire
Eſt vivante après le trépas ;
Et s'il n'a pas contre Dieu même
Commis quelque horrible blaſphême,
C'eſt qu'il ne le connoiſſoit pas.

EPITAPHE IRONIQUE

Du Chancelier & Cardinal du Prat, par Beze; ledit du Perat étoit un homme fort gros.

HIc jacet *Vir ampliſſimus.*

Mr. de la Monnoye a rendu ce latin en deux petits vers.

ICy deſſous gît tout à plat
Le puiſſant Chancelier DU PRAT,

DU SIEUR LAUGEY DU BELLAY,

Commandant, Gouverneur du Piedmont ſous François I,

CY gît LAUGEY, qui de plume & d'épée
A ſurpaſſé Ciceron & Pompée.

AUTRE.

AUTRE

Par Maret.

ARrête-toi, liſant,
Cy-deſſous eſt giſant,
Dont le cœur dolent j'ai,
Ce renommé LAUGEY,
Qui ſon pareil n'eut pas,
Et duquel au trépas
Jettérent pleurs & larmes
Les Lettres & les Armes.

DE BALIN,

NOTAIRE.

ENtre la Chappelle ſaint Eme
Et la Chapelle ſaint Paulin
Repoſe Maître PAUL BALIN,
Notaire & Martyr du Syſtême.

DE MONSIEUR POUSSIN,

Fameux Peintre.

Hic tacet & jacet,
In Tabulis vivit & eloquitur.

DU PERE ANDRE'.

Hic tacet in cineres, quem deflent hæ Mulieres,
Presbiter Andreas qui vitiabat eas.

D'UN CHEVALIER *qui fut plutôt Chevalier que Gentilhomme.*

CY gît un fort homme de bien,
Aimant l'autrui comme le sien;
Son pere étoit bon roturier,
Et lui à tort fait Chevalier;
Jamais armé, fors qu'en peinture,
Priez Dieu pour la créature.

SUR UN DOCTEUR,

Qui étoit fort méchant perſonnage.

DETUS eſt mort, veux-tu ſçavoir,
Chacun dit que c'eſt grand dommage,
Je le crois bien pour le ſçavoir,
Mais non pas pour le perſonnage.

D'UN MECHANT.

CY gît qui n'acquit autre bien,
Sinon bruit de ne valoir rien.

D'UN CHICANNEUR.

DU plus grand Chicanneur qu'on pourra jamais voir,
En ce tombeau glacé gît la dépouille morte:
Pluton, hôte commun, ne le veut recevoir,
De peur qu'en ſon pays la chicanne il ne porte.

D'UN ATHE'E.

J'ai vecû ſans ennui, je ſuis mort ſans regret,
Je ne ſuis plains d'aucun, n'ayant pleuré perſonne;
De ſçavoir où je vais, c'eſt un autre ſecret,
J'en laiſſe le diſcours aux Docteurs de Sorbonne.

D'UN CAPITAINE

Lâche & libertin.

UN homme gît ſous ce tombeau,
Qui ne fut vaillant qu'au bordeau;
Mais au reſte plein de diffame:
Ce fut, pour vous faire court,
Un Mars au combat de l'Amour,
Au combat de Mars une femme.

D'UN COCU.

Si les Cocus, Dieu ait leur ame,
En l'autre monde ont quelque rang ;
Cy gît, grand merci à sa femme,
Celui qui sied au bout du banc.

D'UN YVROGNE.

Celui qui eut sa sépulture
Close sous cette roche dure,
Plutôt que de boire de l'eau,
Se laissa mourir comme un veau ;
Passans, à qui cette écriture
Racontera cette aventure,
N'offrez pour son ame un flambeau ;
Ni quelque *Requiem* nouveau,
Versez lui du vin sans mesure,
Afin que la mémoire en dure.
On ne peut orner son tombeau
D'un anniversaire plus beau.

D'UN RELIGIEUX

Nommé Pater à cornibus, *aliàs* Seraphinus, *composé par* F. P. B. *l'an* 1542.

Dulcia confracto ſileant modulamina cornu,
Triſtior & triſti prodeat ore ſonus,
Alta trahunt mæſtâ geſta ſuſpiria mente,
Eukeros occubuit, morte vocante, Petrus.
Faut-il helas, *ô Doctor optime,*
Que vous perdions *hiſce temporibus:*
Au grand beſoin, *Doctor egregie,*
vous nous laiſſez *plenos mœroribus.*
Helas! helas! *Pater à Cornibus,*
Tant nous eſt dueil *deflere funera,*
Tant eſt amer *Pariſienſibus*
Etre privés *tuâ præſentiâ.*
Impia Cornutum rapiunt ſic fata Minorem,
Major ut hoc vaſto rarus in orbe fores.
Magnis major erat, vitæ mininùſque Minorum.
Doctior & doctis, ah perit omne decus!
Trop connoiſſons *hæc noſtra tempora.*

Etre remplis *calamitatibus* :
Car nous voyons *lites & jurgia*
Trop s'augmenter *his nostris finibus*.
Helas ! helas ! *Pater à Cornibus*,
Secourez-nous *precibus sedulis*,
Ou autrement, *victi laboribus*
Succomberons *in rebus arduis*.

Franciscana gravi proles Orbata parente,
Tristior emissis quæstibus æstra replet.
Deflet & insignis patrem virtute probatum,
Plangit, quem subito funere meta tulit.

Le cas va bien, *gratia superis*,
Vous connoissez *certâ scientiâ*
Les grands abus *hujusce temporis*,
Qu'un chacun fait *magnâ licentiâ*.
Ne voit-on pas *cædes & vulnera*,
Tant d'autres maux *in civitatibus*,
Et qui pis est, *Crisli Ecclesia*
Laboure fort *falsis dogmatibus*.

En celeri mœstos ut linquit sua morte mathetas.
Ut sua profusis fletibus ora rigant.
Sic felix miseros præcedit morte minores,
Hos ut maneat morte citante sequi.

Tant en voyons *vanis erroribus*
Etre avuglés *atque cupidine*,
Et outre plus *congestis opibus*
Quand nous faudra *de cunctis actibus*
Prendre plaisir *nullo discrimine*,
Que ferons-nous *statuto tempore*
Rendre raison, *illo examine*,
Etre punis *ignis ardoribus?*

Nos gemitus angunt, fletus, lamenta, dolores,
Et lacrymæ, luctus, cura, querela, labor;
En procul abjectis risu, clamore, cachinno,
Plangimus occasus, optime Petre, tuos.

Helas! helas! *Pater à Cornibus*,
Pleurer nous faut *privati magistro*,
Pleurer nous faut, *excussis fletibus*:
Pleurer nous faut, *periit religio*:
En tous Etats *regnat ambitio*,
En vous étoit *nostra fiducia*,
Que pourriez, *juvante Domino*,
Nous secourir *in re tam dubiâ*.

An tua tam clarum fecerunt cornua nomen?
An pietas, mores, cum probitate decus?
An sacra divini potiùs sapientia juris?
An sudor, studium, perpetuusque labor?

Las ! nous voyons *mortis invidiâ*
Qu'êtes ravi *è mundi medio*
Enseveli *cum reverentiâ*,
En grand honneur *spectante populo*,
Le corps cy gît, *in arcto tumulo* :
L'esprit conjoint *choris cœlestibus*,
Le monde étoit *meo judicio*
Indigne avoir *Petrum à Cornibus*.

Cencava pergratas reddebant Cornua voces,
Gratus erat sanis auribus ille sonus,
Grata illi probitas, generosaque virtus
Integritas junctâ simplicitate fuit.

De vous pleurer *fusis gemitibus*
C'est temps perdu, *non sunt qui nesciant*
Qu'il nous faut tous *naturæ legibus*
Obtemperer, *ecqui refugiant* ?
Tant de labeurs, *quos nobis præparant*
Nos ennemis, *jure injuriâ*
Helas ! helas ! *tam non præcipitant*
Plaisirs mondains, *caro, dæmonia*.

Credere quis valeat quin disjungantur amantes
Afflixit tantùm ? mors levis ipsa foret.
Dulcia confracto silcant modulamina Cornu,
Tristior & tristi prodeat ore sonus.

Vous évitez *mille discrimina*
Par votre mort *ingratum fratribus*,
Tant de labeurs, *mille pericula*,
Que nous voyons *nostris temporibus* :
Helas ! helas ! *Pater à Cornibus*,
Priez pour Dieu *Deum & Angelos*,
Que pour son sang, *clavis, vulneribus*,
Nous fasse tous *in fine beatos*.

D'UN USURIER.

CY gît un homme bien accort
S'il eut enfin trompé la mort,
Aussi bien que pendant sa vie,
Sous ombre d'une prud'hommie
Il faisoit le devotieux,
En priant Dieu la larme aux yeux,
Et faisoit paroître à chacun
Que des biens lui étoit tout un :
Et neanmoins en cette Ville
N'y avoit homme plus habile
De donner tous les jours argent
A interêt de cent pour cent :
Et sçavoit si bien contrefaire
La signature d'un Notaire,

Que jamais on ne vit decret
Auquel par un subtil secret,
Des premiers colloqué ne fût :
Or, après enfin il mourut,
Et laissa force argent comptant
Entre les mains d'un jeune enfant
Lequel aimeroit mieux se pendre
Qu'il ne trouve en quoi le dépendre ;
Car toujours il dit aussi bien
Qu'après sa mort il n'aura rien :
Que son pere étoit une bête
De se rompre pour lui la tête,
Qu'il gardera bien son enfant
D'en dire un jour de lui autant.
Vous autres, qui par ci passez,
Et qui tant d'écus amassez,
Priez Dieu pour ces vieux fous,
Afin qu'on prie aussi pour vous.

DU SIEUR DANDO.

CY gît qu'on appelloit DANDO,
Mon Compere Messire Etienne :
Il est céans qui fait dodo ;
S'il est bien aise, qu'il s'y tienne.

D'UN YVROGNE NOMMÉ GREGOIRE.

BOnnes gens, qui par cy passez,
Priez Dieu pour les Trépassés :
Bonnes gens, qui passez par icy,
Priez pour ce pauvre homme-cy :
Qui par cy passez, bonnes gens,
A prier soyez diligens
Pour le pauvre frere GREGOIRE,
Qui ne mourut que de trop boire.

DE BLONDEAU,

Savetier.

CY dessous gît en ce tombeau
Un Savetier nommé BLONDEAU.
En son vivant rien n'amassa,
Et puis après il trépassa,
Marris en furent les voisins,
Car il enseignoit les bons vins.

AUTRE.

PErnot tête vuide
Cy gît bon Catholique,
Et Jaquette ſa femme ;
Dieu veuille avoir leur ame :
Auſſi Didier leur fils.
Dieu leur doint Paradis.

D'UN NOMMÉ

BOITEUX.

CLaude BOITEUX, cheminant droit,
Gît à préſent en cet endroit ;
Boiteux par tout il fut nommé ;
Des Grands & Petits renommé.
De ſe marier n'eut envie :
Quatre-vingt-huit ans fut ſa vie.

DE VALLE.

Oh ut VALLA filet, solitus qui parcere nulli est :
Si quæris quid agit, nunc quoque mordet humum.

D'UNE LINGERE.

Cet Epitaphe se voit à Agde dans le Cimetiére des Innocens.

Bonnes gens, faites à Dieu priere
Pour la fille d'une Lingere,
Qui par ses habits montre comme
Son pere étoit un Gentilhomme :
Femme elle étoit d'un Savetier,
Qui depuis se fit Officier :
Qui fut cause soudainement
Qu'elle changea d'accoustrement,
Et se fit Damoiselle étrange
Environ le temps de vendange,
Afin de marcher, ce dit-on,
Premiere à la Procession.

Après, elle fut à la Cour :
Et quand elle fut de retour,
Elle mourut fort pauvrement
La veille de Carême entrant,
L'an mil trois cent, ſans rien rabattre,
Avec ſept-vingt ſoixante-quatre.

D'UN HOMME

Qui mourut ſitôt que ſes revenus lui manquérent.

CY gît un vrai gaule-bon-temps
Qui a pris tous les paſſe-temps
De la gueule & de la brayette,
Des jeux de cartes & de renette ;
Or, il eſt mort tout juſtement,
Car s'il eut vécu ſeulement
Juſqu'au ſoir ou au lendemain,
Auſſi bien fut-il mort de faim.
Si les pauvres vont droit aux Cieux,
Je penſe qu'il eſt bienheureux ;
Car il étoit leger d'argent.
Priez Dieu pour ſon ſauvement.

D'UN FRERE CONVERS.

Cette Epitaphe se trouve gravée à l'entrée du Cloître des Mathurins à Paris.

CY gît le leal Mathurin,
Sur tous autres bon serviteur,
Qui garda céans pain & vin,
Et fut des portes gouverneur.
Banier ou hotte par honneur
Au marché volontiers portoit;
Fort diligent & bon sonneur.
Dieu, pardon à l'ame lui soit.

DE PARCUVIUS,

Ancien Poëte.

ADolescens tametsi properas, hoc te saxum rogat
Ut se aspicias, deinde quod scriptum est, legas:
Hic sunt Poëtæ Parcuvii Marci sita
Ossa, hoc volebam nescius ne esses. Vale.

DE PLAUTE.

Postquàm est morte captus Plautus,
Comedia luget, Scena est deserta,
Deindè risus, ludus, jocùsque & numeri
Innumeri simul omnes collacrymarunt.

DU SIEUR FATEAU.

CY gît le Prévôt FATEAU,
Qui fut un vrai fol natureau,
Et qui battit très-bien sa femme.
Si priez tous Dieu pour son ame.

AUTRE.

CY gît le Prévôt FATEAU,
Qui fut un vrai fol dans sa peau,
Qui ne fit jamais que mentir,
Sans rougir, sans se repentir.

DU MEME.

CY gît le Prévôt PATEAU,
Lequel fut un larronneau,
Grand trompeur & plein de vice,
Sage en quittant son Office ;
Car lors, s'il ne l'eût vendu,
Il eut empêché Justice,
En danger d'être pendu.

D'UN NORMAND.

ME Domini servum genuit Normania fœlix,
Quamdudùm vivam, servus eo Domini:
Non Græcus genitus sum, sed Normanus ego sum,
Quamdudùm vivam Neustrius usque forem,
In cujus doni gratiam, ei dicetur Ave.

EPITAPHE

Fait avant la mort d'une perſonne.

ICi gira, s'il n'eſt pendu,
Où ſi en la mer il ne tombe,
Monſieur qui a dreſſé ſa tombe,
Avant qu'être mort étendu.

D'UN FOURBE.

CY deſſous gît Monſieur CANON,
C'eſt douleur de ſa départie,
Pource qu'il eût été fort bon
Pour une Chambre mi-partie.

DE PLOTON.

CY gît noble Jacques PLOTON,
Qui en ſa vie n'eut medecine,
Sinon du bon vin de Gylon,
Le meilleur qui fût en ſa vigne,

D'UN CHANTRE.

Par THOMAS MORUS, Chancelier d'Angleterre.

HIc jacet Henricus veræ pietatis amicus,
Nomen Abingdon erat, si quis sua nomina quærat.
Semper & in bella cantor fuit ipse capella,
Præter & hæc ista fuit optimus orgdque nista :
Nunc igitur, Christe, quoniam tibi servit iste,
Semper in orbe coli des sibi regna poli.

D'UN YVROGNE.

Par un Musicien.

LA, mi, la, mi, la,

D'UN HOMME

Qui se fâchoit contre la Mort.

CY gît Jean Dabbota Damoysel, qui mourut le Mercredi avant la Saint Martin, mil trois cent trente-cinq.

O Mors quàm dura, & çuàm triſtia ſunt tua jura?
Si mors non eſſet, çuàm latus quilibet eſſet,
Præterit iſte dies, naſcitur, origo ſecundi:
Aut labor, aut requies, ſic tranſit gloria mundi.

DE TIMON

MISANTROPE.

PEndant ma miſerable vie,
J'ai eu tout malheur en ce monde.
N'ayez de me connoître envie.
Lecteur, le diable te confonde.

DE GUILLAUME LE CHATELAIN.

CY gît le Châtelain Guillaume,
Qui ſçavoit ſes Pars & ſes Pſeaumes,
Et des Loix étoit le plus ſage,
Il tint les quatre Baillages.
Tretous l'un après l'autre,
Si en dites vos Patenoſtres.

D'UN JOUEUR

De quilles & de cartes.

CY gît maître Antoine la Molle,
De ſon vivant prêt à tout faire,
Il avoit quilles, & courteboule,
Et des cartes plus de vingt paires,
Prions Dieu qu'il le mette au rolle
Des Bienheureux en Paradis
En memoire du temps jadis.

DU SIEUR DEPARTY.

CY gît Guillaume Departy,
Qui d'un Duc étoit Secrétaire ;
Il eſt de ce monde party,
Sans ſçavoir qu'il y venoit faire.

D'UN SERGENT.

SOus ce tombeau gît un Sergent,
Qui de la Juſtice fut un bon Agent :
En ſon vivant fit tant de ſaiſines ;
Qu'il enrage d'être captif dans cette ſépulture.

AUTRE.

ANtoine de Saumur naquit 1529,
Des biens de ce monde il acquit,
En ce bas territoire il vêquit 30. ans.
A nature il paya l'acquit 1559.

AUTRE.

Hic sepultus jaceo. Quare? nescio, nec si scis aut nescis, curo: si vales, bene est: vivens valui, fortasse nunc valeo, si aut non, dicere neque.

EPITAPHE ENIGMATIQUE

Qui est à Lincourt près de Lyon.

CY gît le fils, cy gît la mere,
Cy gît la fille avec le pere,
Cy gît la sœur, cy gît le frere,
Cy gît la femme & le mary,
Et ne sont que trois corps icy.

D'ERASME.

Hic jacet Erasmus, qui quondam bonus erat mus,
Rodere qui solitus roditur à vermibus.

D'UN

D'UN YVROGNE.

Hic jacet Amphora vini.

DE MONSIEUR BIRON.

BIRON repose ici, qui fit l'honneur des armes;
Ne t'informe, passant, quel destin l'a défait
Mais jettant par pitié des soupirs & des larmes,
Dis que dessus la terre il n'est rien de parfait

DU MESME.

CY gît ce grand BIRON, dont l'extrême vaillance
De nos fiers ennemis a surmonté l'effort,
Je te dirois, passant, la cause de sa mort,
Mais l'honneur des François m'ordonne le silence.

D'UN POETE SATYRIQUE.

CY gît le Poëte Satyrique,
Qui l'art d'Amour ſçut pratiquer,
Dames, gardez qu'il ne vous pique,
Ou qu'il ne vous faſſe piquer.

D'UN BROUILLON.

JE nâquis un Broüillon, j'ai vécu en broüillant,
Et voulant tout broüiller, on mit fin à ma vie :
Mon eſprit ſe contente aux enfers en brûlant ;
Puiſqu'il ſçait que ma mort a cauſé broüillerie.

DE ALEXANDRO MAGNO.

SUfficit huic tumulus, cui non ſufficerat orbis,
Res brevis huic ampla eſt, cui fuit ampla brevis.

PIECES PLAISANTES.

LE TOTON.

A Ce Toton ta main ſçavante,
Selon le temps donne le tour,
Et moi d'une façon plaiſante
Je le veux paſſer en amour.
Pour paſſer ma melancolie,
Un jour la belle Jeanneton,
D'une maniere bien jolie,
M'entretint au jeu du Toton.
Cette fille toute folâtre,
S'aſſit deſſus un oreiller,
Et m'ouvrant ſa table d'albâtre,
Me fit près d'elle agenoüiller.
Tenté du gain & de la gloire
Qui s'offroient à moi ſans travail,
Je tirai mon Toton d'yvoire,
Marqué de branches de corail.

SONNET.

MAgot, en vous peignant, je vous pince sans rire,
Assurez-vous la grace, à ce coup c'est de bon,
Je veux vous crayonner sur la peau d'un jambon,
Et faire mon pinceau de l'argot d'un Satyre.

Je vous fais les sourcils de godron de navire,
L'œil, de coque-moule, & les dents, de charbon,
Le front de merluë cuite, la barbe d'un chardon,
La bouche d'une éponge & les jouës de cire.

L'oreille, de la peau d'une chauve-souris;
L'éclat de votre teint, de crote de Paris;
Et puis je veux vous mettre en taille douce & fine,

Au bout d'un grand bâton, ainsi qu'un papegay,
Et que chaque passant, le premier jour de Mai,
Salisse d'un crachat votre chienne de mine.

STANCES.

IL n'eſt rien ſi puiſſant que l'Amour & la Mort,
La Mort détruit les corps, l'Amour détruit les ames.
Mais encore l'Amour me ſemble le plus fort :
Car la vie & la mort repoſent ſous ſes flames.
Amour comme il lui plaît nous fait vivre & mourir,
Ses rigueurs font mourir, ſes douceurs font revivre,
La mort ayant bleſſé, ne nous peut plus guerir,
Et l'amant pour mourir d'amour ne ſe délivre.
Juſques dans les Enfers Amour nous va ſuivant,
La Mort tant ſeulement nous ſuit juſqu'à la tombe :
Au pouvoir de l'Amour l'on retombe ſouvent,
Au pouvoir de la mort jamais on ne retombe.
La Mort dont le pouvoir s'amortit dans les cieux,
Contre des cœurs de terre éxerce ſa puiſſance,

L'Amour va triomphant des hommes & des Dieux,
Et prend force du Ciel, dont il prend sa naissance.
Le malheur de la mort, fin de tous nos malheurs,
Noye au fleuve d'Oubli nos pénibles pensées :
L'amour, commencement de toutes nos douleurs,
Nourrit le souvenir de nos peines passées.
Si la mort nous ayant au tombeau renfermés,
D'un bandeau ténébreux nous fille les paupieres,
L'Amour, aveugle enfant, nous tient si bien charmés,
Qu'il prive la raison de toutes ses lumieres.
Amour, fils de Venus; Mort, fille du Destin,
Seules Divinités que mon ame révére,
Helas ! je vous invoque & reclame sans fin :
Mais l'une m'est trop douce, & l'autre trop sévére.

STANCES.

Avoir le cœur tout plein de flames,
Et faire les yeux doux aux Dames,
Cela ſe peut facilement :
Mais de pouvoir en ſa vieilleſſe
Joüir d'une belle maîtreſſe,
Cela ne ſe peut nullement.
Avoir quatre chauſſons de laine
Et trois caſaquins de futaine,
Cela ſe peut facilement :
Mais de danſer une bourrée
Sur une femme bien parée,
Cela ne ſe peut nullement.
Dire par tout qu'il eſt habile,
Reprenant Homere & Virgile,
Cela ſe peut facilement :
Mais bien qu'il ſoit d'avis contraire ;
De croire qu'il puiſſe mieux faire,
Cela ne ſe peut nullement.
Etre contraint en ſa parole,
Avoir dans ſes os la verole,
Cela ſe peut facilement :
Mais bien qu'il ſoit hors de Surie-

Que cette garde ſoit guerie,
Cela ne ſe peut nullement.
Vanter en tous endroits ſa race,
Plus que celle des Rois de Thrace,
Cela ſe peut facilement :
Mais que pour les armes d'hermine,
Il ait beaucoup meilleure mine,
Cela ne ſe peut nullement.
L'Eſpagnol en François traduire,
Pour faire ſa vertu reluire,
Cela ſe peut facilement :
Mais bien que ſon eſprit travaille,
De faire pourtant rien qui vaille,
Cela ne ſe peut nullement.
Etre ſix ans à faire un Ode,
Et faire des Loix à ſa mode,
Cela ſe peut facilement :
Mais de nous charmer les oreilles
Par ſes merveilles des merveilles,
Cela ne ſe peut nullement.

EPIGRAMME.

Sur Mr. CLEMENT, célebre Accoucheur, qui a gagné de gros biens.

QUas bona pars hominum muliebri condit in antro,
Ex illo CLEMENS eruit unus opes.

LA DISCIPLINE.

CONTE.

UNe femme ſe confeſſa.
Le Confeſſeur à la ſourdine
Derriere l'autel la trouſſa,
Pour lui donner la diſcipline :
L'époux non loin de là caché,
De miſericorde touché,
Offrit pour elle dos & feſſe.
La femme y conſentit d'abord.
Je ſens, dit-elle, ma foibleſſe;
Mon mari ſans doute eſt plus fort,
Sus donc, mon pere, touchez fort,
Car je ſuis grande péchereſſe.

EPIGRAMME.

Sur un habile Prédicateur qui ne vivoit pas régulièrement.

IL prêche, & parlant en chrétien,
Il croit annoncer l'Evangile,
Il enfle un mysterieux rien :
On l'écoute, on aime son stile,
On s'empresse, on court après lui,
A l'entendre on n'a point d'ennui :
Sur tout on voit prompts à le suivre
Nos Esprits fins & délicats ;
Mais nous apprend-il à bien vivre ?
Oh non, car il ne le sçait pas.

INCLINATION NATURELLE

Qu'ont les hommes pour la volupté.

CHacun la voit, la cherit, la révére,
Tant soit subtil le Philosophe austére,
Soudain par elle est pris au trébuchet.

L'enfant naiſſant auſſi-tôt la connoît.
Venus, Amour, ne ſont un pas ſans elle.
Volupté fait étouffer le ſaint zele
Du Confeſſeur & du dévot Béat,
En loup glouton convertir le Prélat,
En verd-galand transforme l'homme prude,
Sot rendre ſage, & civil l'homme rude.
De volupté ſont miracles fréquens,
A jeunes gens elle avance les ans,
A mainte Agnès l'eſprit elle dérouille,
Forme à bons tours & cervelle débrouille
A maint Nicaiſe (ſoit dit en paſſant)
D'homme de Dieu ſçait faire un bon vivant.
Par volupté fut mis Amour en tête
Du Roi David, du Seigneur le Prophète,
Son Fils, des Rois illuſtre original,
Par volupté devint mari banal:
Trop bien connut le bon Roi, que ſageſſe
Rien lui valoit ſans le fruit de lieſſe.

SUR NOTRE PENTE AU MAL.

DEpuis la fatale chûte
D'Eve & de ſon époux, Adam,

Nous ſentons à notre dam
Qu'au mal nous ſommes en bute.
La malice au faux regard,
La fureur à l'œil hagard,
Remords & douleurs amères,
Haine ceinte de vipéres,
Triſtes fruits de leurs ébats,
Regnent chez nous ici-bas :
L'homme de l'homme l'ouvrage,
N'a reçû d'autre heritage ;
Et cependant, ô malheur !
O triſte effet de l'Erreur !
On voit même dans l'enfance,
Convoitant l'Eternité,
L'adoleſcent invité
De faire à ſa reſſemblance . . .
Ma foi, tout homme en eſt là.
Parlez, tant qu'il vous plaira,
Raiſon, ſageſſe, morale,
La ſoüillure originale
Met la ſageſſe à *quia*.

EPIGRAMME.

LE demon cautuleux & fin
En un endroit, par ſa force magique,
Pieges tendit à tout le Genre humain :
Là fut ſurpris le Sévére Stoïque,
Là ſe damnent cent & cent fois
Le Roi, le gueux & le bourgeois.
Du peché qu'il combat, déplorable victime,
Le Prélat étourdi n'y connoît plus le crime.
Là, triſte effet de notre ſort!
L'erreur qui nous fait naître, y cauſe notre mort.

AUTRE.

UN jeune gars ſe confeſſoit au Pere :
Las, diſoit-il, j'ai commis grand forfait :
Perrete & moi, ſeuls dans un cabinet,
Avons pris certain joli myſtere . . .
C'eſt jeu d'amour ; . . vous ſçavez le ſecret ?
Hom ! répond le Pater en colere,
Fils de Satan ! c'eſt myſtere qui nuit :
Quand jeune fus, j'enragois de le faire.
Dieu ſoit loüé, reprit le gars contrit,
Je ſuis abſous, cet aveu me ſuffit.

ERREUR ET VOLUPTÉ

Que l'homme contracte en naiſſant.

SAns deux Démons, Erreur & Volupté,
Depuis qu'Adam par Satan fut tenté,
La choſe eſt sûre, homme ne ſçauroit naître;
Et faut penſer que l'a voulu permettre
Dieu qui voit tout, pour notre orgueil punir,
Qu'eſt d'engendrer le ſoucieux deſir.
Honteuſe Erreur, qui deux ſexes aſſemble,
Si Mariage être vie me ſemble,
J'y ſuis trompé, c'eſt mort en tous ſes cas:
Iſſir, de-là je vois maint embarras:
A femme faut ſa pitance ordinaire,
De jour, de nuit humecter le lampas;
Certes, ne ſçais plus épineuſe affaire
Que d'être époux. Si toujours ne ſont gras....
Votre Moïtié, qui n'aime vie auſtére,
Appellera Cocuage au ſecours:
Et n'eſt le tout d'être en la confrairie,
Autres ſoucis vous poindront tous les jours;
Enfans mettront votre eſprit à rebours,
Alors adieu repos & bonne vie.

RONDEAU.

ENtre deux draps, ſans nul apprentiſſage,
Tout badinant ſe fait galant ouvrage ;
Eſprit n'y faut, ni ſçavoir de grand prix ;
Sans peines & ſoins Princes y ſont bâtis,
Papes, Savans, Dames de beau corſage.
Si, beſogne eſt d'un excellent uſage,
Le vieux Adam l'apprit en Paradis,
Maint aujourd'hui noble chevance a pris
Entre deux draps.

A œil qui craint le Diable en mariage,
Donner lui veux avis prudent & ſage :
L'œuvre galant tient homme & femme unis ;
Femme, ſans l'œuvre, eſt vrai Diable en ménage ;
Ange l'aurez, œuvrant debout, aſſis,
Entre deux draps.

STANCES.

Pauvres maris, consolez-vous,
Si vos femmes font rage,
Rongez vos freins & filez doux,
Armez-vous de courage :
Priez, soyez en oraison
Pour les délivrer du Démon.

Le Diable, pour mieux affliger
L'homme, de Dieu l'image,
Comme un traître va se nicher
A certains bas étage.
Quand Lucifer s'est placé-là,
Dites : *Domine libera.*

Cet étage est... l'on m'entend
Sans autre commentaire.
Bile noire, détour fréquent,
Artifice, mystére,
Infidelité, trahison
Y sont les agens du Démon.

Satan & la femme ont toujours
Quelque subtile affaire :

Tous deux ont l'eſprit à rebours,
Cœur faux, ame legére :
Tous deux ſe diſputent ſans fin
A qui ſera le plus malin.

De femme le malin Satan
Emprunte la figure ;
Plus d'une fois on s'y méprend :
Adroite eſt l'impoſture.
Puis il ſe montre tour à tour
Femme de nuit, Diable le jour.

On recherche chez les Savans
S'il eſt Diable femelle :
Mal-à-propos, ces bonnes gens
S'épuiſent la cervelle :
Qui d'entre vous, leur dira-t-on,
N'épouſa feminin Demon ?

Socrate, les Anciens l'ont dit,
Fut regi par un Diable.
Quel Diable ? le malin eſprit ?
Une femme intraitable.
Méchante femme à la maiſon
Eſt plus Diable que le Démon.

Si la femme n'a du pain cuit.
Toujours bonne fournée,

Mariage eſt état maudit,
Epoux ame damnée.
Mais helas ! Satan nuit & jour
Se tient à la gueule du four.

Le pauvre homme enfourne ſon pain
Et le cuit à ſa perte ;
Car Satan dangereux & fin
Tient toujours porte ouverte.
La femme tempête, maudit ;
L'époux jure, le Diable rit.

EPIGRAMME.

UN Papelard épris de convoitiſe,
Le corps en rut, le cœur humble & contrit,
Gente nonain piquoit ſur un châlit.
Sus, diſoit-il, que Satan j'exorciſe ;
Le vieux ſerpent à bruler nous induit :
En bons enfans, dans les eaux de lieſſe
Faut étouffer cette flamme traitreſſe :
Foi de Paſteur, j'y perdrai mon latin,
Ou je ferai déloger le malin.
Le bon Paſteur ſe dépêche, bataille,

Pouſſe le Diable, & le mene bon train :
De-là, de tête, il heurte le lutin,
Sans que des coups l'eſprit malin ſe chaille.
Lors, l'aſſaillant s'écria, Dieu benit,
Combien je faux ? Ma ſœur, il eſt écrit
Que le malin tentera le fidele.
Halte aux aſſauts, puiſque brûler nous faut
Tant que vivrons : ouais, reprit auſſi-tôt
La ſainte ſœur, vous me la baillez belle,
Perſévérance eſt précepte d'enhaut.
Mon Reverend, recueillons notre zele,
Tant fut affreux le peril, ne me chaut.

AUTRE.

CErtain gaillard, la terreur des maris,
Très-doctement prouvoit le ſaint uſage
D'amour charnel. De jour ſont aſſouvis
Deſirs impurs ; bruits, chagrins de ménage
Bien ſûrement juſqu'au ſoir ſont bannis :
La nuit d'amour doſe réïterée,
Fait repoſer juſques au lendemain:
En temps d'hyver, amour vif & badin
Rechauffera mieux que robbe fourrée :
Au mois de Juin baume n'eſt plus ſubtil,

(Pour ce qu'alors point d'esprit volatil)
Qu'un trait d'amour pris, non outre mesure,
En bonne fête, amour dompte nature,
Chasse le Diable & nettoye le cœur,
Du faux vouloir ôte la folle ardeur.
De tels propos grande fut l'efficace:
Femmes, agnès, veuves, jeunes tendrons
De l'orateur retinrent les leçons.
Humble, dévot défenseur de la grace
De convertis n'eut si belles moissons.
Froid délogea maint & maint pucelage,
Baume de Juin mit luxure aux abois,
Jeunes muguets, suppôts de cocuage,
Milliers d'époux soumirent à ses droits.
Toutes craignant fols penfers, vie oisive,
De cetui point accrûrent leur *Credo*:
En Israël ne fut zele plus beau,
Plus grande foi, penitence plus vive.

AUTRE.

POur vivre chaste il faut être vieillard.
Chaste penser vient avec barbe grise.
Près jouvenceaux n'est sainteté de mise,
Mais croître en eux la verrez sur le tard.

A vieux ne ſied cœur égrillard.
Qu'étique ſoit un docteur de luxure,
Comme ange ſaint on lui tient l'ame pure;
(Ainſi le croit maint ennemi d'erreur,
Pillier d'Egliſe & reverend brûleur)
Quand l'œil au ciel dans le feu qu'il endure,
Deſir lui vient de crier des élus,
De cultiver ci-bas de plus en plus
Les beaux jardins de la Sion myſtique,
Plantant au loin par vertu prolifique,
Baiſant la fille en toute humilité,
Chaſſant après, ſaintement irrité,
Diable en enfer. Maints croqueurs de pucelles
Par tels exploits ſanctifient femelles.

LE MEDECIN HABILE.

COntre la mort ſœur Alix batailloit,
Bon étoit cœur, mais vie défailloit,
Faute de ſuc. Or adieu la voiture,
Dit gravement un docte Medecin;
Grand eſt le mal, ſubtil eſt le venin.
Maints élixirs, pour aider la nature,
Sont ordonnez, pilules, cordiaux,

Décoctions, extraits de mineraux.
A rien ſervoient drogues d'Apotiquaire.
Alix mouroit. On lui donne un cliſtere :
Alix mouroit. On la ſeigne aux deux bras,
Tout auſſi peu. Je ne m'y connois pas,
Dit le Docteur, & ſoudain déſeſpere,
Pinçant ſa barbe, & reculant trois pas.
Vint un ſecond, qui n'en ſçut davantage,
Fors que nommoit force mots en latin,
Signoit ar rêts en inconnu langage.
Des deux aucun du mal ne ſçut le fin.
Un tiers venu, d'heureuſe expérience,
Dit, recipe le rameau de ſcience,
Tenez-le bien & ne lâchez la main,
Puis le placez... Vous ſçavez tout le train;
A tant qu'aurez de bon ſuc abondance,
Ainſi vivrez par le rameau vital.
Mieux n'eût parlé le divin Eſculape,
Hyppocrate mieux n'eût connu le mal.
Sœur Alix mord auſſi-tôt à la grape,
Et du rameau tire un ſuc pectoral,
Quantùm ſatis, on augmente la doſe.
Chaque nonain voulut ſçavoir la choſe;
Et le Docteur fut Medecin banal.

AUTRE.

AUTRE.

SAuver une ame, adoucir ſa douleur,
Domper la chair, ramener la ſageſſe,
Guerir l'infirme & croire à ſon Paſteur,
C'eſt charité, répétoit à confeſſe
Meſſire Imbert : vous ſentez-vous, ma ſœur
Ce ſaint deſir, cette divine ardeur
A convertir une ame péchereſſe ?
Soutiendrez-vous la chair dans ſa foibleſſe ?
Par vous le ſimple ira-t-il au ſalut ?
D'un pur amour payerez-vous le tribut ?
Je le payerai, reprit la Convertie :
Pour le prochain je vous offre ma vie,
Pour un pecheur ſoins ne ſeront omis.
S'il faut ainſi gagner le Paradis,
Sans différer, éprouvez mon courage :
Lors préſentant la piece de ménage,
Le Pere dit : Venez, ſainte Brebis,
Par des effets confirmer ce langage,
Si de la foi votre zele eſt l'ouvrage.
Dans ce fauteuil, l'eſprit en oraiſon,
D'ici, ma ſœur, éloignez le Demon.
Grande eſt l'enflure, ſubtil eſt le poiſon.
Ainſi le Diable, ennemi de juſtice,

A vos Paſteurs cauſe par maléfice
En cet endroit forte convulſion :
Faut que par toi cette choſe molliſe.
Quand me verrez en vive émotion,
Dites alors : le Seigneur vous gueriſſe;
Si paſſera le traître Lucifer
Sous le fauteuil retournant en enfer.
En bon ſuccès ſe parfit l'éxercice,
Zele fut grand, charité n'y manqua.
Meſſire Imbert beaucoup mieux s'emporta.
Maints Peres ſont plus ardents à cela
Qu'à chanter meſſe & réciter l'office.

EPIGRAMME.

QUand Jean ſi rempli d'amitié,
Dit que ſa femme eſt ſa moitié,
Je trouve qu'il a bonne grace;
Car ſi dès qu'il eſt endormi,
Un autre ſuccède en ſa place,
Elle n'eſt à lui qu'à demi.

SONNET.

Toi, qui meurs avant que de naître,
Assemblage confus de l'Etre & du Néant,
Triste Avorton, informe Enfant,
Rebut du Néant & de l'Etre.

Toi, que l'Amour fit par un crime,
Et que l'honneur défait par un crime à son tour,
Funeste ouvrage de l'Amour,
De l'honneur funeste victime :

Donne fin aux remords par qui tu t'es vengé :
Et du fond du Néant, où je t'ai replongé,
N'entretiens point l'horreur dont ma faute est suivie.

Deux tyrans opposés ont décidé ton sort:
L'Amour malgré l'honneur t'a fait donner la vie;
L'honneur malgré l'Amour te fait donner la mort.

LE TEMPLE DE LA MORT.

SOus ces climats glacés où le flambeau du monde,
Epand avec regret ſa lumiere féconde,
Dans une iſle déſerte eſt un vallon affreux,
Qui n'eut jamais du ciel un regard amoureux.
Là ſur de vieux cyprès dépouillés de verdure
Nichent tous les oiſeaux de malheureux augure :
La terre pour toute herbe y produit des poiſons,
Et l'hyver y tient lieu de toutes les ſaiſons.
Tous les champs d'alentour ne ſont que cimetieres,
Mille ſources de ſang y font mille rivieres,
Qui traînant des corps morts & de vieux oſſemens,
Au lieu de murmurer font des gemiſſemens.
Au creux de ce vallon, dès l'enfance du monde,
Eſt un Temple fameux d'une figure ronde ;
Quatre portes de fer en quatre endroits divers,

Par l'ordre des Destins partagent l'univers ;
L'une est vers le Couchant, & l'autre vers
l'Aurore,
L'une voit le Sarmate, & l'autre voit le More ;
Et là viennent en foule, & sous d'égales loix
Les jeunes & les vieux, les peuples & les Rois.
La vieillesse, la fièvre, & les douleurs mor-
telles
Sont de ces huis sacrés les portieres fidelles ;
Leurs habits sont de deuil, & cet obscur
manoir
A ses funestes murs entourés de drap noir,
Où des flambeaux de poix les lumieres fune-
bres
Par leurs noires vapeurs augmentent les tene-
bres.
Un monstre sans raison, aussi bien que sans
yeux,
Est la Divinité qu'on adore en ces lieux.
On l'appelle la Mort, & son cruel empire
S'étend dessus les jours de tout ce qui respire.
L'objet le plus charmant que voyent les mor-
tels,
Venoit d'être immolé sur ces fameux autels ;
La place d'alentour étoit toute sanglante,
Et rougissoit encor du meurtre d'Amaranthe,
Alors que Lizidor, dont le funeste amour

Eſt connu de tous ceux qui connoiſſent le jour,
L'ame de déſeſpoir & de fureur atteinte,
Dans ce Temple ſacré proféra cette plainte :
Puiſſante Déité, qui portes dans tes mains
Ce vieux ſceptre roüillé craint de tous les humains,
De qui l'aveuglement ne reſpecte perſonne,
Et n'épargna jamais ni ſceptre ni couronne ;
Toi, qui regnes par tout, & dont tous les mortels
Doivent enſanglanter les mains & les autels ;
Toi, qui par une loi de tout âge ſuivie,
Dois donner le trépas à qui reçoit la vie,
Ne ferme point l'oreille, écoute ce diſcours :
Je ne viens pas ici pour prolonger mes jours,
Mes vœux ſont de mourir, de cacher ſous la terre
Une ame à qui les Cieux ont déclaré la guerre,
De dépoüiller ce corps de la clarté du jour,
Et ne retenir rien, ſi ce n'eſt mon amour.
Unique reconfort des douleurs incurables,
Par où ſont à couvert les eſprits miſerables,
Déeſſe, qui conduis aux infernales eaux,
Frappe, je tends le ſein à tes ſacrés couteaux :
Ne prive pas mon cœur d'un eſpoir légitime,
Et ne refuſe pas le coup à ta victime.

Les autres oubliant qu'on les a fait mortels,
Se font traîner par force aux pieds de tes autels.
Ce murmure confus, & ce confus carnage,
De corps si différens de rang, de sexe, d'âge;
Ce fer fumant de sang que l'on vient d'épancher;
Ces têtes & ces bras épars sur ce bûcher;
Ces flames que le temps ne voit point amorties;
Ces pleurs mêlés aux cris des mourantes hosties,
Tout ce tragique apprêt les fait déja souffrir;
Ils se laissent ôter ce qu'ils devroient offrir;
Et faisant à regret ce que le Ciel demande,
Leur lâcheté noircit leur gloire & leur offrande.
Leur maintien devant toi n'a rien que d'indécent,
La peur pour un trépas leur en fait craindre cent.
Le feu perd dans leur sein l'honneur de son office,
Le Prêtre fait un meurtre au lieu d'un sacrifice,
Et prophane ses mains en rompant les accords
Que la nature a mis entre l'ame & le corps.
De moi, que ton saint bras s'arme contre ma tête;

Qu'il faſſe deſſus elle éclater ſa tempête,
J'ai bien aſſez de cœur pour ne reculer pas,
Et voir tomber le coup qui porte le trépas :
Mes yeux ſeront ſans pleurs, & ma bouche ſans plainte,
Mon corps ſans tremblement, & mon ame ſans crainte.
Ne crois pas que le temps qui tarit tous les pleurs,
Cet heureux medecin de toutes les douleurs,
Lui, de qui tant d'amans ont ſenti le remede,
En apporte jamais au mal qui me poſſede ;
En vain tout l'univers le voudroit ſecourir,
Toi ſeul as dans tes mains ce qui le peut guerir ;
Et pour te faire voir comme il eſt incurable,
Apprens ce que mon ſort a de plus déplorable.
Entre un nombre infini d'adorables beautés
Qu'enfanta dans ces murs la reine des Cités,
Paris dont l'univers ne voit point de pareille,
Chacun ſçait qu'Amaranthe étoit une merveille :
La gloire de brûler aux flames de ſes yeux
Contentoit les deſirs des plus ambitieux,
Et ſes fers captivans les ames des plus braves,
Faiſoient autant de Rois comme ils faiſoient d'eſclaves.

Amour de qui les feux m'ont été si cuisans,
Me fit voir cette belle en ses plus jeunes ans :
Sa main mal-assurée, & ses regards timides
Firent sur moi l'essai de leurs traits homicides:
Ce fut devant mon cœur qu'elle apprit à tirer,
Mon cœur fut le premier qu'elle fit soupirer,
Et mes yeux arrosant ses belles mains de larmes,
Payérent les premiers le tribut à ses charmes.
Mais comme le premier entre tous les mortels,
Je lui rendis des vœux & bâtis des Autels,
Aussi de tant d'amans épris de cette gloire
Amaranthe me crut digne de sa victoire,
Ma conquête lui plût, & mon cœur enflamé
Ne l'aima pas long-temps, sans qu'il en fut aimé :
Sa glace se fondit aux ardeurs de ma flame,
Son ame compatit au milieu de mon ame,
Son cœur de ses soupirs honora mes douleurs,
Ses beaux yeux pour des pleurs me donnérent des pleurs,
Sa voix me consola dans mes plus fortes gênes,
Et sa divine main vint soutenir mes chaînes :
J'étois l'unique objet de ses affections :

Ma triſteſſe & ma joye étoient ſes paſſions :
Ma crainte dans ſon ame excitoit mille craintes,
Et mes moindres douleurs faiſoient naître ſes plaintes.
Deux cœurs ne reſpiroient que les mêmes deſirs,
Et deux cœurs ne pouſſoient que les mêmes ſoupirs.
Ici je te permets trop fidelle memoire
De cacher à mes yeux le comble de ma gloire ;
Ne me fais point trouver dans ſes bras languiſſans,
Ne mets point ſon beau corps au pouvoir de mes ſens ;
Que toutes ſes faveurs paſſent pour des menſonges,
Et tant d'heureuſes nuits me ſoient autant de ſonges.
Dérobe à mon penſer ces précieux tréſors,
Qui me firent aimer ſon eſprit & ſon corps ;
Donne à tant de beautés une ame inéxorable
Fais-la moi ſans pitié, ſi tu m'es pitoyable,
Et pour rendre aujourd'hui mon mal moins rigoureux,
Forme-la moins aimable, ou me rend moins heureux.

Mais j'ai beau me flater pour ſoulager ma peine,
Elle fut toujours belle, & jamais inhumaine,
Son ame fut d'accord avecque mes deſirs,
Et je ſoupirai peu qu'au milieu des plaiſirs;
De tant de paſſions dont nous ſommes la proye,
J'ignorois preſque tout, hors l'amour & la joye:
Le Ciel ne voyoit rien de plus heureux que moi,
Et je goutois un bien auſſi pur que ma foi.
Las! il fut auſſi pur, mais non pas ſi durable,
Et ma felicité fut un ſonge agréable:
Sa beauté fut pareille à celle d'un éclair,
Qui dans l'obſcure nuit brille au milieu de l'air;
Son jour rit à nos yeux, mais il porte la foudre
Qui frappe, qui terraſſe, & qui réduit en poudre,
Et nous ſert bien ſouvent de funeſte flambeau,
Pour mener nos eſprits vers la nuit du tombeau.
J'étois dans les tranſports des premieres delices,

Dont Amour couronna mes fideles ſervices,
Lorſqu'une ardente fiévre aſſaillit la beauté
Qui dedans ſes liens tenoit ma liberté.
Il n'eſt rien ici bas qui ne ſoit périſſable,
Les plus fermes rochers ſont aſſis ſur le ſable,
Les trônes & les Rois ſon rongés par les vers,
Et deux points ſont l'appui de ce grand Univers.
Tout fléchit ſous les loix des fieres Deſtinées,
Tout paye le tribut au tyran des années,
Et nos peres ont vû ſon bras audacieux
Renverſer leurs autels, & froudroyer leurs Dieux.
Amaranthe languit d'une fatale atteinte,
Sa conſtance à ſon mal veut dérober la plainte,
Et, comme dans un fort, ſe retire en ſon cœur,
Mais il s'en rend le maître, & le traite en vainqueur:
La fiévre en ce beau corps orgueilleuſe & hautaine
Sur des ruiſſeaux de ſang ſerpente & ſe promene,
Et, le feu dans la main, menace du tombeau
Tout ce que la nature a de riche & de beau:
Elle efface les fleurs ſur ſon viſage éclofes
Y fait jaunir les lys, y fait pâlir les roſes,
Et ravit à ſon teint cet éclat nompareil,

Qui ne devoit perir qu'avecque le Soleil :
Ses yeux dont les rayons illuminoient mon ame,
Ne jettent plus de traits, ne jettent plus de flame ;
Ces beaux aſtres n'ont plus leur mouvement ſi prompt,
Et la ſeule douleur regne deſſus ſon front ;
De moment en moment ſa peine devient pire,
Son ame la reſſent, ſa bouche la ſoupire ;
Elle, pour qui l'on vit ſoupirer tant d'amants,
Soupire à cette fois ſous l'effort des tourmens,
Et par de triſtes cris qu'interrompent ſes plaintes,
Etonne mon amour, & réveille mes craintes.
J'accuſe de mon ſort & la terre & les Cieux ;
Et je rends criminels les hommes & les Dieux ;
Je deviens furieux & contraire à moi-même,
Mon cœur forme des vœux, & ma bouche blaſphême :
J'implore ſon ſecours, & bleſſe leur bonté,
Et mets le ſacrilege avec la pieté.
Ce qui plus me travaille en ma triſte avanture,
Eſt qu'il me faut cacher le tourment que j'endure.

Je voile mes ennuis, je dévore mes pleurs,
J'interdis ma parole à mes juſtes douleurs,
Je fais mentir mes ſens, ma voix & mon viſage,
Je feins d'avoir du calme au milieu de l'orage,
J'ai l'eſpoir dans la bouche, & l'effroi dans le ſein,
Et plus que demi-mort, je contrefais le ſain.
Mais qui peut long-temps feindre aux yeux de ſon amante ?
Qui peut voir d'un œil ſec ſa Maîtreſſe mourante ?
Quand ma raiſon m'eût dit qu'un ouvrage ſi beau
Devoit dans peu de jours enrichir un tombeau,
Amour me fit bien prendre un autre perſonnage :
Je change de couleur, je change de langage,
Et tous mes ſentimens revoltés contre moi,
Temoignérent ma crainte, & trahirent leur foi.
Cette Belle malade interprete mes larmes,
Explique mes ſoupirs, juge de mes allarmes,
Elle lit ſur mon front ſon lamentable ſort,
Et voit dedans mes yeux les ſignes de ſa mort.
Ce n'eſt pas ſon tourment, mais le mien qui l'outrage ;

Son mal, & notre bien, étonne mon courage,
Nous reſſentons tous deux ce que nous n'avons pas,
Elle plaint ma douleur, & je crains ſon trépas.
Pour les maux étrangers nos ames ſont paſſibles,
Et nos propres malheurs nous trouvent inſenſibles.
La fiévre cependant ſe rit de nos douleurs,
S'accroît par nos ſoupirs, s'enflame par nos pleurs,
En ſon ardeur fait voir que toute ſon envie
Eſt de borner le cours d'une ſi belle vie.
Amaranthe voyant qu'un ſort injurieux
Alloit bien-tôt fermer & ſa bouche & ſes yeux,
Me tendit en pleurant ſa belle main tremblante,
La mit dedans la mienne, & d'une voix mourante,
Exprima dans ces mots ſa vivante amitié :
Mais helas ! ſes ſoupirs en dirent la moitié :
C'en eſt fait, à ce coup la vigueur me délaiſſe,
Je vais perdre la vie, & tu perds ta maîtreſſe ;
Je meurs, mais je meurs tienne, & la ſévére loi,

Qui peut tout sur mes jours, ne peut rien sur ma foi,
Et ton beau nom, qui fut mon tourment & ma gloire,
Malgré l'Arrêt du sort, passera l'onde noire :
Ah, mon cher Lizidor ! que je puis bien nier
Que l'espoir soit en nous ce qui meurt le dernier,
Puisque pour mon supplice, il est vrai qu'en mon ame
Je n'ai plus d'esperance, & j'ai beaucoup de flame !
Je n'espere plus rien, mais helas ! j'aime encor,
Je renonce à la vie, & non à Lizidor :
Ma force diminuë, & mon desir augmente,
Ma lumiere est éteinte, & mon ardeur vivante,
Je ne la quitte pas même en quittant le jour,
Et perdant mon amant, je garde mon amour.
Le soupir qui pousſa cette belle parole,
Comme un globe enflammé vers les astres s'envole.
Amaranthe sans voix, sans poulx, sans mouvement,
Tombe dedans les bras de son fidele amant,
Qui ne pouvant mourir auprès de cette Belle,
Fit voir qu'on ne meurt pas d'une douleur mortelle.

Déeſſe, qui connois l'excès de mes malheurs,
N'épargne point mon ſang, mais épargne mes pleurs,
Et permets que j'abrége un diſcours ſi funeſte,
Mon extrême douleur te dit aſſez le reſte :
Tu vois par ce récit qui dépeint mes amours,
Si mon tourment a tort d'implorer ton ſecours ;
Si je puis vivre encor ſans me noircir de crimes,
Et ſi mes triſtes vœux ne ſont pas legitimes.
Viens mon unique eſpoir, tu vas en tant de lieux,
Où ton nom eſt l'effroi des jeunes & des vieux,
Approche, que ta main en meurtres ſi féconde
Faſſe un coup aujourd'hui qui m'ôte de ce monde ;
Lance un trait deſſus moi ; je ne demande pas
Un de ceux dont les Rois reçoivent le trépas,
Le moindre ſuffira pour détacher mon ame,
Et couper de mes jours la malheureuſe trame.
Mais c'eſt trop te prier, & c'eſt trop diſcourir,
Eſſayons ſi ſans toi nous pourrons bien mourir.

LES FRUITS DU MARIAGE.

CONTE EN PROSE.

IMITE' DE RABELAIS.

AU temps jadis, ou quelques siécles, lustres, années, mois, semaines, jours & minutes, après que Dieu eût tiré du cahos l'Univers, & de rien formé nature, le Créateur courroucé contre forfaits & mauvaises mœurs des hommes, soit résolu les punir très-griévement. Chroniqueurs & Historiographes ne disent si cetui fait arriva en après ou avant le déluge, & si lors y eut Eclipse, ou Comete, ou Monstre, ou tel autre présage funeste; ni en quel an de Période Julianne ou du Monde, ou de combien distant de la premiere Olimpiade.

Toûjours eſt notoire qu'alors Dieu, pour homme châtier, voulut iceux abandonner à tout mauvais ſens. Mauvais ſens eſt éloignement de droite raiſon; droite raiſon eſt contraire à orgueil & erreur: Or ainſi droite raiſon n'eſt fille du peché originel; car peché originel n'engendra raiſon. Ains au contraire paſſions, deſirs ſans regles, volonté outre meſure. Alors un petit Diable nommé Amour, joli, riant, enfantin, badin, tabourin, pleureux, & malin paillard, vint ici-bas, ne ſçais d'où iſſu, ſes grands jours tenir & beſoignes apporter à tout être ayant vie. L'homme ſur-tout eut ſa bonne part, & voire ſe trouva partagé de moitié, quart & un huit pluſque autres animaux; puis fut promené par icelui petit Diable d'Amour en tout mauvais ſens & déréglement. Or ceci eſt ſelon l'opinion des Naturaliſtes, qui diſent

homme plus amoureux & laſcif que tous animaux volatiles, reptiles, quadrupedes & poiſſons. Un autre Diable s'en vint auſſitôt inquiet, hatif, non patient, étourdi & fretillant, nommé Deſir. Celui-ci à l'autre de bon vouloir s'attacha, & point ne voulut s'en départir; ſi que Amour ne marcha plus ſans Deſir. D'iceux naquirent en bref peuplades & colonies de Diables, qui tout gâterent & enlaidirent, hommes rendant dès-alors, comme ſont encore aujourd'hui & ſeront juſqu'à la fin des ſiécles, *Amen*, Paillards, Ribaux, ſurprenant ſimples par fallaces, n'allant en beſoigne rondement, prenant pucelages, femmes engroſſant, cocufiant bon maris, rendant épouſes coquettes. Ainſi qu'eſt écrit, choſe nouvelle n'eſt ſous le Soleil; car croire ne faut que ſoyons plus mauvais que nos Progeniteurs & Aveuls

Peres. C'eſt de le croire folie de Poëtes, viſions de Philoſophes, & ſonges de Gens jejunes; car iceux ſont dangereux fanatiques, d'autant que difficile choſe eſt que bons & ſereins reſtent les eſprits, étant le corps en inaction. Or revenons à nos moutons: nos Diables bien-tôt prirent humaine figure, ou ſoi logerent en homme, comme vous voudrez mieux. Maints alors aimerent lucre, & furent Diables de Marchands. Autres furent Diables de Libraires, & rognerent les ongles aux Auteurs. Maints ſe firent Diables d'Egliſe, & furent Diables de Paſteurs par ſubornations. Autres furent Diables de Medecins, & guerirent de tous maux, ſans compter le reſte. Autres Diables d'Avocats, & n'y perdirent leur prouſit. Autres Diables de Dévots, & firent ſaintement par tours & détours plus de beſoigne que de bruit. Autres Diables

de Libertins, & firent plus de bruit que de beſoigne. Autres logerent en Convent, & là ſous cape riant mirent à mal honnêtes gens, iceux venoient tôt, gras, gros, frais, drus, & me ſembla que fredonnoient tous en leurs étuits, calamités & miſeres ſur le genre humain. Aucuns entre eux me parurent ambigus, & d'eſprit, ayant obſtructions de verité, pour ce que bien fort ſe plaiſoient à retenir mentalement pour aviſer à ce que voyent bon & profitable. Autres furent Princes & Grands, ſi gouvernoient diablement le monde, & avoient toûjours une barriere de flateurs qui empêchoient la verité de parvenir juſqu'à eux. Diables furent mariés, & ne garantiſſoient cornes, à ſuer d'ahan auprès leurs femmes. Aucuns furent Diables Philoſophes. Aucuns Diables de Cour. Diables de Guerre, où le plus fort eſt le plus juſte.

Diables en intrigues. Diables en procès & villanie. Diables vieillards, fins & routinés au poſſible. Diables enfans, apprenant malice, & icelle pratiquant par imitation. Diables critiques, qui rien ne trouvoient à leur gré. Diables riches qui tiennent leur mérite dans la poche. Ainſi ſe trouva le monde ſéduit par des légions de Diables iſſus d'Amour & de Deſir. Or avint un jour que le grand Diable aſſigna tous les diableteaux, pour voir ſi par eux étoit bonne beſoigne faite. Iceux rendant compte, preſenterent leurs Regiſtres en rolle de parchemin, tenant en longueur que treize mille neuf cent quatre-vingt-dix-neuf aulnes & trois quarts. Le grand Diable en rit de joye & voire à gorge déployée: vertu non des Saints, fadaiſe n'eſt-ce dit-il; le monde eſt nôtre, & nous faut ſonger à n'avoir jamais moiſſon plus petite.

Adonc repartit un Diable lay, à mariage faut, de par les Diables, aiguilloner tous les hommes. A quoi répondit éloguentement un Diable d'Egliſe ayant grand nez & le reſte, homme frere, mariage n'y duit; car trop bien ont Diables d'Egliſe nombre d'Enfans hors de mariage: iceluy fut interrompu par un Diable Medecin, lequel déclara hippocratiquement mariage n'y être utile, d'autant que très ſouvent ſi fait par coûtume mortification de parties & extinction de volupté, non ſans obſtruction de genitale vertu ès vaſes ſpermatiques; ſi que de vigueur plus n'y a, d'où s'en ſuivent Cornes, bruit en ménage, &c. *Vide* Mollervin *de Cornutis*. Alors bien à point ſurvint à tous ces diſcours un Diable de Cour, tout fringotant, poudré & parfumé juſqu'aux feſſes. Icelui ayant le pied dextre en l'air, déclara moyen

d'actre

d'autre diablerie n'être plus grand ni vertu meilleure, qu'une bénédiction matrimoniale sur personnes conjoints inégalement, sçavoir est d'humeur, d'âge, de bien, de qualité, d'esprit, de volontés tout contraires. Ainsi seront force cocus, bâtards, & aurez nobles moissons par chacun an. Pour ce, Monseigneur, ferez publier à son de trompe, que mariages soient tels de tout point; & vous trouverez que très-bien en tous temps peuplé sera votre Enfer de Diables, diableteaux, diablotins, diableteſſes & diabletines. Ménages seront pleins de noises cent fois par jour, maris se donneront au Diable, foi n'auront femmes ne loyauté envers leurs époux, enfans parmi les débats croîtront en malice. A ce battirent des mains tous les Diables. Un chacun d'eux y trouva son compte. Mariages furent, pour

être damnables à bon eſcient toûjours faits inégalement : Ainſi allerent à tous les Diables gens mariés comme larrons au gibet, Moines à l'Office, & Prêtres à l'Offrande.

OEUVRES
DE MONSIEUR
LA CHAPELLE.

LETTRE.

De Monſieur la Chapelle à Monſieur Moreau, écrite de Saint Lazare, à l'âge de vingt ans.

JE ne vous ferai point ici la deſcription de la Maiſon de Saint Lazare où je ſuis, puiſque je vous la vais faire en vers; je me contenterai ſeulement de vous dire, pour vous exciter à compaſſion, que je ſuis dans un lieu où on me donne tout ce qui m'eſt inutile, & rien de ce qui m'eſt néceſſaire. J'ai un benitier, & je n'ai point de pot de chambre auprès de mon

lit. J'ai un prie-Dieu, & je n'ai point de chaise ni de table dans ma chambre. J'ai un surplis, & je n'ai point de chemise. J'ai un bonnet pour le jour, & je n'en ai point de nuit. J'ai une soutane, & je n'ai point de robbe de chambre. J'ai des pantoufles, & je n'ai point de souliers. A table, j'ai de serviettes, des assiettes, des couteaux, des cuilliers, & je n'ai rien à manger. Enfin, Monsieur, dans les conversations je n'ai que des gens qui m'importunent, & je n'en ai point qui me divertissent; car tous leurs entretiens ne sont que des invectives contre les vicieuses coutumes du siécle, & de s'emporter particulierement contre ceux qui, au lieu de dire je me recommande à vos bonnes graces, disent, quand ils se quittent, je suis votre serviteur.

STANCES.

TOi, qui nous fais voir la sagesse
Jointe avec la vivacité;
Toi, qui ravis la liberté
Aux Dames par ta gentillesse,
Comme aux hommes par ta bonté,

Moreau, le pauvre ſolitaire,
Qui, ſans ta conſolation,
Seroit mort dans la miſſion,
En ce peu de mots te va faire,
Une triſte deſcription.

Dans une froide plaine aſſiſe
Eſt une chétive Maiſon,
Où jamais ne fut un tiſon,
Et qui ne peut parer la Bize,
Que par quelque foible cloiſon,

Ceux qui ce logement bâtirent,
Deſirant ſe mortifier,
Et n'y faire rien que prier,
Une grande Égliſe ils y firent,
Et pas une cave ou grenier.

Je puis dire que rien ne fume
Jamais en ce funeſte lieu,
Et qu'on n'y voit jamais de feu,
Que quand aux Vêpres on allume
L'encenſoir pour honorer Dieu.

Là, de pauvres gens pâles, blêmes,
Secs, tout meurtris & décharnés
Par les coups qu'ils ſe ſont donnés,

Disent qu'assurément eux-mêmes,
Et tous les autres sont damnés.

Nuit & jour ils sont en prières,
Tant ils ont crainte de l'enfer,
Et pour mieux surmonter la chair,
Se donnent cent coups d'étrivières,
Ce qui s'appelle en triompher.

Ce lieu où sans sonner sonnette,
Personne n'entre ni n'en sort,
Est le lieu d'où moins vif que mort,
Je t'écris que cette retraite
Commence à me déplaire fort.

Mais afin qu'on ne puisse dire,
Que pour peu de difficultés,
Mes semblables sont rebutés,
Mon dessein est de te décrire
Mes moindres incommodités.

Ma Chambre ou plutôt une armoire,
Que l'on a fait pour me serrer,
D'abord qu'on me la vint montrer,
Me fit rire, & j'eus peine à croire
Que j'y pusse jamais entrer.

Dans ce lieu, moins chambre que cage,
Un Aquilon froid & mutin

Me fait trembler ſoir & matin ;
Car pour me parer de ſa rage,
Mon plus gros mur eſt de ſapin.

Apprens maintenant la ſtructure
De nos miſerables grabats,
Deux ais ſervent de matelas,
Un tapis verd de couverture,
Et deux ſerviettes de deux draps.

Dès que j'abbaiſſe les paupieres,
Sur mes yeux du ſommeil barbus,
Un clauſtral *Benedicamus*
M'éveille & m'envoye aux prieres,
Qui durent trois heures & plus.

Le dîner, ou plutôt dînette,
Que ſans déjeûner on attend,
N'eſt rien qu'un petit plat, moins grand
Que la plus petite paletre,
Dont on uſe à tirer du ſang.

A ce plat on proportionne
Un peu de vache & de brebis,
Si peu même qu'une fourmi
N'auroit pas, à ce qu'on nous donne,
De quoi ſe ſouler à demi.

Le vin groſſier, rouge, inſipide
Ne peut qu'avec peine couler,
Et je ne ſçaurois avaler
Ce vilain cotignac liquide,
Sans avoir peur de m'étrangler.

Ce petit dîner, je t'aſſure,
Nous tient demi-heure pourtant;
Mais ne t'en étonne pas tant,
C'eſt que *Benedicite* dure
Un quart d'heure, & Graces autant.

Après dîner, c'eſt l'ordinaire,
Pour aider la digeſtion,
Il y a récréation,
Où l'on employe une heure entiere,
En quelque converſation.

Ces converſations Chrétiennes,
Vraiment dignes de ces Oiſons,
Sont par mille ſottes raiſons,
De me prouver que les Antiennes,
Valent mieux que les Oraiſons.

Que tous les jours ma faim ſoit grande,
Mon dîner te le fait juger;
Cependant pour ne point charger.

Mon eſtomac de trop de viande,
Mon ſouper n'eſt pas moins leger.

Enfin, Moreau, quoique j'en diſe,
J'en dis bien moins qu'il n'y en a ;
Mais il faut finir, car voilà
L'heure qui m'appelle à l'Egliſe,
Où les autres chantent déja.

SUR UNE ECLIPSE DE SOLEIL.

STANCES.

QUel moyen de s'en diſpenſer ?
J'allois tout de bon commencer
A vous compoſer ſur l'Eclipſe
Un livre plus gros & plus long
Qu'un des tomes de Juſte-Lipſe,
Tout rempli d'un ſçavoir profond,
En beau ſtile d'Apocalypſe.

Quand Pallas, la ſage pucelle,
Qui m'aime de bonne amitié,
S'apparut à moi toute telle
Qu'elle eſt au Ciel dans ſa ruelle ;

Sur l'eſtrade & tapis de-pié :
Et quoi ! pauvre innocent, dit-elle,
Vraiment tu me fais grand'pitié
D'aller perdre ainſi la cervelle,
Rêvant à cette bagatelle
Plus qu'il ne faut de la moitié.

Surpriſe des impertinences
Que l'on débite en ce bas lieu,
J'y viens faire des remontrances
A ces fous qui, ſans connoiſſances,
Raiſonnent comme il plaît à Dieu,
Gâtent mes plus belles Sciences.
Et pour l'Eclipſe à quoi tu penſes,
Je te vais faire voir en peu
Que ces forgeurs d'extravagances
Tirent cent fauſſes conſéquences
D'une choſe qui n'eſt qu'un jeu.

Sçache que ce jour-là mon Pere
Fit à déjeûner ſi grand'chere,
Et trouva ſi bon le nectar,
Que Môme, le Dieu des ſornettes,
Le voyant être un peu gaillard,
Et dans ſes humeurs de goguettes,
Lui propoſa que les Planettes
Joüaſſent à Colin-Maillard.

A Colin-Maillard, dit le Maître
Du Char brillant & lumineux,
Si par malheur je l'allois être,
Tous les hommes sont si peureux,
Qu'ils se croiroient morts, quand mes feux
Commenceroient à disparoître.
Chacun fermeroit sa fenêtre :
Et * Morin, le plus fou d'entre eux,
En prédiroit quelque bissêtre.

Quoi ! tu veux conclure par-là,
Répond le grand Dieu qui foudroie,
Qu'un fat pourra troubler ma joie !
Que m'importe, s'il en sera
Des contes de ma mere l'oie,
Je jure Styx, dont l'eau tournoie
Dans le pays de Tartara,
Qu'à Colin-Maillard on jouera.
Sus, qu'on tire au sort & qu'on voie
Qui de vous autres le sera.

Le bon Soleil l'avoit bien dit,
Il le fut suivant son préſage.

* Jean-Baptiſte Morin, *célèbre Mathématicien fort entêté de l'Astrologie judiciaire. Voyez son Article dans le Dictionnaire de* Bayle.

Toute la Compagnie en rit,
Et ſans différer davantage,
Auſſi-tôt la Lune s'offrit
A lui bien couvrir le viſage ;
Ce que volontiers on ſouffrit,
Attendu l'étroit parentage.

Le reſte vous l'avez pû voir,
Chacun pût lors s'appercevoir
Que l'on ne voyoit preſque goute ;
Et ſans la Lune qui ſans doute
Ne fit pas trop bien ſon devoir,
Le Soleil faiſoit banqueroute,
Le matin devenoit le ſoir,
Vous étiez tous au déſeſpoir,
Croyant la nature en déroute ;
Et pas un n'eût pû concevoir
Que nous autres, là-haut ſur la céléſte voute
Ne faiſions que crier : *Gare le pot au noir.*

ODE A CARRE'.

LA belle & galante maniere
Dont vous mettez Vers en lumiére,
Nous fait bien voir, Monſieur Carré,

Que lorſque vous ſerez Curé,
Vous direz peu votre Bréviaire.

Bien plutôt aurez ſoin & cure,
Quand vous ſérez à votre Cure,
D'avoir toujours force poulets,
Et de vin ſavoureux & frais,
Très-ſuffiſante fourniture.

Auſſi ne verra-t-on chez vous
Hypocrites ni loups-garous,
Torcols à grimaſſante mine,
Ni cagots de telle farine,
Mais bien des gens faits comme nous.

Maintenant, quant au Panégire
Que ſans rougir je n'ai ſû lire,
Fort vraiment vous m'obligerez,
Si lorſque vous nous récrirez,
Il vous plaît de n'en pas tant dire.

Hé quoi! Là-dedans mon éloge
Duré plus d'une heure d'horloge,
Et pas un ne voit le pourquoi;
Car je ne ſuis Prince ni Roi,
Et vertu nulle en moi ne loge.

Ce n'eſt pas que ſi grande lettre
Ne m'obligeât bien à vous mettre

Un tel & beau remercîment;
Mais écrivons ſans compliment,
Puiſque nous écrivons en maître.

Vous ſçaurez donc qu'ici la peſte
Et la guerre encor plus funeſte,
A ravi la moitié des gens.
Je ne ſçai ſi les Allemans
Voudront bien épargner le reſte.

Le Nord nous a rendu viſite,
Suivi d'un nombreux éxercite
De Lorrains, Croates & Goths,
Le tout pour nous mettre en repos,
Ainſi que gazette débite.

Cependant ils ne laiſſent pas
De charger leurs chevaux de bats
De mainte belle & bonne harde;
Et tout ce qu'aux champs on hazarde
Eſt le butin de leurs ſoldats.

Toutes ces troupes étrangeres
Font qu'on ne ſe promene gueres;
Helas! comment le pourroit-on?
Puiſque Chaillot & Charenton
Sont à préſent Places frontieres.

Je ſuis renfermé dans la Ville,
En grand chagrin, ſans croix ni pile ;
Nous bûvons mal ; & qui pis eſt,
Boirons long temps mal, s'il ne plaît
Aux gens d'armes de faire gîte.

Car à Melun une grand'chaîne
Qui tient la pauvre Seine en gêne ;
Empêchant nos fameux voiſins
D'amener ici leurs bons vins,
Nous réduit à ceux de Surêne.

Encore en avons-nous bien peu ;
Car ſur ma foi ce n'eſt pas jeu
D'en entreprendre la voiture,
Et qui le fait ſans avanture
En doit belle chandelle à Dieu.

Lettre écrite de la campagne, à Monſieur de Moliere.

VOtre lettre m'a touché très ſenſiblement ; & dans l'impoſſibilité d'aller à Paris de cinq ou ſix jours, je vous ſouhaite de tout mon cœur en repos & dans ce pays. J'y

contribuerois de tout mon poſſible à faire paſſer votre chagrin, & je vous ferois aſſurément connoître que vous avez en moi une perſonne qui tâchera toujours à le diſſiper, ou pour le moins à le partager. Ce qui fait que je vous ſouhaite encore davantage ici, c'eſt que dans cette douce revolution de l'année, après le plus terrible hyver que la France ait depuis long-temps ſenti, les beaux jours ſe goûtent mieux que jamais, & ſont tout autrement beaux à la campagne qu'à la ville, où quand vous les avez, il vous manque toujours des endroits pour en prendre tout le plaiſir. Je me promene depuis le matin juſques au-ſoir avec tant de ſatisfaction & de contentement d'eſprit, que je ne ſçaurois croire m'en pouvoir laſſer. En verité, mon très-cher Ami, ſans vous je ne ſongerois gueres à Paris de long-temps, & je ne me pourois réſoudre à la retraite, que lorſque le Soleil fera la ſienne. Toutes les beautés de la campagne ne vont faire que croître & embellir, ſur tout celles du verd, qui nous donnera des feuilles au premier jour, & que nous commençons à trouver à redire depuis que le chaud ſe fait ſentir. Ce ne ſera pas néanmoins encore ſi-tôt; & pour ce voyage, il faudra ſe contenter de celui qui tapiſſe la terre, & qui pour

vous le dire un peu plus noblement,

Jeune & foible rampe par bas
Dans le fond des prés, & n'a pas
Encor la vigueur & la force
De penétrer la tendre écorce
Du saule qui lui tend les bras.

La branche amoureuse & fleurie,
Pleurant pour ses naissans appas,
Toute en fève & larmes l'en prie,
Et jalouse de la prairie
Dans cinq ou six jours se promet
De l'attirer à son sommet.

Vous montrerez ces beaux Vers à Mademoiselle Menou seulement; aussi bien sont-ils la figure d'elle & de vous. Pour les autres, vous verrez bien qu'il est à propos, sur tout, que vos femmes ne les voyent pas, & parce qu'ils contiennent, & parce qu'ils sont, aussi bien que les premiers, tous des plus méchans. Je les ai fait pour répondre à cet endroit de votre lettre, où vous me particularisez le déplaisir que vous donnent les partialités de vos trois grandes Actrices, pour la distribution de vos

rôles. Il faut être à Paris pour en ſoudre ensemble ; & tâchant de faire réuſſir l'application de vos rôles à leur caractère, remédier à ce démêlé qui vous donne tant de peine. En verité, grand homme, vous avez beſoin de toute votre tête, en conduiſant les leurs, & je vous compare à Jupiter pendant la guerre de Troye. La comparaiſon n'eſt pas odieuſe, & la fantaiſie me prit de la ſuivre, quand elle me vint. Qu'il vous ſouvienne donc de l'embarras où ce Maître des Dieux ſe trouva pendant cette guerre, ſur les différens intérêts de la troupe céleſte, pour réduire les trois Déeſſes à ſes volontés.

Si nous en voulons croire Homere,
Ce fut la plus terrible affaire
Qu'eût jamais le grand Jupiter ;
Pour mettre fin à cette guerre,
Il fut obligé de quitter
Le ſoin du reſte de la terre.

Car Pallas, bien que la Déeſſe
Du bon ſens & de la ſageſſe,
Courant par tout le guilledou,
Avec ſon caſque & ſon hibou,
Paſſât pour folle dans la Grece ;

Et lui qui l'aime avec tendresse,
Pensa devenir aussi fou.

Sa Junon, la grave Matrône,
Sa compagne au céleste thrône,
Devint une Dame Alixon,
En faveur de Lacédémone,
Jurant que le bon * Roi grison * *Priam*
En auroit tout le long de l'aune,
Et que tous ceux de sa maison
En feroient un jout à l'aumône.

Mais de l'autre côté, Cypris
Donna congé pour lors aux Ris,
Aux Jeux, aux Plaisirs, à la Joie;
Et prenant l'interêt de Troie,
S'arma pour défendre Pâris.

Le bon homme aussi Neptunus
Gagné par sa Niéce Venus,
Et Phebus, l'archer infaillible
Devant qui (*a*) le Fils de Thétis
Ne se trouva pas invincible,
Firent tous deux tout leur possible
Pour les murs qu'ils avoient bâtis.

(*a*) Achille, *tué par une flêche, décochée par Pâris, mais dirigée par Apollon.*

Voilà l'hiſtoire, que t'en ſemble ?
Crois-tu pas qu'un homme aviſé
Voit par là qu'il n'eſt pas aiſé
D'accorder trois femmes enſemble ?
Fais-en donc ton profit, ſur tout,
Tien-toi neutre, & tout plein d'Ho mere
Dis-toi bien qu'en vain l'homme eſpere
Pouvoir jamais venir à bout
De ce qu'un grand Dieu n'a ſû faire.

A MONSIEUR
LE MARQUIS DE JONSAC.

CHer Marquis, les vers qu'au beau Maine
De l'agréable Pivangou,
Fait couler ton heureuſe veine,
Vertu, non de Dieu, mais de chou,
Ne ſont pas vers à la douzaine.
Quiconque rime ainſi ſans peine,
Après avoir bû comme un trou,
Doit avoir au moins pour marraine
Celle * qui cauſa la migraine, * *Minerve.*
Dont Jupin crût devenir fou :
Mais encor te faut-il dire où
Nous avons lû l'Epître tienne :

Ce fut à la Croix de Lorraine,
Lieu propre à ſe rompre le cou,
Tant la montée en eſt vilaine,
Sur tout quand entre chien & loup
On en ſort chantant mirdondaine.
Or là nous étions bien neuvaine
De gens valans tous peu ou prou,
J'entens, pour exprimer mon ou,
Moi, valant peu, car la huitaine
Valoit aſſurément beaucoup.

Mais aurois-tu pour agréable,
Toi, qui ſçais ce que nous valons:
Que je t'appriſſe auſſi les noms
Et les rangs que tenoient à table
Ces neuf modernes Epulons?

L'illuſtre Chevalier qu'*Importe*
Etoit vis-à-vis de la porte,
Joignant le Comte de Lignon,
Homme à ne dire jamais non,
Quelque rouge bord qu'on lui porte,

Après lui, l'Abbé du Brouſſin,
En chemiſe montrant ſon ſein,
Rempliſſoit dignemens ſa place,
Qui prenoit ſoin d'un ſeau de glace,
Où rafraichiſſoit notre vin.

Moliere, que bien connoissez,
Et qui nous a si bien farcez,
Messieurs les Coquets & Coquettes,
Le suivoit, & bûvoit assez
Pour vers le soir être en goguettes.

Auprès de ce grand Personnage
Un heureux hazard avoit mis
Du Toc, d'entre nous le plus sage,
Ravi de voir les beaux esprits
Quitter marais & marécage,
Pour venir dans son voisinage
Boire à l'autre bout de Paris.

Quant à notre illustre & grand Maître,
Le très-philosophe Barreaux,
En ce rencontre il fit paroître
Que les anciens ni les nouveaux
N'ont encore jamais vû naître
Homme qui sçût si bien connoître
La nature des bons morceaux.

Le petit Monsieur de la Mothe,
Non * celui qui toujours a botte,

* François de la Mothe le Vayer, *si connu par ses Ouvrages, a été Précepteur de* Philippe, *Frere unique de* Louis XIV. *Voyez le Dictionnaire de* Bayle *au mot* Vayer.

Et d'un grand Prince eſt Précepteur ;
Mais ſon frere qui toujours trotte,
Et qui comme il eſt grand trotteur,
En mille endroits par jour bûvotte
De ce bon vin, & de la grotte
Etoit le célébre inventeur ;
Auſſi faiſoit-il le neuviéme,
Avecque moi qui bien fort l'aime,
Et ſuis ſon humble ſerviteur.

C'eſt là donc qu'on lût ta légende,
Que l'on trouva pleine de grande
Gentilleſſe & facilité ;
Enſuite avec ſolemnité,
Toute notre Bachique bande
But un grand verre à ta ſanté.

A cet agréable repas
Petitval ne ſe trouva pas ;
Et ſçais-tu bien pourquoi ? C'eſt parce
Qu'il eſt toujours avec ſa grace,
Et que ſans ceſſe il court après.

Pour la Planche, attendu l'abſence
De tant d'yvrognes d'importance,
Il craignit fort pour le Marais,
Et jugea qu'il falloit exprès
Y demeurer pour ſa défenſe.

Ton Couſin, l'aimable Dampierre,
Qui m'a dit s'en allant grand'erre,
Qu'il devoit te voir à Jonzac,
M'a promis, cher Marquis, de mettre
Cette longue & méchante lettre
Dans ſa valiſe, ou dans ſon ſac.

Et c'eſt ce qui m'a fait la faire,
Car elle ne vaut ma foi guere,
Et ſans mentir je plaindrois fort
Ce qu'il coûteroit pour le port
De l'envoyer par l'Ordinaire

CONTRE L'USAGE DES RIDEAUX.

A Ura des Rideaux qui voudra,
Je n'en veux avoir de ma vie:
Mais puiſque tout mon quartier a
Si grand deſir, & tant d'envie
D'oüir mes raiſons, les voilà.

Et commençant par mes voiſines,
Je leur dirai premiérement
Qu'au lit le divertiſſement

Qui

Qui ſe donne entre des courtines,
Tient un peu trop du Sacrement.

L'aiſe & les apprêts n'y ſont rien,
Ce plaiſir pour le prendre bien,
Et de la plus belle maniere,
Demande un lit comme le mien,
Tout-à-fait à la cavaliere.

Pour vous, Meſſieurs les Beaux-Eſprits,
Je vous dirai de plus encore
Que jamais Sçavant n'en a mis,
Car les Muſes aiment l'Aurore,
Les Rideaux ſont ſes ennemis.

En effet, la troupe Immortelle
Des neuf Sœurs, témoin ma Clio,
Sur le Mont à croupe jumelle
Dorment à l'air, ce qui s'appelle
En leur langage, être *ſub dio*.

Auſſi pour ſuivre cette mode
Jamais Auteur n'eût tour de lit,
Et qui plus eſt, jamais ne mit,
Dans le froid le plus incommode,
Qu'un laurier pour bonnet de nuit.

Sur tout j'admire entre les Dieux
Que ceux d'eau, même des rivieres,

De qui les lits ſont en des lieux
Où les rideaux viendroient des mieux,
N'en ayent pourtant jamais gueres.

Car hormis les petits ruiſſeaux
Qui couvrent leurs lits d'arbriſſeaux;
Les grands fleuves, comme la Loire,
Le Rhin & la Seine, ſont gloire
De n'avoir point de tels Rideaux.

Et pour le Nil, un chacun ſçait
Qu'il n'a pas même de chevet,
Au moins juſqu'ici quelque enquête
Qu'on ait ſçû faire de ſa tête,
On ne ſçait où ce Dieu la met.

AU ROI,

Sur ſon départ.

ES-tu d'accord avec les Cieux
Dans ces mois ſi capricieux,
Pour qu'ainſi toujours la Victoire
Te ſuive en tout temps, en tous lieux,
Prince à coup ſûr victorieux,
Où plutôt ne dois-je pas croire,

Quand je te vois laborieux
Plus qu'aucun dont parle l'hiſtoire,
Qu'entre les Rois tu ſçais le mieux
A quel prix ont voulu les Dieux
Qu'un Heros achetât la gloire ;

En effet, c'eſt Toi tous les ans
Qui, devant que le Dieu des vents
Chaſſe la bize & la reſſerre,
Dès l'hyver ouvres le printemps
Par cent mille coups de tonnerre.
C'eſt Toi, qui viens de battre aux champs
Pour des faits ſi fiers & ſi grands,
Qu'ils finiront preſque la guerre,
Même avant que les fers tranchans
Du laboureur fendent la terre.

Helas ! que n'ai-je aſſez de voix
Pour faire, autant que je voudrois,
Voir la parfaite reſſemblance
Qu'a cette ardente diligence,
Qui donne l'ame à tes exploits,
Et ton adorable clémence
Qui fait ſi bien goûter les loix ;
Avec les vertus qu'autrefois
Fit éclater par excellence
Un * Romain pour qui la vengeance

* *Jules Céſar.*

De nos vieux ancêtres Gaulois
Sur Rome & sur son insolence,
Fonda cette vaste * Puissance
Que sût si bien rendre aux François
Et partager avec (*a*) Bysance
(*b*) Charles que jusqu'à Toi la France
A crû le plus grand de nos Rois.

Hé bien, Muses, & toi, Phebus,
Que ne les as-tu donc prévus,
Avec ton trépié, tes oracles,
Ces coups jusqu'à nous inconnus ?
De tous ces vieux faits de bibus
Falloit-il faire des miracles ?
Et les vrais miracles venus,
Demeurer surpris & confus,
Rencontrer par tout des obstacles,
Et confessern'en pouvoir plus ?

Allez, allez, Sœurs indiscrettes,
Vendre ailleurs vos vieilles fleurettes,
Cherchez ces lourdes nations
Qu'aux abois & presque sujettes,
On charme encor d'illusions ;
Et là de toutes vos sornettes

* *L'Empire,* (*a*) *Constantinople.* (*b*) *Charlemagne.*

Aidez leurs menteuſes gazettes
A déguiſer nos actions.
Pour celles que mon Prince a faites,
Plus, plus de vos inventions,
Plus de Muſes, plus de Poëtes.
Et quel beſoin de fictions,
Quand au ſeul bruit de nos trompettes
Tombent par tout les baſtions?

Non, non, pour mettre en ſûreté
Dans la foi de l'éternité,
Ces miracles que la mémoire
Conſacre à l'immortalité,
Il faudra de néceſſité
Qu'une ſimple & modeſte hiſtoire
Rende un compte éxact de ta gloire
A toute la poſterité.
Encor en ſera-t-il douté,
Car, grand Roi, l'on a peine à croire
Ce qui ne peut-être imité.

LETTRE

A ſa Maîtreſſe, en lui envoyant un Pâté de Liévre.

CRuelle Princeſſe, qui fais
Que tous les jours je me retranche

Les longs dînés de la Croix-Blanche,
Et les charmans ſoirs du Marais,
Qu'abſent tu me tourmentes ! mais
J'en aurai bien-tôt ma revanche.
Sçache que déja je me plais
A voir mon cœur gros de regrets
Me reprocher le long obſtacle,
Qu'impitoyablement tu mets
A tous mes ſoins & leurs progrès.

Que n'a pû ſur moi ce ſpectacle
Qui m'a fait cent rivaux tous frais,
Et gens dont à moins d'un miracle
Nous ne nous ſauverons jamais?
Sçache encor qu'un certain oracle
Et des plus sûrs & des plus vrais,
M'a promis que * bois & forêts
Vont remettre ſur le pinacle
Ma raiſon & mon ame en paix.
Il eſt vrai qu'il y joint après
Un thériaque ou thériacle,
Qu'on tient l'un des plus grands ſecrets,
Meſdames, contre vos attraits.

Or cet oracle conſulté,
Dont j'ai déja tant profité,

* *Le divertiſſement de la Chaſſe.*

C'eſt Manican, belle Inhumaine,
Qui terriblement me promene
Contre ton inhumanité,
Jurant qu'ainſi bien agité,
Et bien courant la pretantaine,
Par les buiſſons & par la plaine,
J'oublirai ta méchanceté.
Tu connoîtras la verité,
Et combien je ſuis en haleine
De campagne & de liberté,
Quand le meſſager de Touraine
Te portera le gros Pâté
Qui m'a, ſans mentir, coûté
Bien du tourment & de la peine.
C'eſt ce qui fera ſa bonté,
Car de l'animal tourmenté
Provient la bonté ſouveraine;
Outre que le drôle encroûté
Avoit la plus graſſe bedaine,
Dont nous ayons jamais tâté.

L'addreſſe au reſte en eſt certaine,
Le tout eſt bien étiqueté,
Et c'eſt de bonne volonté,
Que pour m'aider contre ta haine,
Un Marquis plein d'honnêteté,
Prétend qu'il te ſoit préſenté

Pour cette Saint-Martin prochaine,
Ou bien de coups quelque douzaine
Payera la témerité
De quiconque l'aura porté,
Si dans la fin de la ſemaine
Ton reçû ne nous eſt cotté.

Faites-en donc bien bonne chere,
Sur tout qu'il vous ſerve d'eſſai;
Et s'il a le bien de vous plaire,
Ayez là-deſſus le cœur gai,
Vous n'en manquerez ma foi guere,
Puiſqu'outre la chaſſe ordinaire,
Notre cher ami le Boulai,
Que vous ſçavez & que je ſçai
Etre votre humble tributaire,
Aura de quoi vous ſatisfaire
En pâtés, & pas plus méchans,
Car il a quatre bonnes filles,
C'eſt en mots aſſez approchans,
Quatre levrettes fort gentilles,
Qui battent fort ſouvent aux champs,
Et devant qui les meilleurs drilles
Des liévres & les mieux marchans
Ont peine à ſauver leurs guenilles,
Et ſe tirer d'entre leurs dents.
Tout me manque juſqu'au bon ſens:

Adieu, cachez bien ces vétilles,
Ou les montrez à peu de gens.

A MESSIEURS DE NANTOUILLET ET DE SERCELLES.

A Vous, les deux que je cheris
De l'amitié dont (*a*) Toxaris
Veut qu'on s'aime en ſon dialogue,
A vous, non à d'autres j'écris;
Et ſçache quiconque à mépris
Tient, qu'on l'excluë, & m'épilogue,
Qu'en vos deux grands noms ſont compris
Tous ceux qu'en ſon premier prologue,
Maître [*b*] François a ſi bien mis.

Or, je vous écris pour vous dire,
Après un humble grand merci
D'avoir bien voulu nous écrire,
Que nous ne faiſons rien ici
Que dormir, manger, boire & rire,
Bien diſputer, mieux contredire,

[*a*] *C'eſt le nom d'un Dialogue que* Lucien *a compoſé ſur l'Amitié.* [*b*] Rabelais.

Joüer gros argent, & qu'ainſi
Sans à vos procès en rien nuire,
Que votre Subſtitut Pleſſi
N'a garde de laiſſer détruire,
Vous devez, ſans mais & ſans ſi,
Nous rejoindre au plutôt, gros Sire.
Sur tout n'ayez aucun ſouci
De n'y trouver pas de quoi frire,
Vous verrez cuiſine reluire,
Et briller office farci
De cent bouteilles de Teſſi,
Et de tout ce qu'a ſçû produire
Provence, & de meilleur élire
Pour regaler un Prince, ſi
Capable de la bien conduire.
L'huile entr'autres a réüſſi,
Si bien qu'on s'en ſert à tout cuire ;
Croyez-nous bien fourni auſſi
Des mets de ce bon pays-ci,
Et de tout ce que Roüen tire
Du chaud climat & du tranſi.

Et vous, Carteſiens fameux,
Sur ce comete tant affreux,
Mandez-nous ce qu'eût fait Deſcartes,
De peur que ſon choc déſaſtreux
Ne mît tout notre monde en deux,

N'eût-il point eu les fiévres quartes ?
Qu'en penſe le monde peureux ?
Eſt ce aux bûveurs, vuideurs de quartes,
Aux nez rouges & lumineux,
Ou plutôt aux beaux doucereux,
Bien perruqués, mangeurs de tartes,
Qu'en veut cet aſtre aux longs cheveux ?
Qu'en dit Morin le ſonge-creux ?
L'envoye-t-il brouiller les cartes
Chez les Sarmates ? Eſt-ce entr'eux
Et les fiers deſcendans des Parthes,
Qu'il doit laiſſer tomber ſes feux ?

Moi, qui ſçais qu'il ne mord ni ruë
Non plus que fortune, ou deſtin,
Je ne vous en parle qu'afin
De mieux ſçavoir de vous l'iſſuë
Du dîner, où ſans retenuë
[a] Picard vous aura dans le vin
Dit la verité toute nuë.
Contez-nous donc votre feſtin,
Si du Parnaſſe aſtronomin
La troupe en parut fort émuë :
Le grand [b] Huges, & le (c) Caſſin
Ont-ils ſué ſoir & matin

[a] *Fameux Mathématicien.* [b] *Monſieur Huygens.* [c] *Monſieur Caſſini.*

A lunetter malgré la nuë
Dans tout l'Olympe cryſtalin !
Sa hauteur au juſte ont-ils ſçûë ?
Ont-ils pû depuis ſa venuë
Suivre ſa marche & ſon chemin ?

Vous aurez vu l'ami Turlin,
Que bien de bon cœur je ſaluë;
Pour le voir, le bon [a] Rondelin,
Point n'eſt beſoin de longue vûë,
Si l'avez vû, lui qui n'eſt gruë,
Ni teleſcopier [b] grimelin,
Vous en aura dit tout le fin.
Mais adieu, trop rimer me tuë.

[a] Rondelin, *Mot bruleſque & fait à plaiſir, pour ſignifier un homme fort gros.*
[b] Teleſcopier. *Qui ſe ſert de lunettes de longue vûë.*

FIN.

TABLE
DES MATIERES.

A

ANACREON, inimitable en parlant contre la crainte de la mort. 16. Eloge qu'en fait Valere Maxime. 49

Archimede. 111

Aretin devient bigot sur la fin de sa vie. 82

Art de penser cité. 122

Atticus (Pomponius) son caractére. 40. comment il mourut. 41

Auguste, caractére de cet Empereur. 56. 57. ses plaisanteries en mourant. 58. Pourquoi il fit acheter le lit d'un homme endetté. 124.

B

BACON (François) son testament ridicule. 127

Balthazar Bonifacius, son *Historia Ludicra.* 3

Bayle (Pierre) la maniere dont il mourut. 31 32. Jugement sur sa maniere d'écrire. 38

Bellai (le Cardinal du) Protecteur de Rabelais. 59

Bernoulli, ce qu'il fit mettre sur son Tombeau. 111

Boleyn (Anne de) Femme de Henri VIII. Roi d'Angleterre, son caractere & sa mort 73

Bossuet, Evêque de Meaux, ce que M. Patru lui répondit, lorsqu'il l'exhortoit à se convertir dans son lit de mort. 92

Bourdelot (l'Abbé) ſon caractére. 99. 100. 101. Ses dernieres paroles. 102
Brantome, paſſage de cet Auteur touchant la mort de Mademoiſelle de Limeuil. 69. 70
Brutus & Caſſius, loüés pour s'être tués. 126
Bruyere (la) cité. 63
Buchanan, ſon éloge & quelques particularités de ſa vie. 83. La maniere dont il mourut. 84

C

CALIGULA, Empereur de Rome, pourquoi il faiſoit durer le ſupplice d'un Comédien qu'il voyoit ſe mettre. 10
Cardan (Jerôme) ſon caractére. 36. La maniere dont il mourut. 37
Caton d'Utique, la maniere dont il quitta la vie blâmée. 15
Catulle, Epigramme de ce Poëte. 17. Traduction de cette Epigramme. *ibid.* Réfléxion de Muret ſur ce ſujet. 18
Cecilius, hymne de ce Poëte citée. *ibid.*
Ciceron, eſt inconſolable pour la mort de ſa Fille. 8. cité. 46
Comedien, qui avoit la voix harmonieuſe lors qu'on le fouettoit. 10
Condition : Pourquoi perſonne n'eſt content de ſa condition. 7. Le mélange de bien & de mal rend toutes les conditions égales. *ibid.* Pourquoi la condition d'autrui paroît plus agréable que la nôtre. 8
Courtiſanes qui ont paru avec éclat dans le monde. 109
Craſſus, renvoyé à ſa derniere heure pour juger de ſon bonheur. 23

D

DARIUS I. Roi de Perſe, Inſcription ſinguliere qu'il voulut qu'on gravât ſur ſon tombeau. 110
Démocrite, caractére de ce Philoſophe. 38. 39. Comment il mourut. 40
Diagoras, Conſeil que lui donna un Lacédémonien, lorſque ſes trois Fils furent couronnés aux Jeux Olympiques. 45. Il meurt de joie. 46
Diogene Laërce, il y a beaucoup de menſonges dans ſes vies des Philoſophes. 38
Dolet [Etienne] conſerve ſa belle humeur, après avoir été condamné à la mort. 114

E

ELISIUS Calentius, Poëte de Naples, ſon caractére. 104. Epitaphe qu'il ſe compoſa lui-même. *ibid.*
Eliſabeth, Reine d'Angleterre, ſon Eloge. 71. Comment elle mourut. 72.
Encolpe, de Petrone, maniere dont il vouloit périr dans une tempête. 19. 20
Epicure loué. 95. 96
Evremond [Saint] Eſtime qu'il faiſoit de Madame Mazarin. 74. 75. Lettre qu'il lui écrivit pour la détourner du deſſein de ſe retirer dans un Convent. 76. La maniere dont il mourut. 77

F

FEMMES, Hiſtoire de quelques Femmes qui ſont mortes en plaiſantant 67. *& ſuiv.* Les Femmes préférent la beauté à l'eſprit 71
Fontenelle, loué 2. Son jugement ſur la mort de Caton d'Utique 15. Sa traduction des derniers vers de l'Empereur Adrien. 102

G

GASSENDI [Pierre] ſon éloge. 95. 96
Ses dernieres paroles. 97
Gelais. [Melin de S.] remerciment qu'il fit à ſon luth. 107
Grammont [le Comte de] ſon caractére & ſes dernieres paroles. 90

H

HADRIEN, Vers que cet Empereur compoſa une heure avant que de mourir. 102. 103
Henri VIII. Roi d'Angleterre, ſes dernieres paroles. 88. 89
Heroïſme, fauſſes idées qu'on en a. 24
Hiſtoire, ce qui en rend la lecture dangereuſe ou peu agréable aux perſonnes ſinéres. 53
Hobbes [Thomas] ſon caractére. 97. Epitaphe qu'il ſe choiſit. Ses dernieres paroles. Son foible. 98. *& ſuiv.*
Homme, Il n'eſt point né pour être heureux. 5 Défauts de tous les âgés de l'Homme 6. *& ſuiv.* Science la plus utile à l'homme. 28. En quoi les grands Hommes différent des autres

Hommes. 55. Ils ont toujours un peu de folie. 73. 74.
Horace, cité. 9. 18 49
Houlieres [Madame des] Vers contre la Raiſon. 6

I

INSCRIPTIONS, éxamen de quelques Inſcriptions ſingulieres. 109 *& ſuiv.*

L

LABERIUS, Comédien, cité. 44
Laïs, fameuſe Courtiſane, ſon caractére 85. Sa mort. 86. Vers d'Ovide qui y font alluſion. *ibid.*
Lenclos [Mademoiſelle de] Quelques particularités de ſa vie. 78. 79. Diſcours que lui tint ſon pere au lit de la mort. *ibid.*
Leon X. Pape, meurt de joie. 47. 48
Limeuil, Fille d'honneur de Cathérine de Medicis, ſon caractére. 69. Maniere dont elle mourut. 70
Longolius, particularité de ſa mort. 34
Ludolphe de Cologne, ce qu'il fit graver ſur ſon tombeau. 111

M

MACHIAVEL, ſon caractére & quelque particularités de ſa vie. 80 81. 82
Malhe-be, ſon caractére. 60. Sa vie écrite par Racan. 61. Sa délicateſſe exceſſive ſur la pureté de la Langue, juſqu'au lit de la mort. 62

Il faiſoit peu de cas de la Poëſie. 63
Marot, Epigramme de ce Poëte. 52
Marſeille, breuvage qu'on y préparoit pour ceux qui vouloient mourir. 125
Marthe [Sainte] citée. 34
Maynard, Vers qu'il avoit fait mettre ſur la porte de ſon cabinet. 31
Mazarin [Ducheſſe de] ſon hiſtoire. 74. Maniere dont elle mourut. 75. 76
Medicis [Laurent de] Protecteur des beaux Eſprits. 29
Menage, Vers latins en l'honneur de Scarron. 128
Moliere, Vers latins ſur ſa mort. 129. Son éloge. *ibid.*
Momus, ſa plaiſanterie ſur la formation de l'homme. 13
Montagne [Michel de] cité. 3. 83. Extrait de quelques penſées de Montagne. 118. *& ſuiv.*
Montmorenci [le Duc de] ſa fermeté après avoir été condamné à la mort. 117
Mort, elle eſt plus à ſouhaiter qu'à craindre. 5. *& ſuiv.* Comparée aux animaux ſauvages. 14. Idée d'une mort plaiſante. 22. *& ſuiv.* Ce que les Anciens appelloient mourir délicieuſement. 28. 29. Quel temps eſt le plus avantageux pour mourir. 42. *& ſuiv.* Auteurs qui ont fait un Recueil des perſonnes mortes de joie. 47. Ce que dit Montagne des morts plaiſantes. 120. *& ſuiv.* S'il y a de la bravoure à ſe donner la mort. 122. *& ſuiv.* En quel cas il eſt glorieux de ſe tuer. 124
Morus (Thomas) Chancelier d'Angleterre, continue à dire de bons mots après avoir entendu ſa condamnation à la mort 113
Mothe le Vayer [la] ſon dégoût pour la vie. 11
Murat (Antoine) Réflexion ſur une Epigramme de Catulle. 17, 18

N

NAUDE' (Gabriel) cité. 37

O

OTHON [Salvius] Hiſtoire de cet Empereur. 64. *& ſuiv.*
Ovide exilé, préferable à Ovide galant. 10. Vers de ce Poëte, qui ſont alluſion à la mort de Lais. 86

P

PASSERAT, ſon éloge. 104. 105. Epitaphe qu'il ſe fit en mourant. 106
Patin (Guy) propre à commenter Rabelais. 59
Patru, ſon éloge. 91. Ses dernieres paroles. 92
Peliſſon [Paul] Sa mort. 93. 94
Periclès devient ſuperſtitieux ſur la fin de ſa vie. 82
Petrone cité. 20. Réfléxion ſur ſa mort. 26. Son caractére & ſon éloge. *ibid.* Imitation de quelques-uns de ſes Vers. 45. Bon mot de Petrone. 58
Peuple, ſa religion eſt différente de celle des Rois. 86. 87
Phocion, ſes dernieres paroles. 116
Phryné, celebre Courtiſane. 109
Pierius Valeriarus, ſon livre ſur le malheur des gens de Lettres. 10. 11
Pindare, ce qu'il avoit demandé aux Dieux. 29
Pline, cité. 47
Poëtes ſont les ſeuls des gens de Lettres qui ont bien parlé de la mort. 15. Leur peu d'utilité ſelon Malherbe. 62. 63
Politien (Ange) ſon éloge. 29. Maniere dont

il mourut. 30
Propérce, Elegie de ce Poëte que Buchanan recita dans ſon lit de mort. 84
Pyrrhon, trait de l'indifférence que ce Philoſophe avoit pour la mort. 35

R

RABELAIS, ſon caractére. 58. Ses derres paroles. 59. Vers ſur ſa mort. 60
Racan, ſa vie de Malherbe. 61
Raillerie, l'art de railler finement, difficile. 99
Raiſon, Vers de Madame des Houlieres ſur l'inutilité de la Raiſon. 6
Raviſius Textor, ſon Catalogue des grands Hommes qui ſont morts de trop rire. 3
Real [Abbé de S.] cité. 20
Rodope, réputation de cette Courtiſane. 109
Richelieu (le Cardinal de) ſon habileté dans l'art de gouverner. 117
Rois, leur condition n'eſt pas plus heureuſe que celle de leurs ſujets. 7. 8. Leur religion eſt différente de celle des peuples. 86. 87
Romains, leurs flateries envers leurs Empereurs 53. 54. Caractére de ce peuple. 124. Ils eſtimoient les héros qui ſe tuoient 125
Ronſard fait des vers pour une maîtreſſe, en expirant. 107. 108
R** [le Préſident] ce qu'il répondit à un Prêtre qui l'exhortoit à la mort. 93

S

SANNAZAR, traduction en vers d'une partie d'une élegie de ce Poëte. 19
Santé, ce que c'eſt. 7
Sçavans brouillés avec la fortune 9. Auteurs qui ont écrit ſur ce ſujet. 10. Indifférence que pluſieurs Sçavans ont témoignié pour la mort. 30 & ſuiv.
Scarron, Vers latins de Menage en ſon honneur. 128
Seneque le Tragique, Vers ſur le droit que les hommes ont ſur leur vie. 125
Siri [Vittorio] ce qu'il dit ſur la mort de la Reine Elizabeth. 73
Spizelius (Thomas) ſon livre ſur le malheur des gens de Lettres. 10
Squelette, pourquoi on ſervit un Squelette d'argent au repas de Trimalcion. 21
Suetone, traduction d'un endroit de ſa vie de l'Empereur Othon. 63. 64. Hiſtoire qu'il rapporte d'un Sobpiſte qui ſe tua. 124. 125

T

THOU [M. de] ſe compoſe une Epitaphe après avoir été condamné à la mort 117
Trimalcion, pourquoi on ſervit un ſquelette d'argent à ſon repas. 21
Tſchirnhaus, ce qu'il dit en expirant. 34
Tullie, fille de Ciceron, ſa mort empoiſonne tout le bonheur de ſon pere. 9

V

VALERE MAXIME, cité. 47. Examen d'une penſée de cet Auteur. 49. *& ſuiv.*
Vanini [Lucilio] brûlé à Toulouſe pour Atheïſme; ſes dernieres paroles ſur le bûcher. 14
Veſpaſien, caractére de cet Empereur. 54. 55
Vie, les douceurs de la vie n'égalent pas ſes amertumes. 5
Volupté, en quel cas l'honnête homme ne la fuit pas. 20

Y

YVETEAUX [des] la maniere dont il mourut. 90 91

Fin de la Table des Matieres.

THE NEW YORK PUBLIC LIBRARY
REFERENCE DEPARTMENT

This book is under no circumstances to be taken from the Building

Form 419